This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

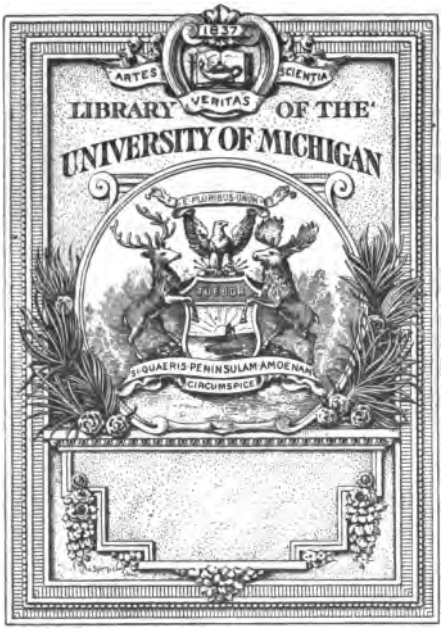
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF

Prof. A. Ziwet

417...

UN

MARIAGE

D'AMOUR

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

MADAME ET MONSIEUR CARDINAL

Un volume grand in-18.

AVEC DOUZE VIGNETTES PAR EDMOND MORIN

Vingt-deuxième édition, 3 fr. 50.

LES PETITES CARDINAL

Un volume grand in-18.

AVEC DOUZE VIGNETTES PAR HENRY MAIGROT

Vingtième édition, 3 fr. 50.

L'INVASION

SOUVENIRS ET RÉCITS

Un volume grand in-18

Nouvelle édition, 3 fr. 50.

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

LUDOVIC HALÉVY

UN

MARIAGE D'AMOUR

MARIETTE
LES TROIS SÉRIES DE MADAME DE CHATEAUBRUN
LE MAITRE DE DANSE
LE DÉPUTÉ DE GAMACHE — L'HÉRITAGE
SOUVENIRS DE THÉATRE
L'AMBASSADEUR CHINOIS — LE DÉFILÉ
LE PETIT MAX

QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1881

Droits de reproduction et de traduction réservés.

UN MARIAGE

D'AMOUR

Lui, sur un agenda, tous les matins et tous les soirs, sans phrases, en style télégraphique, écrivait un petit programme et un petit bulletin de sa journée. Il avait commencé à vingt ans, le 3 octobre 1869, et voici quelle était la petite note inscrite à cette date :

Je suis nommé sous-lieutenant au 21e chasseurs.

Le 31 décembre venu, il mettait dans un tiroir l'agenda de l'année expirante et passait à l'agenda de l'année suivante.

Elle, avec plus de soin et de développement, sur de gentils volumes reliés en maroquin bleu et strictement fermés à clef, tenait minutieusement, quand elle était jeune fille, le journal de sa vie. Elle avait commencé à seize ans, et sa première phrase, datée du 17 mai 1876, était ainsi conçue :

Je mets aujourd'hui ma première robe longue.

Elle se maria le 17 août 1879 et alors elle s'arrêta ; elle n'écrivit plus rien sur les petits volumes de maroquin bleu ; mais elle avait conservé et caché mystérieusement dans le fond d'un tiroir à secret les cahiers qui racontaient sa vie entre le mois de mai 1876 et le mois d'août 1879, entre la première robe longue et le mariage.

Lui aussi s'était marié le 17 août 1879, mais il n'avait pas interrompu ses écritures quotidiennes, si bien que, dans un des tiroirs de son bureau, se trouvaient treize petits agendas où sa vie était notée jour par jour et fort exactement, malgré la sécheresse de la forme. De temps en temps il s'amusait à prendre au hasard un de ces agendas. Il l'ouvrait, lisait quinze ou vingt pages, revivant ainsi dans le passé, mettant *autrefois* en présence d'*aujourd'hui*.

Or, le 19 juin 1881, le petit sous-lieutenant de 1869, devenu capitaine et *porté pour chef d'escadrons*, était seul, vers dix heures du soir, dans son cabinet, devant son bureau, et, la tête dans les mains, se demandait si c'était au printemps de 1878 ou au printemps de 1879 qu'il avait publié dans le *Bulletin de la réunion des officiers* un article sur la nouvelle organisation du train des équipages en Autriche-Hongrie. Cette réflexion lui vint à l'esprit qu'il retrouverait probablement dans ses carnets la date de la publication de l'article.

Il ouvrit le tiroir des agendas, et le hasard, du premier coup, lui fit mettre la main sur l'année 1879. Il se mit à feuilleter le petit volume... Il tournait, tournait les pages, mais voici que subitement il s'arrêta et lut avec une certaine attention un passage qui le fit sourire. Il se leva, s'éloigna de son bureau, alla s'asseoir dans un grand fauteuil et, là, continua de lire. Il ne pensait plus du tout à l'organisation du train des équipages de l'Autriche-Hongrie. D'anciens souvenirs, évidemment, se réveillaient dans son cœur et mettaient à la fois de légers sourires sur ses lèvres et aussi

un peu d'attendrissement dans ses yeux ; à trois ou quatre reprises, ce capitaine de cavalerie dut arrêter du bout du doigt un petit, un tout petit commencement de larme.

Il était plongé dans sa lecture, quand une des portières de son cabinet s'entr'ouvrit tout doucement, tout doucement : une délicieuse tête blonde se montra dans l'encadrement des vieilles tapisseries...

Que faisait-il donc là, dans ce grand fauteuil ? Est-ce qu'il dormirait? Il l'avait impitoyablement renvoyée une demi-heure auparavant, parce qu'il voulait travailler et que, lorsqu'elle était là, elle le gênait, le troublait, lui mettait en tête des idées qui n'étaient pas tout à fait des idées de travail.

Alors, avec des précautions infinies, mince et souple dans les longs plis de son peignoir de mousseline blanche, la petite blonde se glissa dans la chambre, fit trois ou quatre pas sur la pointe des pieds, se pencha un peu de côté... Il ne dormait pas... Il lisait et fort attentivement, car il n'avait rien entendu et ne bougeait pas... Il était dans son droit. Lire, c'est travailler

Retenant sa respiration, elle continua sa route vers le fauteuil, lentement, bien lentement... et, tout en cheminant de la sorte, elle se posait une question. Elle était encore un peu enfant... Vingt et un ans et très amoureuse... Cela dit pour son excuse, voici la question qu'elle se posait :

— Où vais-je l'embrasser ? sur le front, sur la joue... ou un peu partout, à tort et à travers ?

Elle approchait... Déjà, de l'extrémité des doigts, elle frôlait presque les cheveux du capitaine, et elle allait se décider résolument pour *un peu partout*, *à tort et à travers*, quand elle devint tout d'un coup horriblement pâle... Sur les deux pages ouvertes du petit agenda, elle venait de lire :

16 juin
Je l'aime !

17 juin
Je l'aime !!

Un seul point d'exclamation après le premier : *Je l'aime !* deux après le second... Cela avait augmenté entre le 16 et le 17 !

Elle jeta un petit cri et toute tremblante :

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle, qu'est-ce que c'est que ça?

Elle défaillait... Il se leva, la soutint dans ses bras, mais elle, fondant en larmes et laissant échapper un flot de paroles entrecoupées par des sanglots :

— 16 juin : Je l'aime! 17 juin : Je l'aime!! Et c'est aujourd'hui le 19 juin! Tu aimes une autre femme! Ah! c'est affreux! c'est affreux!

Lui, alors, essuyant ses larmes avec deux baisers :

— Regarde donc, petite folle; regarde donc.

Il ouvrit l'agenda à la première page, qui portait en gros chiffres imprimés : 1879.

— Ah! s'écria-t-elle joyeusement au milieu d'un petit restant de sanglots... C'était moi! c'était moi!

Puis elle ajouta naïvement, imprudemment :

— Tu tenais donc un journal, toi aussi?

— Comment! moi aussi ?... Alors, il paraît que toi?...

Elle fut bien obligée d'avouer que s'il avait écrit des : *Je l'aime!* sur des petits agendas de maroquin noir, elle en avait écrit, elle aussi, de

son côté, sur des petits volumes de maroquin bleu... Et, comme elle disait à son mari :

— Montre l'agenda, montre, pour que je voie s'il y a trois points d'exclamation le 18 et quatre le 19.

— Donnant, donnant, répondit-il. Va chercher tes petits cahiers et nous comparerons. Nous verrons qui de nous deux l'emporte en points d'exclamation.

La tentation était trop forte. Elle alla chercher son année 1879 et revint avec trois cahiers de taille assez respectable.

— Trois volumes! s'écria-t-il.

— Oui, les trois premiers trimestres, et toi, pour toute l'année, tu n'as qu'un méchant petit carnet de rien du tout!

— On dit bien des choses en peu de mots... Tu vas voir... Viens te mettre là, à côté de moi... Il y a place pour deux dans le fauteuil.

— Oui, en m'asseyant sur tes genoux... Mais c'est impossible.

— Parce que?

— Parce qu'il y a peut être dans mes cahiers des choses que tu ne peux pas voir.

Elle montrait ses volumes bleus, et lui, montrant son agenda :

— Là aussi peut-être... Tu as raison. Tenons-nous à distance, en face l'un de l'autre. Nous lirons seulement ce que nous voudrons lire.

— Et on pourra faire des coupures...

— C'est entendu, dit-il, commence.

— Non, commence, toi, pour me donner du courage.

— Soit, mais où commencer?

— Eh bien! répondit-elle, où *je commence.*

— Non, il faut commencer un peu avant toi, il faut commencer où commence Jupiter.

— C'est parfaitement juste... Cherche donc où commence Jupiter...

— Attends... cela doit être dans la première quinzaine de mai... Oui, m'y voilà... « *Jeudi* « 15 *mai*, Aller voir, chez Chéri, *Jupiter*, cheval « bai brun, sept ans. Indications du catalogue : « *Excellent cheval de selle, hautes actions, saute* « *bien, a été monté en dame.* Doit se vendre le « 21 mai. Très recommandé par d'Estilly. » Et deux pages plus loin : « *Samedi* 17 *mai.* Vu Ju- « piter. Le cheval paraît très bien. Irai jusqu'à

« 2,500 francs. » Et enfin, quatre pages plus « loin : « *Mercredi* 21 *mai*... »

— Le jour de notre rencontre en chemin de fer. Je me rappelle la date.

— Oui, tu as raison... « *Mercredi* 21 *mai*. Au « ministère de la guerre. — Chez ma sœur. — « Acheté Jupiter, 1,900 francs... — Au retour, « dans le train, ravissante jeune fille assise en face « de moi. »

— Il y a ça ?... Tu n'arranges pas un peu par politesse.

— Je n'arrange rien.

— Montre.

— Tiens, regarde...

— Oui... je vois... *Ravissante*... il y a : *ravissante*...

— A toi maintenant... Tu dois avoir quelque chose le 21 mai...

— J'espère bien que non ! Est-ce que tu crois que j'ai écrit : *Au retour, dans le train, ravissant jeune homme assis en face de moi ?*

— Non... pas ravissant jeune homme... mais enfin regarde tout de même.

— C'est bien par acquit de conscience...

Voyons. « *Mercredi* 21 *mai*... Au Louvre... chez « ma tante... Au Salon... » Il n'y a rien, je te dis... Tiens, si... je vois quelque chose.

— J'en étais bien sûr... Tu avais fait attention à moi...

— Voici ce qu'il y a... « Au retour, en chemin « de fer, assis en face de moi un jeune homme. Il « m'a regardée tout le long, tout le long de la « route... Dès que je levais les yeux, il les bais- « sait; mais dès que je les baissais, il les levait; « et, à partir de Chatou, je n'ai plus du tout osé les « lever, les yeux, tant je me sentais sous son « regard... J'avais un roman anglais dans mon « sac; je l'ai pris, je me suis mise à lire, mais le « soir j'ai été obligée de recommencer tout ce que « je croyais avoir lu en chemin de fer. »

— Ce n'est pas tout... Je crois qu'il y a autre chose...

— Oui... mais sans le moindre intérêt.

— Lis toujours; moi, j'ai tout lu.

— Oh! toi... toi... Je vois bien ce qui va arriver. Toi, ce sera tout le temps de petites notes sèches et arides, tandis que, moi, il y aura des détails, des développements. Je vais t'expliquer

pourquoi... Quand Mlle Guizard, mon institutrice, m'a quittée, elle m'a dit : « Ma chère enfant, vous n'écrivez pas mal du tout, mais il faut continuer à travailler ; il faut faire des gammes pour le style comme pour le piano. Prenez l'habitude d'écrire tous les soirs trois ou quatre pages sur n'importe quoi... sur votre journée, sur les visites que vous aurez reçues ou rendues, etc. » Et alors, moi, je faisais ce que m'avait recommandé Mlle Guizard.

— Bien, bien.

— Non, je tiens à m'expliquer nettement là-dessus, parce que, je le répète, je sais ce qui va arriver... Tout à l'heure tu croiras voir des exaltations de sentiment et des débordements de passion, là où il n'y aura que des exercices de style et des essais de narration française. Je ne veux pas que tu puisses t'y tromper.

— Je ne m'y tromperai pas... mais qu'est-ce qu'il y a après : *Il m'a regardée tout le temps?*

— Rien du tout sur toi... Tiens, écoute : « Est-« ce que ce serait vrai ce que disait grand'maman « avant hier : — C'est extraordinaire,... cette « petite Jeanne tout d'un coup est devenue très « jolie. » Et puis toute une conversation entre

maman et grand'maman; maman reprochait à grand'maman de me dire des choses pareilles, de me donner de l'amour-propre, etc., etc. Aucun intérêt, je te dis.... Continue.

— Je n'ai rien le 22.

— Moi non plus.

— « 23 *mai*. Jupiter arrivé. Essayé le cheval « sur la terrasse et dans la forêt. Je le crois « excellent. »

— Et sur moi?

— Rien.

— Ah! c'est un peu humiliant, car j'ai, moi, quelque chose sur toi, le 23. « Le jeune homme « qui m'a regardée avant-hier dans le train, c'était « un militaire. Il a passé tout à l'heure à cheval « en uniforme. Il avait trois galons d'argent sur « les manches. Je dis qu'il a passé; il a fait plus « que passer... C'est absurde ce que je vais écrire, « mais enfin, puisque c'est pour moi toute seule « que j'écris... Est-ce qu'il m'aurait vraiment « remarquée hier en chemin de fer? Est-ce qu'il « se serait informé? Est-ce qu'il saurait que je « demeure ici? Est-ce qu'il aurait voulu briller « devant moi? Il est resté au moins un quart

« d'heure, là, sur la terrasse, entre le pavillon « Henri IV et la grille, faisant faire des pas de « côté à son cheval, et des pirouettes, et des chan- « gements de pieds, et des voltes sur place, etc., « etc., etc. Espérer me séduire par de tels « moyens, ce serait d'un homme bien vulgaire. »

— Quelle injustice ! Tu vois, là, sur mon carnet : *Essayé Jupiter*. J'essayais Jupiter et je découvrais qu'il avait reçu une très brillante éducation... Mais continue.

— Je continue. « Le soir, après dîner, je dis à « Georges, qui, malgré ses douze ans, passe « encore sa vie à jouer aux soldats de plomb et « qui est très ferré sur les choses militaires : — « Georges, qu'est-ce que c'est qu'un officier qui « a trois galons d'argent sur les manches ? — « C'est un capitaine. — Est-ce beau d'être capi- « taine ? — Ça dépend. C'est beau à vingt-cinq « ans, c'est laid à cinquante...

« Vingt-cinq ans, il a peut-être un peu plus, « mais pas beaucoup. Grand'maman, qui a « l'oreille fine, avait entendu ma conversation « avec Georges, et elle se met à dire : — Vous ne « savez pas ce qui se passe ? Jeanne demande

« à Georges des renseignements sur les mili-
« taires...

« Je deviens rouge comme une pivoine. De là
« toute une longue discussion. Grand'maman dé
« clare qu'elle a un penchant pour les militaires,
« et maman s'écrie qu'elle ne pourrait jamais se
« résigner à me donner à *un monsieur qui me*
« *trimbalerait de garnison en garnison.* Je me
« demande pourquoi j'écris toutes ces folies sur
« ce cahier. C'est bien, pour obéir à Mlle Guizard.»
Là, tu vois, c'est écrit... A toi; j'ai fini.

— Le 24, deux lignes... « Rencontré à cheval
« dans la forêt la jeune fille de mercredi dernier.
« Bien jolie décidément et pas mal à cheval. »

— Voilà tout... C'est d'une concision ! Cela aurait besoin d'un petit commentaire.

— Le voici, mon amour, le petit commentaire. Tu as raison... Elles sont d'une affreuse sécheresse, mes notes... mais, vois-tu, si je n'avais pas peur d'avoir l'air de vouloir faire un madrigal...

— N'aie donc pas peur... il n'y a personne...

— Je te dirais que tout ce qui n'est pas écrit sur le petit cahier est écrit là... dans mon cœur. Cette matinée de mai, cette rencontre dans la fo-

rêt... aujourd'hui, après deux années écoulées, je me rappelle tout cela, et dans les moindres détails. Nous avions manœuvré de cinq à sept heures, sur le terrain des Loges, dans une horrible poussière. Je ramène mon escadron au quartier... je change de cheval et je repars sur Jupiter.

— Cher Jupiter !

— Un quart d'heure après, j'étais au galop dans une longue allée montante, tout près du Val. Je vois venir une petite cavalcade, toi sur Jenny, ta jument noire, Georges sur son poney rouan, et le vieux Louis, par derrière, sur un grand cheval gris... Tu vois... je me souviens même de la robe des chevaux. Tout d'un coup, à cinquante mètres, j'ai un éblouissement... Je te reconnais... Durement, brusquement, je mets au pas ce pauvre Jupiter. La petite cavalcade passe à côté de moi... Je te vois encore avec ton amazone grise, ton chapeau noir et les boucles blondes qui frisottaient sous ton voile... Et pendant que tu passais, je me disais : « Non, vraiment, il n'y a rien au monde de plus charmant, que cette jeune fille ! »... Et toi, que te disais-tu ?

— Ce que je me disais... je ne me rappelle plus... mais voici ce que j'écrivais.

Et d'une voix un peu tremblante, car elle avait été très émue par le *petit commentaire*, Jeanne lut ce qui suit :

— « Je l'ai rencontré ce matin près du Val. Il « arrivait au galop, et tout d'un coup, en me re- « connaissant, il a arrêté son cheval... Oui, en « me reconnaissant... J'ai bien vu le mouvement. « Je sais ce que c'est qu'arrêter un cheval au ga- « lop... On le prévient... Eh bien ! il a arrêté son « cheval sans préparation, brutalement, d'un seul « coup, presque sur place... Il a passé tout près de « nous. Je n'ai pas osé le regarder, mais j'ai bien « senti qu'il me regardait. Il n'était pas à dix pas « de nous que ce petit nigaud de Georges me dit: « — Oh ! Jeanne, as-tu vu ? Comme il était drôle « avec toute cette poussière ! Il avait l'air d'un « pierrot ! C'est un capitaine du 21e. Il y avait « le numéro 21 sur le collet de son uniforme...

« J'étais furieuse contre Georges... Pourvu « qu'il n'ait pas entendu ! »

— J'avais entendu... Je me rappelle maintenant.

— Allons, lis, c'est à toi...

— « *Mercredi* 25 *mai*. Revu mon inconnue; « elle habite une des maisons de la terrasse. Je « passais en voiture; elle était à la fenêtre; elle « m'a aperçu, et il m'a semblé que c'était parce « qu'elle m'apercevait qu'elle quittait la fenêtre « brusquement, très brusquement... Mon Dieu! « comme elle est gentille! »

— Tiens! c'est un peu moins sec que tout à l'heure. Il y a progrès... Tu mets des verbes... Tu commences à écrire.

— C'est peut-être parce que je commence à être amoureux... A toi...

— « 25 *mai*. J'étais à la fenêtre; je vois venir « une petite charrette anglaise très jolie, toute « étincelante au soleil, traînée par un amour de « poney noir comme de l'encre; sur le siège un « petit groom d'une tenue irréprochable... Et à « côté du petit groom, lui, le capitaine. J'aurais « dû rester bien tranquillement à la fenêtre. Je « n'ai pas pu. Je me suis dit: Je vais le regarder, « il va s'apercevoir que je le regarde... La peur « m'a prise; je me suis sauvée au fond du salon. « Grand'maman m'a dit: — Qu'est-ce que tu as

« donc, Jeanne? — Rien du tout, grand'ma-
« man.

« Georges, qui était avec moi à la fenêtre,
« s'écrie : — Jeanne, tu ne sais pas, ce capitaine
« qui vient de passer dans cette jolie charrette, je
« je crois que c'est le pierrot d'hier matin. »

— Le pierrot, c'était moi.

— Toi même... Le 26 mai, je n'ai rien, absolument rien. Oh! tu peux lire. Il n'est pas question de toi. « Essayé ma robe rose. Elle allait « bien, mais il n'y avait pas assez de petits plissés. « J'en fais ajouter, etc... etc. » Je ne pensais qu'à ma robe rose... Tu vois que je n'étais pas à ce point préoccupée...

— Eh bien! le 26 mai, pour moi, c'est un grand jour, c'est le jour de Picot. Je n'ai là que deux lignes, mais elles sont éloquentes. « Donné « vingt francs à Picot. C'est un profond diplo-
« mate. »

— Voici la place, ou jamais, d'un nouveau commentaire.

— Très volontiers... Le matin, en déjeunant à la pension, j'avais dit à Dubrisay, qui est toujours à rôder à cheval dans la forêt : « Est-ce

que tu ne connais pas une jeune fille qui monte avec un petit bambin d'une douzaine d'années et un vieux domestique ? — Attends donc... elle monte une jument noire, la jeune fille. — Et le vieux domestique un cheval gris, dit un autre de ces messieurs. — Et le bambin un poney rouan, ajoute un troisième. » Là-dessus grande discussion sur le mérite des chevaux. Le poney rouan paraissait excellent, et la jument noire un peu fatiguée.

— C'était vrai... heureusement!

— Oh ! oui, heureusement!... Moi de répliquer : « Je ne vous parle ni du cheval gris ni de la jument noire, je vous parle de la jeune fille. » Et tous les trois me répondirent qu'ils ne regardaient jamais que les chevaux. J'étais bien avancé ! Je rentre chez moi. Vers trois heures, je vois Picot, mon ordonnance, qui flânait dans la cour. Je l'appelle par la fenêtre. C'est un Parisien, Picot, et très *débrouillard*... Je lui dis : « Picot, tâche donc de savoir adroitement ce que c'est que des personnes qui demeurent dans telle maison sur la terrasse... L'entrée est rue des Arcades... — Bien, mon capitaine. — Mais, tu comprends,

adroitement. — Oui, mon capitaine. — Si tu découvres quelque chose, tu me le diras demain matin au quartier. »

— Tu n'étais pas bien impatient ; tu aurais bien pu lui dire de revenir tout de suite.

— C'est bien ce qu'il a fait. Une heure après, il revenait triomphant... Et alors Picot a prononcé un discours tellement extraordinaire que je me suis amusé à le transcrire aussi exactement que possible sur le petit agenda.

— Je me suis amusé !... Le lâche faux-fuyant ! Dites donc la vérité... Avouez donc qu'il ne vous était pas désagréable d'écrire des choses où il était question de moi, et alors j'avouerai peut-être, moi, qu'il ne m'était pas désagréable d'écrire des choses où il était question de...

— Eh bien ! je l'avoue.

— Et moi aussi... Lis maintenant.

— Je lis. « Picot arrive et me dit : — Mon « capitaine, je sais tout. Seulement, je vous en « prie, dès que j'aurai commencé, ne m'inter- « rompez pas par des questions, parce que ça « bout là dedans, ça bout... Je me suis rabâché « ma leçon tout le long de la route pour ne pas

« oublier. La maison a été louée, il y a trois se-
« maines, par des Parisiens. Le patron est un
« M. Lablinière, un ingénieur, un industriel... il
« construit des machines à vapeur, des télégra-
« phes, etc. Il est là avec sa belle-mère, sa femme
« et ses deux enfants : une jeune fille (dix-neuf
« ans) et un petit garçon (douze ans)... Attendez
« je sais le nom des enfants... Jeanne et Georges...
« Ils sont riches, très riches... Cinq chevaux à
« l'écurie, trois voitures sous la remise, quatre
« domestiques mâles, une cuisinière, trois femmes
« de chambre : Julie, Adelaï... Mais ça doit vous
« être égal, mon capitaine, le nom des femmes
« de chambre... Leur adresse à Paris, 28,
« boulevard Haussmann. Comment j'ai appris
« tout cela ? En causant avec le concierge... Non,
« non, ne m'interrompez pas... Ça me trouble-
« rait... Je vois ce qui vous inquiète, mon capi-
« taine. Vous croyez que j'ai fait une bêtise, que
« j'ai dit que je venais de votre part ? Pas du tout.
« Vous vous demandez : Comment cet imbécile
« de Picot s'y est-il pris pour engager la conver-
« sation ?... Ah ! ça n'a pas été bien difficile, mon
« capitaine. Je n'ai pas eu grand mérite, allez !...

« Il était devant sa porte, le concierge. Je suis « arrivé tout doucement sur lui avec l'air d'un « militaire qui flâne sans but, et, quand j'ai été « juste devant lui, j'ai fait comme ça : — Ouf, il « fait chaud !... Il a répondu : — Oh ! oui, il fait « chaud !... J'ai continué : — Moins chaud « qu'hier pourtant... Il a répondu : — Oui, parce « qu'il y a un peu d'air...

« Ça y était ; la glace était rompue ; nous nous « sommes mis à causer ; au moment où je com- « mençais à manœuvrer pour arriver à la grosse « question, je vois descendre du perron, au fond « de la cour, une jeune demoiselle diablement « gentille, mon capitaine, sauf permission, avec « un gros morceau de pain à la main. Je dis au « concierge : — C'est votre bourgeoise ?... Il me « répond : — Non, c'est la fille du locataire, un « monsieur de Paris...

« Alors il se met à défiler le chapelet de ce que « je vous ai dit tout à l'heure. Il n'y avait aucun « mérite, je vous le répète, mon capitaine. Il « allait tout seul, ce concierge. Il allait encore, « quand je vois la demoiselle traverser la cour » sans son morceau de pain. Le concierge me

« dit : — La revoilà, la fille du monsieur de « Paris ; tous les jours elle va donner du pain à « son cheval dans l'écurie...

« Cependant la jeune demoiselle remontait le « perron, mais très lentement, en me regardant. « Elle paraissait étonnée de me voir là ; elle avait « l'air de se dire : — Mais qu'est-ce qu'il fait donc « là, ce chasseur ?...

« Elle rentre dans la maison... Pendant ce « temps, le concierge m'en faisait un éloge, de « cette demoiselle... oh ! mais un éloge ! qu'elle « était si douce, si bonne et pas seulement pour « les chevaux, aussi pour les personnes. Ainsi, « tenez, quand ils sont arrivés, il y a trois se- « maines, la petite fille du concierge était ma- « lade... Eh bien ! croiriez-vous que cette de- « moiselle... Mais pardon, mon capitaine... « ça ne vous intéresse peut-être pas, tous ces « détails... Si ça vous intéresse ? C'est bien, « alors je continue... Je vous disais donc que « cette petite fille du concierge, elle venait la voir « tous les jours, elle lui envoyait des bouillons, « des choses bonnes à manger ; elle lui apportait « elle-même des joujoux, des bonbons ; elle res-

« tait quelquefois des quarts d'heure dans la loge,
« à lui raconter des histoires, à cette enfant!...

« Le concierge était en train de me raconter ça,
« quand arrive une femme de chambre... une assez
« belle personne, mon capitaine, sauf permission.
« Elle arrive donc et dit au concierge : — Est-ce
« qu'il n'y a pas une lettre pour Mademoiselle ?
« — Oh ! non, les lettres pour Mademoiselle, je les
« monte tout de suite, vous savez bien...

« Moi, je me disais : — Tiens, on pourrait peut-
« être en tirer quelque chose, de la femme de
« chambre... Alors je recommence : — Il fait
« chaud, mademoiselle. — Oh ! oui... Je conti-
« nue : — Un peu moins chaud qu'hier...

« Ça réussit tout aussi bien qu'avec le con-
« cierge, et voilà la conversation qui recom-
« mence. La femme de chambre me demande
« si je ne connais pas un certain Camus, bri-
« gadier au 10e hussards.... Nous bavardions
« lorsque tout d'un coup elle s'écrie : — Oh ! je
« me sauve... Mademoiselle qui m'attend ! — Et
« elle se fâcherait, votre maîtresse... Elle vous
« gronderait ? — Ma maîtresse se fâcher, me
« gronder, jamais de la vie ! Il n'y a rien au

« monde de meilleur que Mademoiselle... »

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Ainsi vous me faisiez espionner...

— Positivement, mais ton récit du 26 à toi ?

— Le voici. « *Mardi* 27 *mai*. Hier, dans l'a-
« près-midi, j'allais porter du pain à Nelly ; en des-
« cendant le perron, je vois un militaire qui cau-
« sait avec le concierge. Je reste cinq mi-
« nutes à l'écurie ; en sortant, je regarde : le
« militaire est encore là... Je remonte dans ma
« chambre. J'y trouve Julie. Oh ! quand la cu-
« riosité vous prend, c'est horrible ! Je dis à Julie :
« — J'attends une lettre de Paris ; allez donc
« voir si elle n'est pas chez le concierge...

« Elle part... j'attends... Julie ne revient pas.
« Je vais dans mon cabinet de toilette qui donne
« sur la cour, je vois Julie : elle cause avec
« ce militaire ! Enfin elle revient. — Il n'y
« avait pas de lettre, mademoiselle. — Vous
« êtes restée bien longtemps. — Mais non, ma-
« demoiselle. — Si fait, je vous ai vue ; vous
« causiez avec un hussard. — Un hussard ! Oh !
« non, mademoiselle. — Puisque je vous ai vue...

« — Je ne causais pas avec un hussard, made-
« moiselle ; c'était un chasseur ; il y a une diffé-
« rence dans l'uniforme. Les hussards ont des
« tresses blanches et les chasseurs ont des tresses
« noires ; les hussards ont le collet pareil au dol-
« man et les chasseurs ont le collet rouge. —
« Comment savez-vous tout cela, Julie ? — J'ai
« un cousin dans les hussards, mademoiselle ; ici,
« à Saint-Germain, il n'y a pas de hussards, il
« n'y a que des chasseurs : deux régiments, le
« 21e et le 22e, qui font brigade ensemble... Le
« soldat qui était là, c'était un chasseur du 21e...

« Du vingt et unième ! Son régiment ! Ma con-
« versation militaire avec Julie devait avoir des
« conséquences déplorables... Vers six heures,
« nous allons avec maman faire un tour à pied
« sur la terrasse. Nous rencontrons deux offi-
« ciers de chasseurs. Maman me dit : — Ils ont
« de jolis chevaux, ces hussards.

« Je lui réponds étourdiment : — Ce ne sont
« pas des hussards, maman, ce sont des chas-
« seurs ; les hussards ont des tresses blanches
« et les chasseurs ont des tresses noires ; les
« hussards ont le collet pareil au dol...

« Je n'achève pas... Je regarde maman. Elle « était stupéfaite : — Comment sais-tu tout « cela ? — Mon Dieu ! maman, c'est Julie... « Elle a un cousin dans les hussards... Alors, un « jour, pendant qu'elle me coiffait... — Singulier « sujet de conversation ! dit maman...

« Nous en restons là... Mais tout n'était pas « fini. Papa revient de Paris, on se met à « table, et papa nous raconte qu'il a rencontré « en chemin de fer un officier... Si c'était lui !... « Un colonel... ce n'est pas lui !... Papa a passé « un mois, l'année dernière, avec ce colonel à « Cauterets. Ils faisaient le whist ensemble. Ils « ont renoué connaissance tout à l'heure. Papa « l'a invité à dîner la semaine prochaine, le mer- « credi 4 juin.

« Je dis à papa : — Est-ce que le régiment de « ce colonel est à Saint-Germain ? — Oui, son ré- « giment est ici. — Est-ce le 21e ou le 22e ? — Il « y a donc deux régiments ici ? — Oui, papa, « le 21e et le 22e ; ils font brigade...

« Voilà papa encore plus suffoqué que ma- « man. — Mais qui est-ce qui t'a appris cela ; « — Mon Dieu ! c'est Julie, elle a un cousir

« dans les hussards...— Je n'y comprends rien,
« dit maman ; Jeanne depuis quelque temps ne
« parle plus que de chasseurs et de hussards.
« — Eh ! eh ! dit grand'maman, elle a peut-être
« distingué quelque bel officier...

« Je deviens écarlate ; je réponds avec impa-
« tience, presque avec colère. Je commence à
« lui en vouloir sérieusement, à ce monsieur que
« je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais.
« Oui, je lui en veux d'avoir fait ainsi irruption
« dans ma vie. Pourquoi m'a-t-il regardée en
« chemin de fer ? Pourquoi est-il venu faire de la
« haute école sous mes fenêtres ? Pourquoi s'est-
« il mis au pas, l'autre jour, en m'apercevant ?
« Si je le rencontre, moi, dès que je le recon-
« naîtrai, je prendrai le galop, le grand galop...
« Hélas! le grand galop, ce n'est plus trop l'af-
« faire de ma pauvre Nelly ; elle vieillit. Aussi
« papa va-t-il, pour ma fête de naissance, me
« donner un autre cheval...

« Je voudrais bien savoir si c'est *son* colonel
« qui doit dîner ici le mercredi 4 juin. »

C'était la dernière phrase du bulletin du 27 mai.

Elle passa ensuite en revue une dizaine de pages de son cahier.

— Du 28 mai au 3 juin, rien sur toi, absolument rien...

— Et là, répondit-il, rien non plus sur toi. C'est que nous avons eu la douleur de ne pas nous voir pendant ces huit jours. Je n'étais pas à Saint-Germain...Nous étions partis, une vingtaine d'officiers des deux régiments, avec le général et les colonels, pour des manœuvres avec cadres, entre Vernon et Rouen. J'avais emmené Jupiter et mes petites notes de cette semaine de voyage sont pleines de choses fort aimables pour mon nouveau cheval : *Jupiter irréprochable... vigoureux, ardent et sage... Hier le colonel a monté Jupiter et l'a trouvé parfait*, etc., etc. Le 3 juin, à huit heures du soir, nous rentrions à Saint-Germain, et le 4 juin... Je ne t'avais pas oubliée... tiens, regarde. Là... *Vais-je la revoir, la petite blonde de la terrasse?*

— Et voici mon 4 juin, à moi : « Je sais son « nom. Ce soir, nous avons eu le colonel à dîner. « Il arrive à sept heures. Mes regards vont droit « au collet de son uniforme... Je vois le chiffre

« 21... C'était bien *son* colonel. Pendant le « dîner, conversation parfaitement banale... « mais, après le dîner, pendant que je servais le « café... — Colonel, dit papa, vous pourriez « peut-être me rendre un service : je voudrais « donner un cheval à cette jeune personne; si « vous connaissiez une bonne bête, très sage...

« Moi de protester : — Pas trop sage, colonel; « je monte très bien à cheval... (Et c'est vrai, je « monte très bien)... — Je chercherai, répond le « colonel, je m'informerai... Ah ! un des officiers « de mon régiment a un cheval qui vous convien- « drait admirablement, mademoiselle... je l'ai « monté ces jours derniers... Il est parfait. — « S'il voulait me le céder, dit papa, avec un bon « bénéfice... — Oh ! cet officier-là sera tout à « fait indifférent au bon bénéfice ; il est riche, « très riche... C'est un capitaine. M. de Léo- « nelle. — Un capitaine et riche ? s'écrie Geor- « ges ; c'est peut-être l'officier que nous avons vu « l'autre jour dans une petite charrette anglaise « avec un poney noir. — C'est lui-même. — Oh ! « nous le connaissons bien, ma sœur et moi ; « nous l'avons rencontré plusieurs fois...

« Pour le coup je sens mes joues flamber, « littéralement flamber... Le colonel me re- « garde... Je dois être cramoisie... Il va s'en « apercevoir... Il nous quitte à dix heures et, en « partant, me dit : — Je parlerai demain matin « à M. de Léonelle, mais j'ai grand'peur de « ne pas réussir... Il l'adore, son cheval...

« Les choses en sont là ! Est-ce que je vais lui « acheter *son* cheval ? Papa m'a ouvert un crédit « de trois mille francs. »

— Nous arrivons au 5 juin, journée décisive... La séance chez le photographe de la fête.

— Et ta première visite. Commence.

La distance entre eux avait diminué. Elle était venue s'asseoir, non pas sur ses genoux, mais sur un petit pouf à ses pieds, et pendant qu'il lisait, elle appuyait câlinement sa tête sur ses genoux... si bien que, profitant des avantages du terrain — il dominait la situation, — le capitaine se mit à embrasser Jeanne avec une certaine vivacité. Elle se dégagea... pas tout de suite...

— Allons, finis, lui dit-elle ; finis et commence.

Il commença :

« *Jeudi* 5 *juin*. Ce matin, après la manœu-
« vre, nous rentrions au pas, le long de l'avenue
« des Loges. L'adjudant vient me chercher de la
« part du colonel... Je le rejoins en tête de la co-
« lonne. — Capitaine, me dit-il, vous n'avez pas
« envie par hasard de vendre votre nouveau che-
« val? — Certainement non, mon colonel... —
« Même avec un joli bénéfice? — Même avec un
« joli bénéfice. — C'était pour une bien jolie per-
« sonne et qui vous connaît. — Qui me connaît,
« mon colonel? — Oui, elle vous a rencontré
« plusieurs fois, elle vous a vu sur la terrasse...
« enfin elle avait l'air de vous connaître... et j'ai
« cru même remarquer que, lorsque j'ai prononcé
« votre nom hier, elle a rougi, rougi d'une ma-
« nière très sensible. — Et qui est-ce donc, mon
« colonel? — C'est la fille d'un ingénieur, un
« M. Lablinière. — Une blonde, mon colonel?
« — Oui, une blonde. — Qui habite une maison
« sur la terrasse? — C'est cela même; vous voyez
« bien que vous la connaissez. — De vue seule-
« ment, mon colonel. — Eh bien! voyez si vous
« voulez céder votre cheval à cette jolie blonde...
« Au revoir, capitaine...

« Vendre Jupiter? à tout autre jamais!... A « elle!... j'hésite... Elle est si jolie!... En enten- « dant mon nom, elle aurait rougi... Le colonel « a rêvé... Pourquoi aurait-elle rougi? Pour- « quoi?

« ... Ma sœur Louise arrive à onze heures... « Elle vient me demander à déjeuner avec ses en- « fants. C'est la fête de Saint-Germain, et les en- « fants, après le déjeuner, demandent à aller « voir les boutiques. — Mon oncle, s'il y a un « photographe, tu nous feras faire nos portraits. « — C'est convenu...

« Il y a justement un photographe; nous en- « trons dans sa baraque... Elle était là!... avec « son petit frère, sa mère et un gros caniche « noir. Le petit frère était à genoux par terre « près du caniche noir et tâchait de le décider à « rester bien tranquille : — Voyons, Bob... ne « bouge pas... c'est pour faire ton portrait...

« Mais Bob ne tenait aucun compte des « prières du petit garçon, lequel, perdant cou- « rage : — Parle-lui, Jeanne, parle-lui... il n'y a « que toi qui aies de l'autorité sur lui... et parle- « lui en anglais; il comprend l'anglais bien mieux

« que le français. — Mais non, Georges, tu es
« ridicule. — Jeanne, ma petite Jeanne...

« Elle se décide et, regardant *monsieur* Bob
« bien sévèrement: *Now*, *Bob*, *Master Bob*, *be*
« *obedient! look at me! so... Now be still!...*
« *Hush!... Still!...*

« Elle a décidément de l'autorité sur le caniche
« noir. Il se tient immobile... Sa voix est char-
« mante. Et son visage!... Je l'ai contemplée là,
« tout à mon aise... en pleine lumière... c'est une
« merveille de grâce et de jeunesse. »

— Attends un peu... Montre.

— Pourquoi?

— Je crois toujours à de petits arrangements.

— Tu as tort... Regarde.

— Oui... je vois... *Merveille de grâce et de jeunesse*... C'est bien... Continue...

— Continue !

« Elle aura Jupiter! En partant, elle a dit à
« ma sœur (il m'a semblé qu'il y avait un peu d'é-
« motion dans sa voix): — Je vous demande
« pardon, madame, de vous avoir fait attendre...

« J'aurais dû trouver quelque chose à dire...
« Mais rien, je n'ai rien trouvé. J'ai été absurde...

« Je me suis incliné... Elle m'a fait un petit sa-
« lut... Elle est sortie de la baraque du photo-
« graphe. — Quelle ravissante jeune fille! me
« dit ma sœur. — Ah! je crois bien!...

« Et me voilà parti!... Je dis à ma sœur com-
« ment elle se nomme, où elle demeure... Le
« père est un ingénieur du plus haut mérite, etc.
« J'avais besoin de parler d'elle... Stupéfaction
« de ma sœur. — Mais tu es amoureux! —
« Amoureux! non. — Si fait, tu es amoureux...
« Eh bien, il faudra s'informer... Cela me ferait
« une très jolie belle-sœur.....

« Je reconduis Louise au chemin de fer...
« Non, je ne suis pas amoureux... Mais elle
« aura Jupiter! Seulement une inquiétude me
« prend... Oui, le catalogue de Chéri disait bien :
« *a été monté en dame*... Mais il faut se défier
« des indications de catalogue... Pauvre chère
« petite! Si un accident lui arrivait! J'avais chez
« moi une selle de femme. Ma sœur venait quel-
« quefois monter à cheval avec moi... Je dis à
« Picot : — Mets la selle de femme sur Jupiter,
« et conduis-le au manège. Prends une couver-
« ture...

« Un quart d'heure après, je faisais monter « Picot *en dame* sur Jupiter; je lui avais enve- « loppé les jambes dans la couverture pour lui « tenir lieu d'amazone. Jupiter prend le galop. « — Ah! mon capitaine, il connaît son affaire, « me crie Picot, il a été monté en dame...

« Je veux faire l'essai moi-même. Je m'installe à « mon tour sur Jupiter *en dame*, avec les genoux « entortillés dans la couverture. Je trotte Jupiter « et je le galope, et, pendant que je le trottais, « et pendant que je le galopais, je me disais : — « Quand je pense que si je suis là dans cette po- « sition et dans cet accoutrement ridicules, c'est « parce que j'ai rencontré, il y a quinze jours, « en chemin de fer, une blondinette qui lisait un « roman anglais!...

« Allons, décidément, Jupiter se monte en « dame. Elle aura Jupiter!... Oui; mais com- « ment le lui donner? Il serait correct de mettre « le cheval à la disposition du colonel. Non, je « vais aller moi-même chez elle tout de suite... « Je pars... Picot me suivait, tenant Jupiter à la « main... Nous arrivons; nous entrons dans la « cour. Je regarde Picot; il avait un air malin;

« il se disait : — Eh ! eh ! c'est donc pour cela
« que mon capitaine m'a envoyé aux renseigne-
« ments...

« Je sonne. — Monsieur Lablinière ? — Mon-
« sieur est à Paris. — Madame Lablinière ? —
« Madame est ici. — Faites passer ma carte.
« Dites que je viens pour un cheval...

« Le domestique va m'annoncer. Si elle allait
« ne pas y être ! J'entre... Elle était là !... avec sa
« mère, sa grand'mère, son petit frère et son cani-
« che noir... Alors je ne sais plus ce qui s'est passé.
« J'ai dû être absurde. Je me souviens vaguement
« qu'il a été question de pelham, de martingale à an-
« neaux. Je crois lui avoir dit que le cheval s'ap-
« pelait Jupiter... et je suis parti en la priant de
« garder Jupiter, de l'essayer pendant huit jours,
« pendant quinze jours... Il a bien fallu parler
« aussi du prix. Les mots, à ce moment, m'écor-
« chaient les lèvres... Je ne pouvais pourtant pas
« lui donner Jupiter. Il faudra que je prenne *son*
« argent. Nous sommes descendus dans la cour,
« et là, près de Jupiter, nouvelle conversation
« aussi ridicule, aussi folle que la conversation
« dans le salon. Je me mourais d'envie de dire à

« cette charmante créature : Vous êtes un ange et « je vous adore ! Et je lui disais : Il faudra don- « ner dix litres d'avoine au cheval, etc., etc. J'ai « débité d'étonnantes inepties. Je lui ai dit, je « m'en souviens maintenant, que le cheval avait « besoin d'un petit poids et qu'il serait plus heu- « reux avec elle qu'avec moi... J'ai dû faire sur « elle, avec des phrases pareilles, une impression « désastreuse. Enfin, je suis parti avec Picot ; « j'avais si bien la tête à l'envers qu'en rentrant « chez moi, tout le long du chemin, j'ai causé « avec Picot... pour parler d'elle... Et cela me « remuait tout doucement le cœur, quand Picot « me disait : — La jolie blonde... elle a eu une « façon de me regarder... Je crois bien qu'elle « m'a reconnu. Elle m'avait bien dévisagé, le « jour où je suis allé faire causer le concierge. « C'est elle, la jolie blonde, mon capitaine, qui « a été si bonne pour la pauvre petite fille ma- « lade. »

— Brave Picot, c'est un peu lui qui a fait notre mariage...

— Ma foi, oui, il a été le premier à me donner de très bons renseignements.

— Et moi qui n'avais pas de renseignements sur toi et qui commençais à t'aimer... sans renseignements ! Tiens... tu vas en juger.

« *Jeudi* 5 *juin*. Les événements se précipi-
« tent ; comment cela finira-t-il, mon Dieu ? J'ai
« *son* cheval. Il s'appelle Jupiter. Il est là, dans
« notre écurie, entre Nelly et le poney de Geor-
« ges. Tâchons de mettre un peu d'ordre dans
« ma pauvre tête. Que de choses dans cette jour-
« née ! Georges après le déjeuner, me dit : —
« Petite sœur, tu sais qu'aujourd'hui nous devons
« aller chez le photographe de la fête pour faire
« faire le portrait de Bob. — Tu peux bien y
« aller sans moi avec maman. — Non, si tu n'es
« pas là, Bob ne restera pas tranquille...

« Je me résigne, nous partons, nous arrivons
« chez le photographe. Au moment où Bob com-
« mençait à poser, je vois entrer dans la baraque...
« Qui ça ?... Lui !... et pas seul... avec une femme,
« toute jeune et toute charmante. Qu'est-ce que
« c'est que cette dame ? Mais voici deux enfants.
« Ils l'appellent *mon oncle*... C'est sa sœur !...
« Georges ne pouvait faire entendre raison à
« Bob ; alors j'ai été obligée de jouer là, sous ses

« yeux, une scène ridicule. J'ai dû lui faire l'effet « d'une petite idiote. J'ai tenu à Bob des discours « en anglais. J'avais l'air de montrer un chien « savant. Je me suis sauvée toute rouge de honte « et de confusion. Je rentre à la maison, désolée, « furieuse. Je m'enferme dans ma chambre. Ce- « pendant, à cinq heures, il faut bien descendre « pour le thé.

« Je descends. J'arrivais à peine, Pierre ap- « porte une carte. — Qu'est-ce que c'est ? « dit maman. — Madame, c'est un officier, « un capitaine de chasseurs. — Un capitaine « de chasseurs !... Je ne connais pas de capitaine « de chasseurs. Je viens à la campagne pour être « tranquille et la maison est envahie par des sol- « dats ! Un colonel hier !... un capitaine aujour- « d'hui !... Nous aurons demain tout le régiment ! « Qu'est-ce qu'il veut, ce capitaine ? — Madame, « il m'a dit qu'il venait pour un cheval. — Re- « garde donc cette carte, Jeanne ;... mais qu'est-ce « que tu as ? comme tu es rouge !... Tu as le « sang à la tête. — Non, maman. — Eh bien, « regarde et lis... Je prends la carte et je lis : « *Comte Roger de Léonelle, capitaine au 21e*

« *chasseurs*. Comte! il est comte! Il ne man-
« quait plus que cela! — Léonelle! s'écrie
« Georges, mais c'est l'officier du cheval pour
« Jeanne. — C'est vrai, dit maman, le colonel a
« dit ce nom-là hier... Et ton père qui n'est pas
« là... Enfin, il faut le recevoir, ce monsieur...
« Faites entrer, Pierre... Seulement, Jeanne,
« c'est toi qui porteras la parole, parce que tu
« sais, je n'entends rien, moi, aux choses de
« cheval...

« La porte s'ouvre... C'était lui!... Il entre, il
« salue... et maman, après une phrase suffisam-
« ment aimable, mais qui aurait pu l'être
« davantage, maman me dit : — Jeanne, c'est
« pour ton cheval, vois donc avec monsieur...

« Nous voilà tous les deux en présence. Tout le
« poids de la conversation retombait sur moi. Il
« a été charmant, lui, de grâce, de tact et de
« simplicité. Et moi, j'ai été stupide, positivement
« stupide. Je me sentais inerte, écrasée, anéan-
« tie. Je vais essayer de me rappeler les termes
« de cette conversation qui a dû lui donner de
« moi une si déplorable idée. Nous étions là,
« assis à deux pas l'un de l'autre. Moi, heureu-

« sement, à contre-jour. — Mon colonel m'a « parlé ce matin, mademoiselle, et m'a dit que « vous cherchiez un cheval. — En effet, mon- « sieur, c'est papa qui me le donne pour ma fête « de naissance...

« Était-ce assez bête ! Quel besoin de lui « dire cela ?... C'est que les paroles ne me « venaient pas et alors, dans mon trouble, « je disais n'importe quoi. Il continue : — Je « peux mettre à votre disposition un cheval qui, « je crois, vous conviendra parfaitement. — Je « vous remercie, monsieur, mais votre colonel a « dit hier que vous aimiez beaucoup ce cheval et « je ne voudrais pas... — Mon Dieu, mademoi- « selle, c'est un excellent cheval, et sans cela je « ne me permettrais pas de vous le proposer, « mais il est un peu mince pour moi ; un petit « poids lui conviendra mieux.

« Il mentait, car le colonel l'a monté, le che- « val... et l'a trouvé merveilleux... Et pour porter « le colonel ! il n'est pas d'un petit poids, le colo- « nel ! Il est énorme !!!

« *Un petit poids lui conviendra mieux.* « Était-ce assez aimable sous une forme parfai-

« tement discrète et distinguée ! Il faut bien pé-
« nétrer le sens caché de cette phrase. Cela vou-
« lait dire : Vous êtes, vous, fine et légère, vous
« êtes une plume, vous êtes un oiseau !...

« Il ajouta : — Notre travail est quelquefoi
« très dur... Le cheval sera plus heureux avec
« vous...

« *Plus heureux avec vous !!!* Il a prononcé
« cette phrase avec une sorte de douceur, près-
« que de tendresse. C'était une façon détournée
« de me dire : On ne peut pas ne pas être heureux
« avec vous. Tout le monde doit être heureux
« avec vous, même les chevaux !...

« Peut-on rien imaginer de plus ingénieux, de
« plus délicat ! »

Et Jeanne, s'interrompant tout à coup :

— Alors tu ne te rendais pas compte de toutes ces jolies choses que tu me disais ?

— Non.

— Les pensais-tu, au moins ?

— Oui.

— C'est l'essentiel... je reprends.

« Et moi, pour le remercier, je réponds sèche-
« ment : — Eh bien, monsieur, j'accepte ; quand

« pourrai-je essayer le cheval ? — Mais je l'ai « amené ; il est là, mademoiselle. Je vais vous le « laisser. Vous le garderez à l'essai huit jours, « quinze jours, tant que vous voudrez, on ne « saurait trop essayer un cheval. — Oh ! mon- « sieur, vous êtes trop complaisant. Je monterai « le cheval demain... et papa vous portera tout « de suite la réponse. — Non, mademoiselle, je « vous en prie, gardez le cheval au moins deux « ou trois jours avant de vous décider. Il ne me « fera nullement défaut. — Eh bien ! soit, mon- « sieur, et je vous suis bien reconnaissante...

« Il se lève, salue, allait sortir... quand, tout « d'un coup, maman : — Mais, Jeanne, tu ne « penses pas à une chose très importante... le prix « du cheval...

« Oh ! maman, je l'aime bien, oui, je l'aime « bien ; je l'aime de tout mon cœur ; mais vrai, « là, pendant un quart de seconde... pas plus... « je l'ai détestée ! Et elle avait raison par-dessus « le marché, maman. Il valait peut être quatre « ou cinq mille francs, le cheval... et alors mon « budget ne m'aurait pas permis... Mais avoir « à traiter directement avec lui cette misérable,

« cette basse question d'argent ! cela me faisait « horreur !

« Je me mets à dire : C'est vrai, monsieur, c'est « vrai, monsieur. Il y a la question du prix...

« Lui, heureusement, venant à mon secours : « — Oh ! mademoiselle, le cheval n'est pas « d'un grand prix. — C'est que papa ne me donne « que trois mille francs. — Trois mille francs ! « mademoiselle ; le cheval ne vaut pas trois « mille francs. Je ne l'ai payé que dix-neuf cents « francs et, quand on se défait d'un cheval, on « est toujours préparé à ne pas rentrer tout à « fait dans son argent !...

« Ah ! c'est alors que je me suis dit : Mais il « m'aime ! mais il m'aime !! Ce cheval qu'il « adorait, il veut me le vendre à perte pour le « seul plaisir de me le vendre...

« Et je réponds dans mon trouble : — Oh ! non, « par exemple ; il faudra que vous ayez un petit « bénéfice. — J'en aurai un très grand, made- « moiselle, si j'ai le bonheur de vous obliger. Que « le cheval vous convienne, et je vous assure « que M. votre père et moi, nous nous met- « trons facilement d'accord sur le prix...

« pourrai-je essayer le cheval ? — Mais je l'ai « amené ; il est là, mademoiselle. Je vais vous le « laisser. Vous le garderez à l'essai huit jours, « quinze jours, tant que vous voudrez, on ne « saurait trop essayer un cheval. — Oh ! mon- « sieur, vous êtes trop complaisant. Je monterai « le cheval demain... et papa vous portera tout « de suite la réponse. — Non, mademoiselle, je « vous en prie, gardez le cheval au moins deux « ou trois jours avant de vous décider. Il ne me « fera nullement défaut. — Eh bien ! soit, mon- « sieur, et je vous suis bien reconnaissante...

« Il se lève, salue, allait sortir... quand, tout « d'un coup, maman : — Mais, Jeanne, tu ne « penses pas à une chose très importante... le prix « du cheval...

« Oh ! maman, je l'aime bien, oui, je l'aime « bien ; je l'aime de tout mon cœur ; mais vrai, « là, pendant un quart de seconde... pas plus... « je l'ai détestée ! Et elle avait raison par-dessus « le marché, maman. Il valait peut être quatre « ou cinq mille francs, le cheval... et alors mon « budget ne m'aurait pas permis... Mais avoir « à traiter directement avec lui cette misérable,

« cette basse question d'argent ! cela me faisait
« horreur !

« Je me mets à dire : C'est vrai, monsieur, c'est
« vrai, monsieur. Il y a la question du prix...

« Lui, heureusement, venant à mon secours :
« — Oh ! mademoiselle, le cheval n'est pas
« d'un grand prix. — C'est que papa ne me donne
« que trois mille francs. — Trois mille francs !
« mademoiselle ; le cheval ne vaut pas trois
« mille francs. Je ne l'ai payé que dix-neuf cents
« francs et, quand on se défait d'un cheval, on
« est toujours préparé à ne pas rentrer tout à
« fait dans son argent !...

« Ah ! c'est alors que je me suis dit : Mais il
« m'aime ! mais il m'aime !! Ce cheval qu'il
« adorait, il veut me le vendre à perte pour le
« seul plaisir de me le vendre...

« Et je réponds dans mon trouble : — Oh ! non,
« par exemple ; il faudra que vous ayez un petit
« bénéfice. — J'en aurai un très grand, made-
« moiselle, si j'ai le bonheur de vous obliger. Que
« le cheval vous convienne, et je vous assure
« que M. votre père et moi, nous nous met-
« trons facilement d'accord sur le prix...

« Là-dessus, salut circulaire à grand'maman, « à maman, à moi, à Georges, à Bob, à tout le « monde. Il allait partir, mais, sur le seuil de la « porte, il s'arrête ; il avait décidément de la peine « à partir. »

— Oui, c'est vrai.

— « Il me dit qu'il désirerait donner quelques « explications à notre cocher sur la manière de « brider le cheval, sur le mors qui l'embouchait « le mieux... Alors grand'-maman... elle a été « parfaite, grand'maman!... Mais dame... grand'- « maman, elle n'est pas comme maman, elle ne « déteste pas les militaires... Elle a donc été par- « faite, elle a dit : — Descendons avec monsieur, « Jeanne ; nous verrons le cheval.. Louis doit être « dans la cour.

« Nous sommes descendus, grand'maman, « Georges, Bob, lui et moi... Le cheval était là, « tenu en main par un chasseur ; et, sur le dos du « cheval, j'aperçois une selle de femme. Le capi- « taine voit mon étonnement. — J'ai une selle « de femme, me dit-il, pour ma sœur, qui vient « quelquefois monter à Saint-Germain... et tout « à l'heure, comme je n'aurais voulu pour rien

« au monde vous exposer à un accident, j'ai « mené le cheval à notre manège et je l'ai fait « monter en dame par mon ordonnance.

« Je regarde l'ordonnance : c'est le chasseur de « l'autre jour, le chasseur qui causait avec le « concierge. Il me reconnaît, je le reconnais. Je « deviens écarlate. Et le capitaine, lui aussi, rou- « git légèrement. Je crois bien qu'il a compris « que nous nous reconnaissions, le soldat et « moi...

« Ce n'était rien encore. L'ordonnance prend la « parole et dit : — Mais mon capitaine aussi l'a « monté en dame, le cheval, avec la couverture « roulée en amazone. Il a voulu s'assurer par lui- « même...

« Alors le capitaine est devenu si rouge et moi « si pâle, que l'ordonnance s'est arrêté, ayant « peur d'avoir dit une bêtise.

« Émue jusqu'aux larmes, je balbutiais : — « Ah ! que vous êtes bon, monsieur, que vous « êtes bon?...

« Lui, de son côté, répétait : — C'est bien « naturel, mademoiselle, c'est bien naturel !...

« Et grand'maman, qui est fine, nous regar-

« dait avec ses petits yeux qui sont à la fois très
« doux et très perçants.

« Louis, par bonheur, est arrivé. Il n'était
« pas dans la cour; Georges était allé le cher-
« cher. Alors, devant Louis, nous avons eu
« encore un petit bout de conversation... Là je
« ne sais plus trop ce qui s'est dit. Il nous a ex-
« pliqué qu'il fallait mettre au cheval un mors
« très doux. J'ai interrompu pour dire: — Un
« pelham?... Il a répondu: Non, pas de pelham...
« un mors très doux... Il a conseillé une martin-
« gale simple ou à anneaux, je ne me rappelle
« pas... Enfin il a poussé la bonté jusqu'à donner
« des indications sur la nourriture du cheval,
« tant d'avoine, tant de paille, tant de foin.
« Après quoi, il nous salua, il allait partir. Je
« fais un pas vers lui. Il s'arrête. Je voulais abso-
« lument lui dire quelque chose d'aimable, de
« gentil... mais l'émotion m'étranglait, les paro-
« les ne venaient pas. Lui attendait et répétait:
« Mademoiselle... mademoiselle... Cétait une si-
« tuation intolérable. Il fallait parler à tout
« prix... Je ne trouve que ceci: — Par-
« don, monsieur, comment s'appelle le che-

« val ? — Jupiter, mademoiselle. — Merci, mon-
« sieur. — Mademoiselle...

« Et il est parti avec le chasseur, qui emportait
« la selle de femme sur ses épaules. Il s'appelle
« Picot, ce soldat. Georges entre à l'écurie avec
« Louis. Je reste seule avec grand'maman, qui
« me dit : — Jeannette, viens donc faire un petit
« tour dans le jardin...

« Là, sur un banc, elle m'a confessée, grand'-
« maman, et je lui ai tout raconté... *tout*, c'est-à-
« dire *rien*, car il n'y a *rien* et cependant ce *rien*
« est *quelque chose*. Grand'maman m'a dit : —
« Petite folle ! petite folle ! ne va pas te mettre en
« tête... — Je ne me mets rien en tête, grand'-
« maman; je sais très bien que tout cela, c'est le
« hasard, oui, c'est le hasard... Mais, je t'en prie,
« pas un mot à maman ; elle se moquerait de moi,
« et puis, elle n'est pas comme toi, maman ; elle
« n'aime pas les militaires. — Comment ! alors
« moi ? — Oui, grand'maman, toi, tu les aimes, et
« il m'est arrivé plusieurs fois de me dire : — Je ne
« sais pas, mais il me semble que cela ne serait
« pas désagréable à grand'maman, si, par hasard,
« j'épousais un militaire...

« Nous rentrons. — Enfin vous voilà, dit « maman, mais expliquez-moi ce qui se passe. Il « paraît que la cour était pleine de soldats. — Pas « du tout, maman, il n'y avait que... ce mon- « sieur et son ordonnance. — Son ordonnance ! « tu parles maintenant la langue des casernes. « — Maman, c'est un mot que j'ai entendu tout « à l'heure. — Il a l'air, d'ailleurs, parfaitement « comme il faut, ce monsieur, dit maman, et puis « tu n'as peut-être pas fait attention, en lisant sa « carte. Tiens, il est comte. — Comte ? — Oui, « regarde. — Non, je n'avais pas remarqué...

« Peut-on mentir plus effrontément ! Maman « était très radoucie... Elle est excellente, ma « pauvre chère mère, mais elle a une petite fai- « blesse. Si je devenais marquise ou comtesse, « elle serait ravie. Moi, je n'attache pas à ces « choses-là une grande importance. Bien sûr, « cela ne me ferait pas aimer quelqu'un que je « n'aimerais pas... Mais enfin cela ne m'empê- « cherait pas d'aimer quelqu'un que j'aimerais. »

— Tu as fini ?

— Oui... et en voilà, je pense, assez pour un seul jour... A toi maintenant.

— « *Vendredi* 6 *juin*. Je dois y mettre de la « discrétion. Je n'irai pas dans la forêt, je n'irai « pas sur la terrasse. J'attends. »

— « *Vendredi* 6 *juin*. J'ai monté Jupiter ce « matin et je crois même que je ne l'ai pas mal « monté du tout. C'est la merveille des merveil- « les ! Grand'maman dormait encore quand je « suis partie ; en rentrant, je suis entrée dans sa « chambre pour lui dire bonjour. Elle écrivait. « Elle ne m'avait pas entendue ouvrir la porte. « Alors, voulant la surprendre, je suis arrivée en « tapinois... »

— C'est ton habitude, il paraît...

— « Grand'maman écrivait une lettre qui « commençait par ces mots : *Mon cher général*... « Je n'ai vu que cela. Grand'maman a tout de « suite caché la lettre. Je me rappelle que grand'- « maman connaît un général qui occupe une belle « position au ministère de la guerre. Pourquoi « donc grand'maman lui écrit-elle ce matin ? Et « surtout pourquoi a-t-elle caché sa lettre ? Après « le dîner, on parle de l'affaire du cheval ; papa, « demain, ne partira que par le train de midi ; il « ira dans la matinée chez M. de Léonelle...

« La porte s'ouvre. C'était le colonel... et « naturellement on reparle du cheval, de la « visite projetée pour le lendemain ; papa dit que « cela le gêne un peu de ne partir qu'à midi, à « cause de ses affaires. — Ne vous dérangez « donc pas, dit le colonel ; je verrai M. de Léo- « nelle, j'arrangerai cela. Quant au prix, ce sera « dix-neuf cents francs. Vous comprenez bien « que M. de Léonelle n'a pas voulu faire une af- « faire. Il a vu que je vous connaissais ; il y a « mis de la déférence ; il a saisi avec empresse- « ment l'occasion d'être agréable à son colonel... « Maintenant vous pouvez très bien, dans une « quinzaine de jours, lui faire une politesse, l'in- « viter à dîner. Très probablement il refusera ; « c'est un sauvage, un loup. Il ne va nulle part, « il s'enferme le soir pour travailler... En de- « hors du service, pour son compte personnel, « par plaisir...

« Les choses ont été ainsi entendues. Refusera- « t-il ? je ne le crois pas. Et n'était-ce que pour « être agréable à son colonel ?... Je ne le crois « pas non plus... »

— « *Samedi 7 juin.* Nous descendions de

« cheval à huit heures et demie dans la cour du « quartier. Le colonel vient à moi, me remercie « de mon obligeance ; il croit que c'est à cause de « lui que j'ai consenti à... La question du prix « est réglée en deux phrases, et le colonel « ajoute : — Je crois bien qu'on vous invitera à « dîner dans une quinzaine de jours, mais n'ayez « pas peur ; vous pourrez refuser. J'ai dit que « vous étiez un loup, un sauvage. — Mais, mon « colonel... — Est-ce que ce n'est pas vrai ? « Vous refusez toutes les invitations. — Je ne « refuserais peut être pas celle-là, mon colonel. « — Tiens, tiens, est ce que je n'aurais pas « compris ? Vous donnez au prix coûtant un « cheval qui valait au bas mot mille écus et dont « vous aviez tout d'abord déclaré ne pas vouloir « vous défaire. Eh ! eh ! elle a de jolis yeux, la « blondinette. — Eh bien ! là, oui, mon colonel ; « je vous avouerai que je la trouve délicieuse !

« Cela m'échappa... Le plaisir de parler d'elle... « Avoir Picot pour unique confident, c'était un « peu dur !

« On vient chercher le colonel pour le rap- « port du samedi. Pendant que le chef d'es-

« cadrons de semaine rendait compte des gros « événements de la veille : *Telle jument a reçu « un coup de pied, tel homme a manqué à l'appel « du soir, tel cheval a été mordu*, etc., etc., pen- « dant ce temps, le colonel me regardait d'un air « goguenard, en tortillant sa grosse moustache « grise. Après le rapport, il s'en est allé et, en « passant près de moi, il m'a dit : — Voyez-vous « ça, ce jeune sauvage qui est en train de s'ap- « privoiser et qui vend ses chevaux... par amour !

« C'est un excellent homme, le colonel, mais « horriblement bavard. Mon secret sera bientôt « le secret de tout le régiment. »

— « *Samedi 7 juin.* C'est affreux ! La nuit « dernière, en rêve, je l'ai vu ! Oui, voilà où « j'en suis ! Si M. Gambetta est mêlé à ce rêve, « c'est que la veille, pendant le dîner, on avait « tout le temps parlé de lui.

« Donc, il était général en chef... pas M. Gam- « betta, non, M. de Léonelle... Il commandait « toute l'armée française ; il remportait une « grande victoire. M. Gambetta venait le trouver « et lui disait : — Vous avez été Bonaparte ; « soyez Napoléon !

« M. Gambetta voulait lui mettre une cou-
« ronne sur la tête ; mais alors, lui, avec une
« admirable modestie, répondait : — Non, non,
« Bonaparte me suffit ; Napoléon, je n'y tiens
« pas...

« Et M. Gambetta répliquait : — J'aime
« autant ça, je garde le pouvoir...

« Est-ce bête, les rêves, et est-ce bête d'écrire
« des choses pareilles !...

« Dans la journée, j'ai monté Jupiter. Tou-
« jours là même merveille. Lui, ne paraît pas, par
« discrétion, j'en suis sûre. Le soir, après dîner,
« réapparition du colonel. Maman, en l'entendant
« annoncer, a fait une petite grimace qui voulait
« dire : — Quoi ! encore ce militaire !

« Le colonel nous dit que l'affaire de Jupi-
« ter est arrangée, à dix-neuf cents francs... Et
« puis je le vois qui tourne et manœuvre de façon
« à emmener papa fumer un cigare dans le jar-
« din. Un quart d'heure se passe. Maman s'im-
« patiente : — Ah çà ! qu'est-ce que ton père peut
« faire avec ce colonel ? Il va s'enrhumer, il était
« nu-tête. Porte-lui donc un chapeau et tâche
« de le faire rentrer... — Oui, maman...

« J'arrive dans le jardin... J'entends cette « phrase prononcée par le colonel : *C'est une « perle, je vous dis, c'est une perle*... et puis un : « *Chut ! prenez garde !* On change de conversa- « tion. Ah ! c'est trop fort. Est-ce qu'il aurait « déjà fait demander ma main *hiérarchiquement* « par son colonel ? Est-ce ainsi que cela se passe « dans la cavalerie ! Ce serait aller un peu vite ! « Après une seule entrevue dans laquelle il n'a été « question que de foin, de paille et d'avoine !

« Le colonel et papa sont rentrés au salon. Le « colonel est parti. Papa avait l'air préoccupé. « A onze heures, quand je l'ai embrassé, avant « de monter dans ma chambre, il m'a pris les « deux mains et il m'a dit : — Tu es contente du « cheval de ce monsieur ?... J'ai répondu : — « Oh oui, papa... Si tu savais, mon cher Jupiter, « je l'adore !... Je l'adore !!

« Je crois que j'ai dit cela avec trop de feu, « trop d'élan, trop de passion. A tout instant, « j'ai peur de me trahir. Quand je parle de son « cheval, il me semble que je parle de lui ! Et la « *perle*, qui est-ce, *la perle?* Lui ou moi ? »

— « *Dimanche* 8 *juin*. Je reçois ce matin cette

« lettre de ma sœur : *Je n'en peux plus. J'ai*
« *passé ces deux jours à faire quarante visites.*
« *Je m'arrangeais pour glisser dans la con-*
« *versation cette petite phrase : Ne connaissez-*
« *vous pas, par hasard, une famille Lablinière?*
« *J'ai obtenu cinq ou six réponses. Toutes ad-*
« *mirables. Des gens parfaits. Pas mal d'ar-*
« *gent, ce qui ne gâte jamais rien, mais de l'ar-*
« *gent très correctement gagné. Sur la jeune*
« *fille, un seul cri : C'est un ange! Allez donc*
« *de l'avant, mon capitaine, si le cœur vous en dit.*

« Je reste stupéfait! Cela se voit donc que je
« suis amoureux? Ma sœur s'en est aperçue.
« A six heures, petite lettre du père. On m'invite
« à dîner pour mercredi prochain, mercredi 11.
« Le colonel m'avait dit : *Dans une quinzaine.*
« Faut-il répondre tout de suite? Non, demain
« seulement. »

— « *Dimanche* 8 *juin.* Ce matin, de bonne
« heure, je descends. Le facteur venait de passer.
« Il y avait un paquet de lettres sur le plateau,
« dans l'antichambre. Y en a-t-il pour moi? Non,
« mais en voici une pour grand'maman. Une
« lettre administrative avec un gros cachet rouge;

« sur ce cachet, je lis : *République française. Mi-*
« *nistère de la guerre. Direction du personnel.*
« Penser que ma destinée est là, dans cette lettre !
« car, j'en suis bien sûre, elle a demandé des ren-
« seignements, grand'maman, elle a demandé des
« renseignements. Un domestique vient à passer.
« Je me sauve comme une voleuse. Dix heures.
« Grand'maman doit être réveillée. Elle a dû
« lire sa lettre. Je monte chez elle : — Ah ! te
« voilà, petiote !...

« Elle paraît toute guillerette, grand'maman ;
« elle m'embrasse très tendrement, plus tendre-
« ment qu'à l'ordinaire. Oh ! elle est contente,
« grand'maman ! Cela se voit rien qu'à sa façon
« de m'embrasser ce matin. La lettre de ce gé-
« néral lui a fait plaisir...

« C'est aujourd'hui dimanche ; papa n'est pas
« allé à Paris. Après déjeuner, grand'maman
« lui dit : — J'ai à vous parler. — Tiens, moi
« aussi...

« Ils vont tous les deux dans le fumoir. Pourquoi
« grand'maman va-t-elle dans le fumoir ? Je ga-
« gerais qu'elle fait lire à papa la lettre de ce gé-
« néral...

« Elle est patriote, grand'maman. Bien sou-
« vent je lui ai entendu dire qu'il n'y a pas de
« plus noble carrière que l'armée... et que les
« mères sont coupables qui, par égoïsme, em-
« pêchent leurs filles d'épouser des soldats.
« Grand'maman a horreur de ces messieurs dont
« tout le mérite consiste en ceci : tuer beaucoup
« de pigeons au printemps et beaucoup de fai-
« sans en automne; tandis que maman, elle, a
« une secrète tendresse pour les jeunes gens qui
« ne font œuvre de leurs dix doigts, en dehors du
« susdit massacre de pigeons et de faisans. Con-
« tinuellement, à ce sujet, maman et grand'ma-
« man se disputent.

« Enfin, la journée se passe. Au milieu du
« dîner, papa dit avec une sorte de négligence :
« — Il a été véritablement très aimable, ce jeune
« officier; je l'ai invité à dîner pour mercredi
« prochain. — Pour mercredi ! s'écrie maman...
« A quoi bon tant de hâte ?... Si tu te mets à
« attirer ici tous ces militaires !... Celui-là est char-
« mant, je l'accorde, mais il en amènera d'au
« tres... Notre maison va devenir une caserne, un
« camp !... »

— « *Lundi* 9 *juin.* Je deviens stupide. J'ai mis « une heure, ce matin, à écrire les huit petites « lignes de ma lettre pour accepter cette invita- « tion. J'ai recommencé dix fois, vingt fois, et, à « peine ma lettre partie, je me suis souvenu que « j'avais mis deux fois le mot *vlaisir* dans ces « huit malheureuses lignes. »

— « *Lundi* 9 *juin.* Il a accepté ! Nous déjeu- « nions ce matin ; les fenêtres de la salle à manger « ouvrent sur la cour... Tout d'un coup maman « s'écrie : — Bon ! encore un soldat qui rôde là, « dans la cour !... »

« Je regarde et cette phrase m'échappe : Ah ! « c'est Picot !

« Alors il fallait voir maman, il fallait l'en- « tendre ! — C'est le comble ! voilà que Jeanne « maintenant sait les noms de tous ces soldats ! « — D'un seul, maman, d'un seul... C'est celui « qui, l'autre jour, a amené Jupiter...

« Grand' maman a eu un accès de fou rire... « Comme elle est gaie, grand'maman !... Ce ma- « tin, dans l'escalier, elle chantait ! Devaient ils « être bons, les renseignements donnés par ce « général !...

« Après le déjeuner, je me suis emparé de *sa* « lettre... Comme elle est élégante dans sa sim- « plicité ! La voici textuellement : *Monsieur, j'ai* « *reçu l'invitation que vous m'avez fait l'honneur* « *de m'adresser pour le mercredi* 11 *juin. Je* « *l'accepte avec le plus grand plaisir et la plus* « *grande reconnaissance. J'ai appris avec beau-* « *coup de plaisir que mademoiselle votre fille* « *était contente du cheval... Daignez agréer,* « *monsieur, l'assurance de mes sentiments res-* « *pectueux...*

« C'est exprès, j'en suis bien certaine, qu'il « a répété deux fois le mot *plaisir*... Il savait que « je verrais sa lettre... Il tenait à bien appuyer « sur cette idée-là. »

— « *Mardi* 10 *juin.* Je dîne demain chez elle. »

— « *Mardi* 10 *juin.* Il dîne ici demain. » Et nous arrivons au grand jour du dîner. A toi le récit du dîner.

— Veux-tu m'en croire ? ma Jeannette... Restons-en là pour aujourd'hui... Et d'abord, regarde donc un peu quelle heure il est.

— Oh ! deux heures du matin !

— Oui, deux heures du matin ! C'est déjà une

bonne raison pour nous en tenir là... Ce n'est pas la seule... Je crois qu'à partir de maintenant nos écritures vont devenir terriblement monotones. Ce sera de l'amour, et encore de l'amour, et toujours de l'amour! Il n'y aura plus que cela dans nos petites notes... dans les miennes, au moins.

— Dans les miennes aussi.

— Et de l'amour comme tout le monde, de l'amour avec la liberté de nous voir, de l'amour avec la liberté de nous parler... Dès que j'ai pu te regarder de tout près, le beau mérite de t'avoir vue telle que tu étais, telle que tu es, c'est-à-dire la plus jolie et la meilleure de toutes les femmes! Le beau mérite de t'avoir aimée! Non, vois-tu, ce qui a été rare et délicieux dans notre roman, c'est son début. Nous nous sommes aimés en quelque sorte d'instinct, à distance, à première vue, sans avoir besoin de nous parler ni de nous connaître. Tout de suite, quant à moi, à travers tes yeux, j'ai lu dans ton âme. Depuis le 11 juin, le jour du dîner, jusqu'au 17 août, le jour du mariage, nous avons échangé bien des paroles et bien des paroles; nous nous sommes dit de bien douces et de bien gentilles choses; mais jamais,

ma Jeannette, jamais il n'y eut entre nous de conversation plus tendre, plus passionnée, que cet absurde dialogue, dans la cour, près de l'écurie, devant Jupiter et Picot. J'ai été pris ce jour-là d'une telle émotion que j'ai senti que c'en était fait à jamais de ma destinée. Je suis sorti de cette petite cour de la rue des Arcades avec la certitude que tu serais à moi et que ma vie entière se passerait à tâcher de te rendre heureuse... Il y a bientôt deux ans de cela... Jusqu'à présent, mon amour, ai-je réussi ?

— Oh ! oui, mon ami. Oh ! oui !...

Elle n'était plus sur le petit pouf... Elle était sur ses genoux... Et, laissant de côté les petits cahiers, ils ne lurent pas plus avant ce soir-là.

MARIETTE

On donnait à l'Opéra, ce soir-là, pour la rentrée de la Sangalli, le délicieux ballet de *Yedda*. Sur la scène, à midi, on avait fait un petit raccord; et Mlle Mariette Bichon, des premières coryphées, avait, par miracle, honoré la répétition de sa présence; cela lui arrivait très rarement; sur se tableau des amendes, à la fin du mois, Mariette tenait toujours la corde, et de plusieurs longueurs.

Une des petites camarades de Mariette lui avait dit :

— Tiens, te voilà! par quel hasard?

— Je vais t'expliquer. Je voudrais avoir ce soir pour maman deux stalles des quatrièmes. Alors, j'ai pensé que, puisque j'étais obligée de venir à l'Opéra pour les places, c'était une occasion de ne pas manquer le raccord.

Après la répétition, à travers le dédale des escaliers et des couloirs de l'Opéra, Mariette s'en était allée à l'administration demander ses deux quatrièmes ; on les lui avait données, et, vers une heure et demie, tout emmitouflée dans ses fourrures, les mains dans un manchon microscopique, le nez au vent, pimpante et légère, Mariette sortait de l'Opéra.

Un joli coupé marron — son coupé, s'il vous plaît — l'attendait devant la porte du boulevard Haussmann ; sur le siège était majestueusement campé un gros cocher de la tenue la plus correcte et de l'apparence la plus digne. Mariette lui jetait ces deux mots :

— Chez maman !

Puis ramassant ses jupes à pleines mains, elle s'engouffrait dans le coupé marron, en laissant voir deux petits, très petits pieds, perchés sur deux hauts, très hauts talons.

A ces mots : « Chez maman ! » le cocher avait fait une grimace... une grimace imperceptible, — c'était un cocher très comme il faut, — mais enfin une grimace. Le cheval était parti d'un trot très régulier, très cadencé ; — c'était également un cheval très comme il faut ; — tout l'équipage de Mariette Bichon, — voiture, cocher, cheval, — respirait un luxe solide, sérieux, tranquille.

Le coupé marron gagna la rue du Havre, monta la rue d'Amsterdam, pénétra résolument dans les Batignolles, et s'arrêta devant une boutique qui portait sur sa devanture chocolat cette inscription :

Mme BICHON, FRUITIÈRE

L'arrivée du coupé causa quelque émotion dans les boutiques avoisinantes ; les petites blanchisseuses d'en face regardaient avidement à travers les rideaux du vitrage ; une d'elles s'était avancée sur le seuil de la porte, et là, en camisole blanche, bras nus, son fer à la main, contemplait rêveuse, et le beau cheval, et le gros cocher, et le joli coupé, et la gentille blondinette qui était dedans. Mariette jouissait dans le quartier d'une

réelle popularité. Les blanchisseuses, dans la boutique, causaient.

— Bonne fille tout de même...

— Pas fière et pas honteuse de sa mère.

— Il y en a bien d'autres qui, dans sa position, etc., etc., etc...

Il était deux heures de l'après-midi... C'est le moment où les fruiteries sont languissantes, entre le coup de feu du déjeuner et le coup de feu du dîner. La mère Bichon sommeillait dans son comptoir.

— Maman, maman, s'écria Mariette par la portière.

Madame Bichon ouvrit les yeux, reconnut sa fille et se précipita hors de sa boutique. La danseuse et la fruitière s'embrassèrent à pleine bouche, à pleine joue ; c'était décidément une bonne fille que Mariette. Les blanchisseuses avaient raison : elle ne rougissait pas de sa mère. D'ailleurs, elle ne rougissait pas de grand'chose.

Pendant cette scène de famille, le cocher sur son siège ne tourna pas la tête, parut garder son air impassible ; mais un observateur attentif aurait encore surpris la même imperceptible

petite grimace; cet homme distingué avait servi dans de grandes maisons du faubourg Saint-Germain; il se trouvait mal à l'aise dans les Batignolles; il ne se sentait pas dans son monde.

Cependant les deux femmes s'étaient mises à bavarder par la portière.

— Ça va bien, fillette ?...

— Très bien, maman.

— Tu ne descends pas ?

— Oh! je n'ai pas le temps... Je suis trop pressée... J'ai un tas de courses à faire. Je t'apporte les deux places pour l'Opéra ce soir.

— On joue le ballet ?

— Oui.

— Et tu danses ?

— Je danse.

— Très bien alors, j'irai avec la petite bonne du troisième.

— Veux-tu que je t'envoie ma voiture ?

— Non, non, ce n'est pas la peine... Nous irons à pied ou en omnibus... tu sais, j'ai mes habitudes.

— Ah! que tu es donc bête, maman, avec tes habitudes. Je te demande un peu si tu ne devrais

table, c'était le plus vif désir de Mariette; mais elle se heurtait toujours à l'inflexible résistance de Mme Bichon. Ce n'était pas elle qui avait mis sa fille dans la danse; la petiote, dès son plus jeune âge, s'était senti des frétillements et des démangeaisons dans les jambes. Elle n'avait pas encore dix ans que déjà elle disait à sa mère :

— Tu sais, maman, je ne serai pas fruitière, moi, je serai danseuse à l'Opéra, comme Élisa.

Élisa, c'était la fille d'une cardeuse de matelas, qui demeurait en face, rue des Moines. Mme Bichon n'eut pas le courage de contrarier cette impérieuse vocation. Mariette, d'ailleurs, en grandissant, devenait si gentille, si gentille, que Mme Bichon, bien qu'affligée, trouvait des consolations dans cet épanouissement des grâces de sa fille.

— Regardez-moi cette enfant-là, disait-elle à ses pratiques, elle est trop jolie pour être fruitière. Qu'est-ce qui arriverait ? [illegible] urnerait dans les Batignolles. Eh bien [illegible] ment enfant doit mal tourner, au[illegible] ir ner dans le grand monde.

Seulement, tout en laissa[illegible] *la danse*, Mme Bichon cont[illegible]

petit négoce qui, d'ailleurs, prospérait. Jamais elle ne voulut recevoir un sou de sa fille, qui sans cesse parlait de *lui faire une petite aisance.*

— Non, répondait Mme Bichon, je n'ai pas besoin d'argent, le commerce va bien, je fais des économies. J'ai encore acheté le mois dernier une obligation du Nord. Et puis, vois-tu, fillette, c'est peut-être là des bêtises, des préjugés... mais enfin ça me gênerait de me sentir de ton argent dans les mains. Je n'ai jamais trouvé ça bien, ces mères qui passent leur vie à tâcher de se faire donner des choses par leurs filles. Il faut aimer ses enfants pour eux-mêmes et pas pour le plus ou moins de profits qu'on en retire.

[illegible]sque Mariette racontait cela, le [illegible] amies de l'Opéra, c'étaient des [illegible] [illegible]ent [illegible] d'admiration.

A' [illegible] mélancoliquement [illegible] [illegible]use, si j'avais [illegible] [illegible] ne vous [illegible]

Pendant que Mariette délibérait avec sa couturière, Mme Bichon s'en était allée trouver la petite bonne du troisième, une jeune Périgourdine de dix-huit ans, fraîchement débarquée de sa province. Le monsieur du troisième venait d'être nommé sous-chef de bureau et s'était décidé à remplacer sa femme de ménage par une bonne pour tout faire. Il s'était adressé à un Périgourdin de ses amis ; et, d'une des petites sous préfectures de la Dordogne, on lui avait expédié une perle, une véritable perle : la probité, l'innocence et la vertu mêmes; tout cela pour vingt cinq francs par mois. — Ursule — c'était le nom de la perle — Ursule avait, tout de suite, par sa gentillesse et par sa naïveté, gagné le cœur de la fruitière. C'était une enfant qui ne savait pas grand'chose de la vie ; elle s'en allait aux provisions avec un panier, mais elle ne se doutait pas que l'anse de ce panier pût avoir du goût pour la danse. Ursule n'était jamais entrée dans une salle de spectacle, et la pauvrette était devenue toute pâle d'émotion, quand Mme Bichon lui avait dit :

— Je vous mènerai un soir à l'Opéra voir danser ma fillette.

Car ce n'était que pour voir danser sa fillette que Mme Bichon allait à l'Opéra. Elle n'aimait pas la musique ; les cris des chanteurs et le vacarme de l'orchestre l'assourdissaient. Le mélodrame, à la bonne heure, c'était son affaire. Elle ne s'amusait qu'aux spectacles où l'on pleure. Il lui fallait de l'amour, des crimes et des larmes, mais avec un dénouement heureux. L'excellente femme, sans cela, n'aurait pas pu fermer l'œil de la nuit. Aussi, chaque fois qu'il se donnait quelque part une pièce bien noire avec un dénouement tout rose, Mariette venait chercher sa mère.

— Habille-toi vite, maman, nous allons dîner toutes les deux, en garçons, en camarades, chez le père Lathuille, et, après, nous irons ensemble au théâtre. On joue à l'Ambigu une pièce qui a l'air d'avoir été faite pour toi.

Ces petites parties fines avec sa fillette étaient les grandes joies de la fruitière de la rue des Moines. Et puis si elle s'amusait pendant les actes, elle ne s'ennuyait pas pendant les entr'actes. Mariette avait toujours des amis dans la salle ; elle recevait des visites.

Les conversations faisaient le bonheur de

Mme Bichon, en lui découvrant, par échappées, des petits coins du grand monde. Un jeune homme arrivait.

— Maman, c'est maman, disait Mariette qui reconnaissait toujours hautement sa mère et ne la faisait jamais passer pour sa femme de chambre.

La présentation faite, la causerie s'engageait. Mme Bichon était tout oreilles. Ça l'intéressait comme un roman du *Petit Journal*.

— Dans cette avant-scène, c'est bien Mme de Z... ?

— Oui, c'est elle.

— Nous avons la même couturière, je la rencontre quelquefois... Et le monsieur dans la loge, c'est son mari.

— Son mari ! non, il n'est jamais avec elle, son mari...

— Qui est-ce ?

— C'est le petit Chose.

— Tiens, c'est vrai... je ne le reconnaissais pas ; mais alors Mme de B... doit être dans la salle ?

— Mme de B... ?

— Est-ce que Mme B... et le petit Chose... ?

— Oh ! c'est fini depuis six semaines. Le grand Machin a pris la place du petit Chose qui s'est rabattu sur Mme de Z...

— Ah ! voici Mme de L... Il paraît qu'elle va plaider contre son mari.

— Oui, il paraît. Elle attendait le divorce ; mais, comme il ne vient pas, de guerre lasse, elle va se contenter de la séparation, etc., etc.

Toute la salle était ainsi passée en revue. Mme Bichon finit peu à peu par connaître toutes les grandes élégantes mondaines et demi-mondaines de Paris ; elle apprit toutes les petites histoires et toutes les petites médisances qui couraient la bonne et la mauvaise société, lesquelles, par mille liens étroits, se tiennent et s'enchevêtrent ; à tel point qu'entre les deux sociétés une sorte de fusion est en train de se faire ; fusion de manières et de langage. Or, comme le monde où l'on ne s'est jamais tenu ne songe aucunement à corriger ses allures abandonnées, c'est le monde où l'on se tenait qui commence à devenir, lui aussi, le monde où l'on ne se tient pas.

Ursule avait accepté avec transport l'invitation de Mme Bichon ; mais elle avait ajouté :

— Vous savez, je ne serai libre qu'à huit heures et demie, après le dîner de mes maîtres.

— C'est tout ce qu'il faut, avait répondu Mme Bichon, il y a un opéra avant le ballet, et l'opéra, c'est crevant... Des gens qui chantent tout le temps... Il n'y a que le ballet qui ait de l'importance... Nous n'avons pas besoin d'arriver au commencement. On ne nous prendra pas nos places, elles sont numérotées.

Mme Bichon et la petite bonne montèrent, le soir, à neuf heures, le grand escalier de l'Opéra et commencèrent par une promenade dans le foyer. Ursule était éblouie, aveuglée par ce ruissellement d'or et de gaz. Cela lui rappelait le feu d'artifice que l'on avait tiré le 14 juillet, en l'honneur de la prise de la Bastille, sur le Cours de la sous-préfecture.

Après cette promenade, la fruitière et la Périgourdine gravirent les hauteurs de l'amphithéâtre des quatrièmes. Leurs places étaient au premier rang. Ursule fut imprudente. Elle voulut se rendre compte de la hauteur, regarda en bas dans le parterre, devint horriblement pâle et se cramponna de toutes ses forces à la rampe de velours rouge ;

elle avait le vertige... Cela lui rappelait la colonne Vendôme. Elle y était montée le dimanche précédent.

Le rideau se leva sur le joli paysage japonais du premier acte de *Yedda*. La Périgourdine battit des mains.

— Ah! que c'est joli! des arbres! des rochers! une fontaine!...

— Ce n'est rien encore... attendez, vous allez voir Mariette.

— Elle n'est pas sur le théâtre?

— Non, elle va venir avec les jeunes filles du hameau, qui apportent des fleurs et des lanternes. Tenez... la voilà, la voilà!

— Où ça?

— En bleu, avec une corbeille de roses. Elle est facile à reconnaître, c'est la mieux de toutes. Attendez... elles vont se mettre à danser. Comptez en partant de la gauche... une... deux... trois..... quatre..... cinq..... La cinquième, c'est elle. Ah! non! elle n'est plus la cinquième, maintenant... il y a eu un méli-mélo. Elle est au fond, maintenant... Elle redescend. Mon Dieu! comme ça tourbillonne! Je ne sais pas comment elles peuvent s'y retrouver.

Mais je la suis, moi, je la suis très bien ! Ah dam, avec les yeux d'une mère ! Elle est à droite, maintenant... tout à fait à droite, cette blonde, voyez-vous ?

— Oui, je vois... elle est gentille.

— Si elle est gentille ! Je crois fichtre bien qu'elle est gentille !

Mme Bichon s'interrompit tout à coup. Une loge de côté du premier rang, vide jusque-là, venait de se remplir. Une femme était entrée, très belle, très élégante ; derrière cette femme avait pris place, dans la loge, un grand jeune homme blond d'une trentaine d'années ; il se mit tout de suite à suivre avec sa lorgnette les évolutions du ballet. La femme, à peine assise, envoya de la tête un gentil bonjour à un petit brun qui se trouvait en face dans une avant-scène toute pleine d'habits noirs et de cravates blanches.

— C'est lui ! dit Mme Bichon.

— Qui, lui ?

— Là, dans cette loge, ce grand monsieur blond qui a l'air si distingué... Voyez-vous ?

— Oui, je vois.

— Eh bien ! c'est le choix de ma fille.

— Le choix de votre fille !

— Eh bien ! dam, savez-vous ce qu'elle gagne ici, à l'Opéra ? Quinze cents francs, dont il faut bien retirer mille francs d'amendes. Et savez-vous ce qu'elle dépense ? Pas loin de cent mille francs par an, la pauvre chérie ! Ah ! c'est que, dans sa position, ayant hôtel, chevaux, voitures, on ne peut pas s'en tirer à moins, même avec de l'ordre. Eh bien ! voilà le monsieur qu'elle a choisi pour payer tout ça.

— Oh ! madame Bichon ! Oh ! madame Bichon !

— Voyons... voyons, vous avez beau arriver de la campagne, vous devez bien savoir ce que c'est que de prendre quelqu'un. Il y a des situations dans lesquelles on est obligé de prendre quelqu'un. Je suis bien sûre que ça arrive aussi dans le Périgord... Mais regardez donc le comte... comme il la regarde, ma fille !

— Le comte ?

— Oui, c'est un comte. Il ne la quitte pas des yeux... Dès qu'elle remue, la lorgnette remue... Ah ! c'est qu'il l'adore!... Et puis, il est du monde, comme dit Mariette, tout à fait du monde. Ainsi,

tenez, maintenant il grille d'envie d'aller sur le théâtre causer avec Mariette qui vient de sortir de scène... Eh bien! il n'y va pas... il n'y va pas parce qu'il est du monde et que ça ne serait pas convenable de planter sa femme, là, toute seule dans sa loge.

— Sa femme!

— Oui, sa femme.

— Il est marié! mais alors ça lui fait deux femmes! ça lui fait deux femmes!!

— Non, ça ne lui fait pas deux femmes tant que ça... parce que, dans le grand monde, voyez-vous, ils ont des façons très commodes d'arranger les choses. Elle a fait comme ma fille, la comtesse... elle a pris quelqu'un.

— Oh! madame Bichon! oh! madame Bichon!

— Et tenez, le voilà ce quelqu'un, il arrive, il vient relever le comte de sa faction. Pauvre homme! il était sur des charbons. Il s'impatientait de ne pas pouvoir aller retrouver Mariette. Il va partir, mais il reviendra, c'est Mariette elle-même qui le renverra, parce que Mariette, voyez-vous, c'est la délicatesse même... Elle

dit toujours au comte : — Mon ami, je vous en prie, soyez convenable avec votre femme. Montrez-vous un peu dans sa loge.

Le nouveau venu était le petit brun qui avait reçu tout à l'heure de la comtesse cet aimable bonjour. Il entra dans la loge, et ce fut d'abord un grand échange de poignées de mains. La Périgourdine sauta en l'air.

— Oh ! madame Bichon ! oh ! madame Bichon ! Il lui prend sa femme et il lui donne la main !

— C'est comme ça dans le grand monde.

— Je ne le trouve pas beau, moi, ce monsieur-là. Elle est bête, cette femme... Son mari est bien mieux.

— Je crois bien qu'il est mieux !... C'est-à-dire que Mariette n'en voudrait pas, de l'autre... Elle a dîné, la semaine dernière, avec lui au café Anglais, avec lui et avec un tas de personnes... pas seule, avec lui !... Et le lendemain, elle me disait : « Oh ! maman, si tu savais comme il est inconvenant, et vulgaire, et grossier dans ses propos ! » Il paraît, d'ailleurs, que c'est sa spécialité, son succès dans les salons. Ça les suffoque, les femmes du monde

mais ça les amuse... Là... quand je vous le disais... le comte s'en va... et le petit brun prend sa place derrière la comtesse... Elle va rire, vous allez voir. Il va lui conter des gaudrioles... Le comte est maintenant près de Mariette, dans les coulisses... Voilà les choses dans l'ordre.

— Dans l'ordre ! Oh ! madame Bichon ! oh ! madame Bichon !

— Eh bien ! oui, qu'est-ce que vous voulez ? Vous êtes là à pousser des *oh ! oh !* des *ah ! ah !* Vous vous écriez tout le temps : « Oh ! madame Bichon ! oh ! madame Bichon ! » Vous avez tort. Il faut prendre la société comme elle est, elle est partout la même, voyez-vous, la société !... C'est comme ça dans le faubourg Saint-Germain, comme ça dans la Chaussée-d'Antin, comme ça dans le quartier Saint-Denis, et comme ça aussi rue des Moines, chez nous, aux Batignolles. Tenez, dans notre maison, la couturière du second, une maîtresse femme, intelligente et active, qui a monté un atelier, qui a cinq ou six ouvrières et qui gagne de l'argent. Elle est mariée, bien mariée. C'est tout ce qu'il y a de mieux, son mari, employé dans une grande maison de banque, appliqué

laborieux, n'allant jamais au café, rapportant tout ce qu'il gagne à sa femme et l'aimant encore de tout son cœur, malgré plus de douze ans de mariage, passant toutes ses soirées à donner des leçons de lecture et d'écriture à ses petits enfants, et pas mal du tout de sa personne... Un bel homme... oui... un bel homme, avec une figure honnête et tranquille... Sa femme, vous croyez peut-être qu'elle lui est reconnaissante de tout ça... Allons donc !... Faut voir comme elle se gêne pour être amoureuse d'une espèce d'individu qui passe sa vie à la *Reine-Blanche* et à la *Boule-Noire*...

— La *Reine-Blanche?* La *Boule-Noire?*

— Vous ne savez pas ce que c'est... Ça fait votre éloge, ma petite... C'est des bals de notre quartier, sur le boulevard extérieur... Eh bien ! cet individu, je vous ai dit tout à l'heure qu'elle en était amoureuse... Ce n'est pas assez dire... Elle en est folle !... Elle en perd le sommeil et la santé... Et si vous le connaissiez !... Un petit bout d'homme qui ne va pas aux épaules du mari, avec une figure vicieuse et un teint ravagé. S'il l'aimait encore !... mais pas du tout... Il la

bat... et il la gruge..., et vous verrez qu'un de ces matins, la malheureuse, elle plantera tout là, maison, mari, enfants, pour courir après son méchant avorton...

— Oh! madame Bichon! oh! madame Bichon!

— Oui, voilà ce que c'est, mon enfant, et tenez, malgré tous vos: *Madame Bichon! Madame Bichon!* je parierais bien que si on se donnait un peu la peine de chercher dans votre Périgord, on y trouverait des choses pareilles.

— Mon Dieu, c'est vrai, répondit la Périgourdine. Ainsi, là-bas, dans la maison où j'étais avant de venir à Paris, chez un notaire, un brave homme... une des plus vieilles familles du pays... il y a deux cents ans qu'ils sont notaires de père en fils, et pas un n'a encore levé la patte... Eh bien! ce brave homme, sa femme le trompait tant qu'elle pouvait... et avec qui? Avec le s[illegible] préfet. Et il changeait tous les six mois, l[illegible] préfet!

Elles continuèrent à p[illegible]cher to[illegible] Ursule et Mme Bichon [illegible] de *Yedda* se déroul[illegible] montèrent ensuite à [illegible]

le long du chemin, la fruitière, avec sa vieille expérience, avec sa connaissance du grand monde et du cœur humain, acheva d'expliquer à la Périgourdine ce que c'était que la haute société parisienne.

Et plusieurs fois des passants étonnés s'arrêtèrent et se retournèrent, en entendant la petite bonne pousser ce cri, toujours le même :

— Oh ! madame Bichon ! oh ! madame Bichon !

LES TROIS SÉRIES

DE

MADAME DE CHATEAUBRUN

MARCELLE DE CHATEAUBRUN
A LÉOPOLDINE DE SAINT-D'ANICHE

Paris, 18 septembre 1880.

Ah! ma chérie, viens à mon aide, toi qui as le génie de l'organisation. Je suis dans un tel embarras. Je ne peux pas venir à bout de mes invitations pour cet automne. Tu connais mon système... Trois séries : *Octobre... Novembre...*

Décembre... De quinze à vingt personnes chaque fois. Toi, ma meilleure amie, tu es des deux dernières séries... tu serais des trois, si tu voulais... mais tu ne veux pas être de la première. C'est la série de Monseigneur... Série un peu grave, un peu solennelle... cela t'effraye.

Voilà que tu te dis : « Pourquoi cette folle « de Marcelle se met-elle ainsi martel en tête ? « Pourquoi ne reprend-elle pas tout simplement « ses trois séries de l'année dernière ? »

Mes trois séries de l'année dernière !... Hélas ! ma chérie, rien ne va plus dans mes trois séries de l'année dernière. Tiens... écoute. Nous allons les examiner un peu ensemble... mais il faut pour cela que je t'envoie les trois listes bien complètes... Jamais sans cela tu ne pourrais te rendre compte de la situation.

PREMIÈRE SÉRIE

Monseigneur et son secrétaire, l'abbé Lepetit ;

Le préfet et la préfète ;

Formentin, le procureur général, et Mme Formentin ;

Marcillat, le député, et Mme Marcillat ;

Lambertin, l'académicien ;
Mon frère et ma belle-sœur ;
La générale de Blossanville et ses trois filles ;
Roger de Carlemont ;
Ma tante de Brigas et sa demoiselle de compagnie, Mlle Mouette ;
Louise de Landriane ;
Total : dix-huit personnes.

DEUXIÈME SÉRIE

M. et Mme de Senermont et la petite Senermont ;
M. et Mme de Martinvelle et le petit Martinvelle ;
Robert de Bissy, mon cousin, le capitaine ;
M. et Mme de Loubersan ;
Paul de Mennessy ;
Mme de Blandignac ;
Mes deux vieilles cousines de Meslay ;
Montloubel, Gironville et Saint-Branchu ;
Et toi, ma chèrie.
Total : Dix-sept personnes.

TROISIÈME SÉRIE

Encore toi...
Mme de Kérestang, le petit Kérestang et la petite Kérestang ;

M. et Mme de Montagny ;
Chantenay, Langlade et d'Estillac ;
M. et Mme de Montbrays ;
M. et Mme Planès de Waldeck ;
Robert de Malgane ;
Mme de Sommery ;
Pierre et Christiane de Charmelieu ;
Chapelan, notre vieux notaire.
Total : dix-huit personnes.

Maintenant procédons par ordre. Examinons la première fournée. C'était l'année dernière, la série religieuse, administrative et littéraire... un peu prétentieuse, un peu guindée, voire même un peu ennuyeuse... Mais, de temps en temps, s'ennuyer un peu, cela n'est pas mauvais... on s'amuse bien mieux après. Tous les soirs, Lambertin nous faisait de petites conférences littéraires. Quand on a un académicien, il faut bien s'en servir... Ma belle-sœur lui donnait la réplique. Elle est, tu le sais, parfaitement pédante... Cela faisait la joie de Monseigneur... Souvent il daignait me dire : « Votre salon, chère madame, est le dernier salon « où l'on cause ». Eh bien ! ma chère, elle est

complètement détraquée, ma première série.

Le préfet et la préfète, M. et Mme Formentin... Formentin, c'est le procureur général... Sais-tu ce qu'ils ont fait, ou plutôt ce qu'ils n'ont pas fait, tous les deux, le préfet et le procureur général ? Ils n'ont pas donné leur démission ! Ils ont exécuté les décrets du 29 mars ! Les mettre, après un pareil coup, en présence de Monseigneur, il n'y faut pas songer... On ne peut même plus songer à les inviter... C'est un trou de quatre places... J'ai de quoi boucher la moitié de ce trou avec deux amours de petits substituts bien pensants qui ont bravement donné leur démission. Cela sera très agréable à Monseigneur ; il a, d'ailleurs, l'intention de faire faire à ces jeunes gens de riches mariages. Ils ont bien droit à ce dédommagement... Magistrat démissionnaire, c'est parfait pour se marier dans notre monde...

M. et Mme de Marcillat, à peu près le même cas. Marcillat, c'est notre député. Il est du centre gauche... et il a voté l'article 7, il l'a voté la mort dans l'âme, mais il l'a voté... Si, au moins, il s'était abstenu... Encore deux noms à rayer.

Et qui fera le whist de Monseigneur?.. J'avais le

ménage Formentin et Marcillat... Mon whist est disloqué. Monseigneur est de la vieille école, il ne joue pas le mort... Il ne connaît que la partie à quatre... Les deux jeunes substituts font le whist... Je me suis informée... Ils sont complets, ces bons petits jeunes gens, mais je n'ai pas de quatrième... Où trouver un quatrième ?

J'ai bien une ressource... notre bon vieux curé... oui, mais il ne roule pas sur l'or, le pauvre cher homme... Il faut mettre la partie à un sou la fiche. Monseigneur s'y résigne avec une douceur angélique, mais non sans une secrète mélancolie... Une petite excitation d'argent ne lui déplaît pas. Quarante sous la fiche, voilà son jeu, et, quand il a gagné deux ou trois cents francs, Monseigneur est tout guilleret... Joie bien excusable !... C'est cela de plus pour ses pauvres.

M. et Mme de Blerny-Bussac... Ceux-là, on peut encore les inviter, mais on ne peut plus les inviter avec Monseigneur... C'est une fatalité ! On ne peut plus inviter personne avec Monseigneur. Il a fait le mariage de Blerny-Bussac, il y a deux ans, et les choses ont mal tourné. Ce petit nigaud de Blerny-Bussac s'est mis à jouer, il a déjà cro-

qué toute sa fortune et la moitié de la dot de sa femme. La pauvre enfant est très malheureuse. Elle compte bien être de cette première série. Elle m'a écrit pour me le demander. « Cela me sou-« lagera, me disait-elle dans sa lettre, de pleu-« rer entre les bras de Monseigneur, et puis il « fera un peu de morale à Gaëtan. »

Faire de la morale à Gaëtan ! Voilà un divertissement pour Monseigneur ! Sa Grandeur vient à Châteaubrun pour se distraire, pour se reposer après sa tournée pastorale. Ça l'assommerait, cette petite qui pleurerait entre ses bras. D'ailleurs, je connais Monseigneur... il n'aime pas à se retrouver en face de ceux de ses mariages qui n'ont pas réussi.

Je vais mettre les Blerny-Bussac dans la troisième série, bien que Chantenay fasse partie de cette troisième série. Il est joueur comme les cartes, et il a une veine enragée. Lui et Blerny-Bussac passeront toutes leurs nuits à jouer au bezigue... mais j'aime encore mieux cela que d'agacer Monseigneur.

Lambertin, lui, peut aller... Il a bien voté dans les dernières élections de l'Académie... Monsei-

gneur le reverra avec plaisir... mais il lui faut un auditoire à Lambertin... On ne peut briller sans un auditoire... et je ne le vois plus, l'auditoire de Lambertin. Il n'aura plus sa partenaire accoutumée, ma belle-sœur... mon frère et ma belle-sœur... encore deux noms à biffer. Nous sommes brouillés, complètement brouillés... Tu sais pourquoi, des querelles d'intérêt, à propos de la succession de notre tante Marceline. Ils ont montré une avidité... Je ne les reverrai de ma vie.

Lambertin aura la générale de Blossanville et ses trois filles. Mais la générale est affreusement sourde et ses trois filles passent leur journée à jouer au crockett, tombent de sommeil en sortant de table et demandent la permission d'aller se coucher à neuf heures.

Roger de Carlemont, également à déplacer... Si, l'année dernière, je l'avais mis de la première série, c'était dans l'espérance de lui faire épouser une des trois filles de la générale. Cette pauvre femme me fait pitié avec sa ribambelle de filles à marier. Je n'avais rien dit à Carlemont ; il ne serait pas venu... mais, cette année, il s'est méfié. Il m'a obligée à lui donner ma parole d'honneur que je

ne recommencerais pas une pareille plaisanterie, et il a demandé à être de la troisième série... C'est la série où l'on s'amuse. Il veulent tous en être, cette année, de la série où l'on s'amuse. Ah ! ma chère, comme ce pays-ci devient frivole ; on ne sait plus s'ennuyer.

Ma tante de Brigas et Mlle Mouette.,. Eh bien ! là encore je ne suis pas tranquille. Ma tante est catholique... mais comment dirais-je ? un peu vieille catholique. Elle ne peut se faire à toutes les nouveautés dévotes de l'Église... et, l'année dernière, elle s'est horriblement chamaillée avec Monseigneur sur les pèlerinages de Lourdes. Ils se sont séparés froidement. Enfin, cette année, la question des décrets du 29 mars les rapprochera. Tiens, voilà l'effet le plus sûr des décrets. Ils ont mis tous les catholiques d'accord. Cette pensée est trop profonde pour être de moi ; elle est de mon mari qui t'envoie toutes ses amitiés. Pauvre Adrien ! il est bien triste cette année, pas de gibier... et, l'année dernière, à pareille date, il avait déjà tué plus de quinze cents pièces.

Louise de Landriane, il faut absolument que je la mette dans la troisième série... Louise va se

remarier... c'est encore un secret... se remarier avec d'Estillac... Je ne peux pas déplacer d'Estillac... Il fait partie de ma troupe comme second comique, et tu verras qu'elle est cruellement éprouvée, ma pauvre petite troupe.

Donc il ne me reste pour ma première série que Monseigneur, l'abbé Lepetit, les deux substituts, Lambertin, la générale et ses trois filles, ma tante de Brigas. Mlle Mouette, moi et Adrien... Treize personnes ! Et Monseigneur est superstitieux. L'abbé Lepetit m'a prévenu avec un tact exquis. — « Les plus grands saints ont eu des faiblesses, m'a-t-il dit, Monseigneur a le nombre treize en horreur. »

Je serai forcée de faire dîner ma petite Jeanne à table. Cela n'aura pas d'inconvénients. Pendant la série de Monseigneur, la conversation est généralement convenable. On se rattrape après son départ.

J'arrive aux deux autres séries. La seconde série, c'est la série des chasseurs, la série de mon mari... Elle débutait l'année dernière par les Senermont et les Martinvelle. Je les avais mis ensemble dans l'espérance de faire épouser la petite Sener-

mont par le petit Martinvelle. Cela n'a pas pu s'arranger. Le petit Martinvelle a trouvé Cyprienne trop maigre. Il veut une femme un peu plus... ample. Alors, cette année, j'opère une permutation. Je vais mettre les Kérestang (de la troisième) à la place des Senermont (de la deuxième). Je laisse les Martinvelle dans la deuxième... La petite Kérestang est rondelette... Elle fera peut-être l'affaire du petit Martinvelle. Il y a autant d'argent chez les Kérestang que chez les Senermont. C'est le grand point pour les Martinvelle.

Robert de Bissy, mon cousin le capitaine. Il était l'âme de la série des chasses, et nous ne l'aurons pas cette année. Robert était dans l'état-major et toujours libre. On a fait je ne sais quel mic-mac au ministère de la Guerre. Robert est maintenant dans un affreux régiment de dragons, à l'autre bout de la France et plus ombre de liberté... Les gens qui nous gouvernent ne savent qu'inventer pour nous contrarier.

J'arrive aux Loubersan et à Paul de Mennessy. Ah ! ma chère, le voilà, le vrai drame, le voilà... mais ce récit, je le garde pour la fin.. En somme, il reste à mon mari trois chasseurs enragés :

Montloubel, Gironville et Saint-Branchu. C'est tout ce qu'il lui faut pour une année où il n'y a pas de gibier, et puis, quand cette série-là clocherait un peu, cela me serait au fond parfaitement égal.

Mais la troisième série, c'est autre chose. La troisième série, c'est ma série à moi... Comédies et charades... Je deviens directrice de théâtre. J'ai absolument besoin de ce que j'appelle ma tête de troupe. Malgane, mon jeune premier ; d'Estillac, mon premier comique; Montagny, mon second comique ; Chapelan, mon père noble, et Mme de Sommery, ma duègne... La jeune première, c'est moi, ton humble servante.

Eh bien ! ma chérie, je commence par n'avoir plus de duègne... C'était cette excellente baronne de Sommery, qui ne dédaignait pas, malgré son ardente piété, de monter sur notre petit théâtre. Elle ne jouait, d'ailleurs, que dans les pièces parfaitement convenables. Les autres, elle se contentait d'y assister. Il y a là une nuance très appréciable. Mme de Sommery était divine dans les rôles marqués. Elle y mettait le grand air et les traditions d'autrefois.

Nous ne l'aurons pas cette année. Elle ne peut bouger de chez elle. Sais-tu ce qu'elle a fait? Une chose admirable!... Elle a recueilli à Sommery trente et un jésuites; elle a été obligée d'en renvoyer onze, parce que le préfet lui a fait savoir qu'il y avait une loi qui défendait d'avoir chez soi plus de vingt jésuites... mais il lui en reste toujours vingt. La pauvre femme n'a pas le temps de songer à jouer la comédie.

J'avais envie de lui écrire : « Venez avec vos vingt jésuites. On leur fera un dortoir dans la bibliothèque. » Mais là, vraiment, vingt jésuites à consoler, à nourrir, à distraire, c'était une trop lourde besogne... Et voilà pourquoi je n'ai plus de duègne.

Je suis également frappée dans mon second comique, Montagny. Il a fait ses vingt-huit jours le mois dernier. Il a reçu des averses abominables. Il est revenu avec une bronchite, une laryngite, je ne sais quoi. Il est sérieusement malade. Il part, il va passer l'hiver dans le midi et ne reviendra qu'au printemps prochain. J'espère m'en tirer en réinvitant pour la troisième série un de mes petits substituts démissionnaires. On me

dit qu'au printemps dernier il a joué *Ma femme et mon parapluie* chez son président et qu'il n'était pas mal du tout dans Serinet... Il joue le whist, il joue la comédie, il proteste contre les décrets du 29 mars ! C'est un jeune homme accompli !... Quelle perte pour la magistrature !...

Hélas ! m'y voici à la grosse, à l'inextricable difficulté. Là, ma tête littéralement se perd, et je ne sais que devenir. Écoute un peu et lis avec la plus sérieuse attention ce passage de ma lettre.

Hier Mathilde de Loubersan vient me voir. Elle avait évidemment guetté mon passage à Paris. Je ne reste ici que trois jours, entre Trouville et Châteaubrun. Je n'avais prévenu personne de mon arrivée. Tout mon temps était pris... Trois jours, ce n'est pas trop quand il faut se *ravitailler* de robes et de chapeaux pour la saison.

Donc, c'était hier. Je venais de passer cinq heures en conférence avec ma couturière... J'ai eu des idées délicieuses... Tu verras certaine robe cerise... et certaine casaque bouton d'or... Je rentrais épuisée... Je trouve Mathilde... Elle m'attendait depuis deux heures. Nous nous mettons à bavarder... mais elle tournait... elle tournait...

Je voyais bien qu'elle avait quelque chose à me dire, et que ce quelque chose n'était pas facile à dire. Enfin, elle arrive au fait. Elle me demande de la changer de série. A dire vrai, je m'y attendais. Tu sais ce qui se passe. On dit que M. de Malgane a pris dans le cœur de Mathilde la place de M. de Mennessy. Et Mathilde ne tenait pas à se rencontrer avec M. de Mennessy. Elle voulait, elle aussi, être de la troisième série. C'est la série de M. de Malgane, mon jeune premier... et le sien...

Mon Dieu! ma chérie, tout cela est fort délicat, et je n'ai pas la conscience en repos quand je songe à certains arrangements... Mais, que veux-tu? Quand on veut avoir un salon, il faut bien faire certaines concessions, fermer les yeux sur certaines choses. On n'aurait personne sans cela. Et, d'ailleurs, pourquoi cet acharnement à voir le mal partout? Mathilde, pendant deux ou trois ans, a pris plaisir à rencontrer M. de Mennessy dans le monde. Et maintenant elle prend plaisir à y rencontrer M. de Malgane... Pourquoi donc y aurait-il là, de toute nécessité, autre chose que des distractions purement intellectuelles? Ma foi, j'ai dit à Mathilde :

— Je te mettrai de la troisième série, de la série de M. de Malgane.

— Oh! ce n'est pas cela que je te demande, m'a-t-elle répondu en riant, je demande à ne pas être de la série de M. de Mennessy... Voilà tout.

Elle m'a embrassée le plus tendrement du monde et s'en est allée. Tu crois que c'est fini. Pas du tout, ça commence.

Cinq minutes après, nouvelle visite. C'était Loubersan. Le mari après la femme. Lui aussi avait dû guetter mon passage, et je crois bien que, par-dessus le marché, il avait guetté la sortie de Mathilde, pour ne pas se rencontrer chez moi avec elle. Il avait un air embarrassé, et ce n'est qu'après force détours qu'il se décida à mettre les points sur les *i*. Il venait me demander de ne pas le changer de série, de le laisser dans la seconde avec M. de Mennessy...

— Je serais très heureux, m'a-t-il dit, de passer ces trois semaines chez vous avec Mennessy. J'ai pour lui la plus sincère, la plus cordiale affection... Eh bien! ma chère amie, depuis cinq ou six mois un changement inexplicable s'est fait en lui... C'est une indifférence, une froideur... Il

ne vient plus jamais nous voir... et, vous le savez, il était toujours chez moi ; en hiver, il dînait deux ou trois fois par semaine à la maison ; en été, il venait avec nous à Dieppe... Il nous a complètement abandonnés... Certainement c'est un peu de la faute de Mathilde... Vous la connaissez... Elle est fantasque, changeante ; elle a des caprices, des lubies... Elle s'est engouée, je ne comprendrai jamais pourquoi, mais enfin elle s'est engouée de ce Malgane qui n'est qu'un sot, un homme sans esprit, sans ressources... Ah ! surtout, si vous devez l'inviter, Malgane, ne nous mettez pas dans la même série... Vous n'avez pas cette pensée, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu !... je n'ai pas encore combiné...

— Oh ! je vous en supplie, pas avec Malgane, mais avec Mennessy... Je l'aimais de tout mon cœur, cet ingrat qui me délaisse, et j'ai la faiblesse de l'aimer encore... A ce point que je vais au club pour le voir... oui, pour le voir..., car, vous savez, je n'aime pas le club. Je suis un homme d'intérieur. C'est entendu, n'est-ce pas? Vous nous mettrez, comme l'année dernière, avec Mennessy dans votre deuxième série. Je le

tiendrai là de tout près, sans qu'il puisse m'échapper, et je les obligerai bien à se raccommoder, Mathilde et lui. Merci, merci d'avance.

Il est parti... et moi, je suis restée seule, seule avec un immense découragement. Depuis hier je cherche et ne trouve rien. C'est un véritable casse-tête chinois !...

Si je m'en rapportais au hasard, absolument au hasard, pour les trois séries... Sur de petits papiers j'écris les noms de tous les invités, je mets les petits papiers dans un chapeau, je remue, et le sort décide souverainement...

Oui, mais si Monseigneur tombe dans la série où l'on s'amuse... Eh bien ! cela le distrairait, après tout ; cela lui ferait oublier pendant quelque temps les malheurs de l'Église... Et puis, une bénédiction épiscopale, accompagnée d'une bonne absolution générale, ce ne serait pas de trop, après nos extravagances de la troisième série...

Je plaisante, ma mignonne, et n'en ai guère envie... Que faire ? que faire ? que faire ?

A toi,

MARCELLE.

LÉOPOLDINE DE SAINT-D'ANICHE
A MARCELLE DE CHATEAUBRUN

Saint-d'Aniche, 21 septembre 1880.

Ta lettre, ma chérie, contient quatre petits mots qui me sont allés droits au cœur : *toi, ma meilleure amie.*

Oui, tu as raison. Je suis ta meilleure amie et je vais te le prouver.

Tu ne rencontres, en somme, que trois grosses difficultés :

1° Pas de quatrième pour le whist de Monseigneur;

2° Pas de duègne pour les comédies de la troisième série ;

3° La question Loubersan-Malgane-Mennessy.

Le whist et la duègne, j'en fais mon affaire. Je me dévoue, je vais être héroïque. Cette année, je

serai des trois séries. Je joue le whist très mal, mais enfin, je le joue... Je ferai la partie de Monseigneur. Seulement, gare aux renonces... mais Sa Grandeur a l'âme évangélique. Elle me les pardonnera.

D'ailleurs, ces trois semaines passées en compagnie de Monseigneur me feront du bien. L'état de mon âme m'inquiète par instants... Je trouverai bien par-ci par-là de petits moments pour en causer avec Monseigneur.

Quant aux rôles de duègne, envoie-les-moi tout de suite. Je les apprendrai... Je me grimerai.... Je me mettrai des cheveux blancs. J'aurai cent ans. Cela ne m'effraye pas. Je suis persuadée que je serai une très appétissante petite vieille. J'étais poudrée, l'année dernière, au bal de la princesse. Tout le monde m'a dit que j'étais ravissante, et je n'ai fait aucune difficulté pour le croire. Et puis il vaut bien mieux jouer les vieilles quand on est jeune, que les jeunes quand on est vieille.

Quant à l'affaire Loubersan-Mennessy-Malgane, il y aurait une solution nette, simple, décisive... Mettre Loubersan dans la deuxième série

avec Mennessy et Mathilde dans la troisième avec Malgane... Il aurait Mennessy ! Elle aurait Malgane !... Ce serait la perfection !...

Sans doute, mais c'est là une solution trop hardie, trop radicale... Il faut compter avec l'opinion publique... et que dirait le monde ?

Je ne vois, en somme, qu'un arrangement, — je ne dirai pas honorable, mais acceptable. — Mets-les tous les quatre ensemble dans la même série... Ils auront chacun ce qu'ils désirent.. Ils se débrouilleront comme ils pourront.

A toi,

LÉOPOLDINE.

LE

MAITRE DE DANSE

J'avais dîné chez des amis et, le soir, la maîtresse de la maison me dit :

— Vous allez souvent à l'Opéra ?

- Très souvent.

— Et sur le théâtre ?

— Oui, sur le théâtre.

— Alors vous pourriez me rendre un service. Il y a dans le personnel du ballet un très brave homme nommé Morin... parfaitement convenable, à ce qu'il paraît. C'est le professeur de

danse des petites de B***. Il donne d'excellentes leçons. Je le prendrais volontiers pour mes fillettes. Demandez-lui donc s'il pourrait venir deux fois par semaine.

Je me chargeai très volontiers de cette mission délicate.

Le lendemain 17 février 1881, vers dix heures du soir, j'arrivais à l'Opéra et je m'en allais sur le théâtre à la découverte de M. Morin. On jouait *le Prophète*. Le troisième acte venait de commencer. En scène, les anabaptistes chantaient avec fureur :

Du sang! que Judas succombe!
Du sang! Dansons sur leur tombe!
Du sang! Voilà l'hécatombe
Que Dieu nous demande encor!

Les haches étaient levé[illegible] [illegible]es tête[illegible]
de malheureux prison[illegible] [illegible]baro[illegible]
moines et grandes d[illegible] [illegible]an[illegible]
toutes ces demoiselles [illegible]
daient, en équilibre s[illegible]
d'*effleurer la glace*, s[illegible]

respectueusement une de ces jeunes Westphaliennes de me mettre en rapport avec le nommé Morin.

— Morin, me répondit-elle, il n'est pas dans les patineurs... Tenez, il est en scène. C'est lui là-bas qui fait l'évêque ; vous voyez cet évêque qu'on bouscule et qu'on tiraille... Attendez, il va sortir tout de suite.

Un des anabaptistes en chef intervint en effet, déclara qu'il fallait épargner ces nobles et ces prêtres qui pouvaient payer rançon. Morin avait la vie sauve, et j'eus l'honneur de lui être présenté par la petite Westphalienne.

Il avait un air tout à fait vénérable, une longue [illegible]rbe grise et un bel habit violet avec une grande [illegible]x pastorale. Pendant qu'il remettait un peu [illegible]s son costume fortement houspillé [illegible]umènes d'anabaptistes, je lui de[illegible]nsentirait à donner des leçons à [illegible]lles du meilleur monde.

[illegible]évêque accepta avec enthousiasme. [illegible]it dix francs l'heure.

[illegible]es patineuses étaient entrées en scène [illegible]ient à d'extravagantes glissades. Les

coulisses étaient devenues subitement calmes et silencieuses. Nous nous abandonnâmes tous les deux, Monseigneur et moi, à une petite conversation familière.

— Oui, monsieur, me dit Sa Grandeur, je donne des leçons de danse, j'ai une fort belle clientèle dans l'aristocratie et dans la haute finance. Je n'ai pas à me plaindre... et cependant, il faut bien le reconnaître, cela allait bien mieux autrefois, bien mieux. La danse s'en va, monsieur, la danse s'en va.

— Est-il possible !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Les femmes apprennent encore à danser, mais les jeunes gens, plus du tout, monsieur, plus du tout. Le baccarat, les courses, les petits théâtres, voilà leur grande affaire. C'est un peu la faute du gouvernement.

— Comment cela ?

— M. Jules Ferry a refait dernièrement les programmes de l'Université. Il a rendu certaines choses obligatoires : les langues vivantes, par exemple... Je ne l'en blâme pas, l'étude des langues vivantes a de grands avan-

tages; mais la danse, monsieur, on n'a rien fait pour la danse... et c'est la danse qu'il fallait, avant tout, rendre obligatoire. Il devrait y avoir un professeur de danse dans chaque lycée, une école normale de la danse, des examens et des concours de danse... on devrait composer en danse comme on compose en thème latin et en version grecque. La danse aussi est une langue et une langue que tout homme bien élevé devrait savoir parler... Eh bien! savez-vous ce qui arrive aujourd'hui?... Il arrive, monsieur, qu'on donne dans la diplomatie des postes à des gens qui s'embrouillent dans les figures d'un quadrille et qui sont incapables de soutenir un tour de valse pendant deux minutes. Ils sentent bien que leur éducation est incomplète... Ces jours derniers, un jeune homme est venu me trouver, un garçon de grand mérite, à ce qu'il paraît, en dehors de la danse. Il venait d'être attaché à une grande ambassade. Il n'avait jamais dansé de sa vie, jamais, entendez-vous? jamais!... c'est à ne pas croire et c'est comme ça. Ce pauvre garçon ne savait pas ce que c'était qu'un quadrille. Voilà les choix de M. Barthélemy Saint-Hilaire!...

Oh! cette barbe m'étouffe, vous permettez?

— Comment donc.

Il ôta sa barbe grise. Il avait l'air beaucoup moins vénérable. Il continua :

— J'ai dit à ce jeune homme : « Nous allons essayer, mais ce sera dur. On ne commence pas la danse à vingt-huit ans. » Je l'ai débourré, dégrossi tant bien que mal. Je n'ai eu pour cela que deux semaines. Je le suppliais de retarder son départ, d'obtenir un sursis de trois ou quatre mois. J'en aurais fait quelque chose. Il n'a pas voulu. Il est parti sans rien savoir. Je pense à lui souvent. Il va nous représenter là-bas; il nous représentera bien mal; il ne fera pas honneur à son pays. Remarquez, je vous prie, qu'il peut être appelé à figurer dans quelque quadrille de gala, à danser, par exemple, avec une archiduchesse... Eh bien, s'il se fiche dedans avec son archiduchesse, ce sera du propre ! Tout cela est affligeant... Je suis républicain, monsieur, républicain de vieille date, et il est douloureux de penser que la République est représentée par des diplomates ne sachant pas distinguer un changement de pied d'un battement de jambe. Savez-

vous ce que l'on dit dans les cours étrangères? « Mais qu'est-ce que c'est donc que ces sauvages que la France nous envoie? » Oui, voilà ce que l'on se dit. Le personnel diplomatique n'était pas brillant sous l'Empire. Oh ! non !... ces messieurs ont fait bien des boulettes... Oh ! oui !... mais enfin ils savaient danser !

Et mon brave évêque, voyant que je l'écoutais avec beaucoup d'intérêt, poursuivit sa brillante improvisation :

— La danse, monsieur, n'est pas seulement un plaisir, un amusement ; non c'est un grand intérêt social... Tenez... la question du mariage tient étroitement à la question de la danse. Pour le moment, en France, le mariage languit. Cela est prouvé par la statistique. Eh bien! je suis convaincu que si l'on se marie moins, c'est parce que l'on danse moins. Considérez ceci d'abord que savoir bien, très bien danser, c'est pour un jeune homme agréable, mais sans fortune, une véritable situation dans le monde. Un de mes élèves, monsieur, a fait dernièrement un mariage admirable. C'était un garçon très ordinaire, qui avait essayé de tout et n'avait réussi à rien ; mais c'était

un valseur de premier ordre et il a enlevé deux millions à la force du poignet.

— Deux millions !

— Oui, deux millions... et deux millions liquides, une orpheline, ni père ni mère, tout ce qu'on peut rêver. Il vous a empoigné cette jeune personne... elle était très grasse... Eh bien ! elle se sentait comme une plume entre ses mains. Elle ne pensait plus qu'à une chose : valser avec lui. Elle était comme folle. Il lui faisait connaître des sensations nouvelles... Et qu'est-ce que désirent les femmes, avant tout ?... Connaître des sensations nouvelles... Enfin elle a refusé des marquis, des comtes, des millionnaires. Elle ne voulait que lui... Elle l'a eu, et il était sans le sou, et il s'appelait Durand. Ah ! ne répétez pas son nom, je n'aurais pas dû vous le dire.

— N'ayez pas peur.

— Après ça, vous pouvez le répéter, ça ne fait rien, c'est un nom si commun. Il y a un intérêt de l'Etat dans les mariages d'inclination qui font épouser une jeune fille riche par un jeune homme pauvre ou un jeune homme riche par une jeune fille pauvre. Ça remue l'argent, ça l'empêche de rester à la

même place, ça fait circuler les capitaux. Eh bien ! les trois quarts des mariages d'inclination se faisaient autrefois par la danse. Maintenant on a de courtes entrevues dans les salons, dans les musées, à l'Opéra-Comique. On cause, c'est très bien ; mais causer, ça ne suffit pas... C'est quelque chose, l'esprit, ça n'est pas tout. Un tour de valse fournit bien des renseignements que la conversation ne donne pas. Les couturières aujourd'hui sont rouées comme des potences. Elles savent faire ressortir ceci et faire rentrer cela ; elles redressent des tailles incorrectes ; elles donnent aux maigres de l'ampleur et de la rotondité ; elles vous fabriquent des hanches, des épaules, de tout enfin... on ne sais plus à quoi s'en tenir... La science a fait de tels progrès. L'œil peut être trompé, mais la main d'un danseur exercé, jamais ! Un valseur qui a du tact sait se rendre très exactement compte de la réalité des choses.

— Oh ! oh !

— Tout en restant parfaitement convenable, monsieur, et parfaitement réservé. Mon Dieu ! tenez, moi, par exemple, c'est à la valse que j'ai dû mon bonheur. Mme Morin n'était pas encore

Mme Morin. Je tournais autour d'elle, mais j'hésitais. Elle me paraissait maigre... et dam... je vous l'avoue, épouser une maigre, ça n'entrait pas dans mes idées. Vous savez, chacun se fait son petit programme...

J'hésitais donc quand voilà qu'un soir, à la noce d'un de mes amis, un garçon très capable, qui est sous-chef de bureau au ministère des Cultes... on organisa un petit bal. J'invite pour la première valse celle qui devait être la compagne de ma vie. Je me sens tout de suite dans la main une taille délicieuse, une de ces tailles à la fois pleines et fondantes... et, tout en valsant, transporté, je me disais : « C'est une fausse maigre ! c'est une fausse maigre ! » Je l'ai reconduite à sa place, après la valse, et je suis allé tout de suite demander sa main à sa mère qui me l'a accordée. Depuis quatorze ans je suis le plus heureux des hommes... et je n'aurais peut-être pas fait ce mariage-là, si je n'avais pas su valser. Voyez-vous bien, monsieur, les conséquences d'un tour de valse ?

— Parfaitement.

— Ce n'est pas tout, monsieur. Grâce à la danse

on ne se rend pas seulement pas compte des agréments d'une personne, des richesses de son buste, du moelleux de sa taille, on peut encore, par un tour de valse rondement mené, faire passer à une femme une sorte de petit examen sur sa santé, sur sa constitution. Je me rappelle, un soir, il y a bien une douzaine d'années, c'était rue Le Peletier, dans le vieil Opéra qui a brûlé... je me trouvais sur le théâtre, attendant le moment de mon entrée, pour le pas des frotteurs dans *Guillaume Tell*... Vous savez, au troisième acte. Deux abonnés causaient, tout près de moi, dans les coulisses. L'un de ces messieurs était un de mes anciens élèves. J'ai eu tant d'élèves ! Sans le vouloir, j'entendais des bribes de la conversation et ces deux phrases frappèrent mon oreille : « Eh bien ! te décides-tu — Mon Dieu, répondait mon élève, je la trouve bien gentille ; mais on dit qu'elle est faible de la poitrine. » Alors, moi, monsieur, j'ai fait une chose en dehors de mon caractère. J'ai demandé pardon d'avoir entendu, malgré moi, et j'ai dit à mon ancien élève : « Je crois deviner qu'il s'agit d'un mariage. Voulez-vous m'autoriser à vous donner

un conseil, un conseil tiré de l'exercice de ma profession ? Permet-on la valse à cette jeune personne ? » Vous savez... il y a des mères qui ne permettent pas...

— Je sais... je sais.

— Mon élève me répondit : « On la lui permet. — Eh bien, alors, monsieur, lui dis-je voilà ce qu'il faut faire. Je vous connais. Je sais ce que vous valez, vous avez du jarret, de l'avant-bras, de l'épaule et de la respiration ; faites-moi faire à cette jeune personne cinq minutes de valse, sans lui donner le temps de faire *ouf*. Si elle vous dit : « Assez monsieur, assez !... » Vous répondrez avec une espèce d'égarement : « Oh ! non, mademoiselle ! encore, encore !... » Vous aurez l'air d'être dans le ravissement de valser avec elle... Elle croira que vous êtes pris d'une folie de danser, comme dans *Gizelle*... Ça la flattera, même si ça la suffoque... Et au bout de cinq bonnes minutes de ce train là, arrêtez-vous net sur place... et, vous penchant un peu sur son épaule... en extase... la valse autorise ces positions-là... écoutez sa respiration dans le dos... Si ça fait le bruit d'un soufflet, n'épousez

pas... mais si vous n'entendez rien, épousez ! épousez ! »

Nous en étions là de cette intéressante conversation, quand le ballet vint à finir. Nous fûmes, mon évêque et moi, assaillis par un véritable tourbillon de patineuses. Et ma petite Wesphalienne me retrouvant là où elle m'avait laissé :

— Ah çà ! me dit-elle, vous venez donc vous confesser à l'Opéra... Donnez-lui l'absolution, Morin, et rendez-le-moi. Allons, venez un peu au foyer.

Elle me prit le bras... et nous nous en allâmes de compagnie, pendant que cet excellent Morin soutenait, grave et digne, sous ses ornements sacerdotaux, le choc de cette avalanche de danseuses.

LE

DÉPUTÉ DE GAMACHE

Montarnesse, 13 juin 1870.

C'est fait, mon cher oncle, c'est fait... Hier 12 juin, 1870, j'ai été nommé conseiller général; seulement la partie a été dure : soixante-quinze voix de majorité, pas plus... J'avais deux concurrents... Mais nous parlerons tout à l'heure de mon élection... parlons d'abord un peu des trente mille francs que je vous ai demandés avant-hier et de la réponse que vous avez faite à ma lettre.

Vous m'avez écrit que vous étiez à court d'argent; que je vous devais déjà une assez forte somme; que, d'ailleurs, je prenais l'habitude de tirer sur vous avec un peu trop de laisser-aller.

A court d'argent, vous ne l'êtes pas; je connais vos affaires: vous êtes riche, très riche, et votre caisse est toujours un petit galion chargé d'or. Donc, si vous le voulez bien, laissons cela.

Je vous dois de l'argent, d'accord. Ma dette se monte, je crois, à une cinquantaine de mille francs; mais, si j'ai tiré sur vous avec un certain laisser-aller, et si je m'adresse encore à vous pour ces trente mille francs. c'est que, mon cher oncle, c'est vous, vous seul, qui m'avez mis dans le pétrin. Et dans quel pétrin !

Voulez-vous me permettre de rappeler brièvement le passé?

Un soir, — il y a six ans de cela, — en sortant de l'Opéra, vous m'avez fait un long discours, nous avons marché pendant deux heures de la rue de la Paix à la Madeleine, de la Madeleine à la rue de la Paix, et, pendant ces deux heures, vous, mon cher oncle, avec beaucoup de force et d'élo-

quence, vous parliez. Je gâchais ma vie, disiez-vous, je gaspillais ma fortune, et je finirais un beau jour par me ruiner bêtement pour quelque créature.

A cela, moi, je répondais que je n'étais ni en train ni en humeur de me ruiner pour aucune de ces demoiselles. Je ne faisais nulle difficulté de reconnaître qu'elles se disputaient et se partageaient le plus clair de mon revenu, mais de mon revenu seulement ; le capital était intact, parfaitement intact.

C'est alors, mon cher oncle, que vous avez mis la main sur l'argument décisif.

— T'amuses-tu au moins ? m'avez-vous dit... En as-tu pour ton argent ?

Je dus confesser que je commençais à m'ennuyer d'une façon prodigieuse.

— Marie-toi alors, marie-toi.. Une jolie femme, de beaux bébés. Voilà, en vérité, des choses bien effrayantes.. Tu seras un père excellent.. Tu rapporteras plein tes poches des bonbons et des joujoux pour tes mioches.. Et tu découvriras que donner un polichinelle de vingt-cinq sous à un petit bonhomme qui vous aime de tout son cœur,

c'est bien plus amusant que de donner des boucles d'oreilles de vingt-cinq mille francs à une demoiselle qui se moque de vous de toutes ses forces..... Marie-toi ! Marie-toi !

— Se marier.. mais mon oncle, avec qui ?

— Avec qui ? J'ai ton affaire.. J'ai une merveille.. J'ai Caroline..

Le lendemain, je me laissais traîner chez madame de Sylvanès et là vous me fîtes voir Caroline !.. Vous me rendrez cette justice, mon oncle, que tout de suite... je vous déclarai que je me sentais de très violentes dispositions pour épouser Caroline... Ah ! c'est qu'il n'y avait rien, c'est qu'il n'y a rien de plus gentil, de plus charmant, de plus adorable que Caroline !

Deux mois après je l'épousais !.. Le contrat, la dot, les affaires, vous vous étiez occupé de tout cela ; moi, je ne m'étais occupé que d'être amoureux. Vous me disiez : « Tu sais que Caroline est riche. » Je ne vous répondais pas : « Tant pis, j'aurais préféré qu'elle fût pauvre pour la faire riche. » Non, mais je vous disais « Si elle a de l'argent, tant mieux ; seulement elle n'aurait pas le sou que je l'épouserais tout de même. »

Donc, me voilà marié, et je me mets à aimer Caroline de toute mon âme. Je lisais hier, je ne sais où, un mot de M. Talleyrand qui, avec une légère variante, s'applique à merveille à ma situation.

On lui demandait comment, après avoir aimé Mme de Staël, il avait pu aimer Mme Grand, et M. de Talleyrand répondait : « Il faut avoir aimé une femme de génie pour bien goûter le bonheur d'aimer une bête. »

Et, moi, je dis : « Il faut avoir aimé beaucoup de farceuses pour bien goûter le bonheur d'aimer une honnête petite femme qui est à vous, bien à vous... surtout quand cette honnête petite femme est à elle seule plus jolie que toutes les farceuses antérieures réunies. »

J'étais donc parfaitement heureux et je vous étais fort reconnaissant, mon oncle, de m'avoir procuré ce bonheur, en me conseillant le mariage et en m'indiquant Caroline. Seulement, je commençai bien vite à m'apercevoir que je dépensais peut-être un peu trop d'argent. Vous m'aviez dit : « Caroline est riche. » Elle l'était, en effet, m'ayant apporté dans la corbeille un demi-million

et un joli château en Bourgogne. Mais il advint que le joli château dévorait très lestement les deux tiers de la rente du demi-million. Il fallait bien que le parc eût bon air et que la chasse fût giboyeuse. On ne sait pas ce que coûtent les faisans !

Restait donc une dizaine de mille francs, et mon premier soin fut d'autoriser Caroline à en dépenser quatre fois autant pour ses chiffons et ses dentelles. Caroline, qui a beaucoup d'ordre et de raison, s'arrangea pour marcher avec ses quarante mille francs et ne fit pas un sou de dettes, ce qui est méritoire ; mais, moi, de mon côté, je me livrai, en l'honneur de Caroline, à quelques petites dépenses. Il me paraissait strictement convenable de faire, à certains égards, les choses au moins aussi largement que par le passé. J'ai toujours aimé à donner, et puis je me disais : « Les diamants que je donnerai à Caroline, ça ne sera pas comme les diamants que je donnais à Pichenette, ça ne sortira pas de la famille. » Et, j'étais sûr de mon affaire toutes les fois que j'avais eu l'imprudence d'aller flâner du côté de la rue de la Paix, jamais je ne rentrais chez moi sans un

petit écrin de velours bleu dans ma poche.

Ce n'est pas tout : ces demoiselles étaient coûteuses, certainement ; mais quand elles disaient : « Tu sais que tu es seul, absolument seul, je n'ai que toi, je n'aime que toi, je ne puis compter que sur toi, etc., etc. » on prenait de ces belles paroles ce qu'on voulait et ce qu'elles valaient ; la moitié, le tiers ou le quart.

Généralement on était *plusieurs*, et alors, sans se connaître, on s'entr'aidait, on se soutenait ; l'un apportaît le rôti et l'autre le dessert ; cela diminuait les charges, sans diminuer sensiblement le plaisir.

Le mariage, c'est une autre affaire ; on est seul. tout seul. Vous pensez bien, mon cher oncle, que ce n'est pas de cela que je me plains. Je constate un fait, j'étudie une situation, rien de plus.

Ce n'est pas tout encore : il y a les bébés. Faut-il être sincère, absolument sincère? Eh bien! la vérité est que j'en avais un peu peur, des bébés. Je me disais : « Quand c'est petit, ça pleure, ça crie, ça abîme, ça casse... et puis, quand c'est devenu grand, il faut payer les dettes des garçons et trouver des dots pour les filles. »

Enfin, je me méfiais ; mais le premier bébé est venu, et si gentil, et si rose, et si drôle, que, tout de suite, Caroline et moi, nous nous sommes activement occupés du second, et du troisième après le second. Trois bébés ! voilà où nous en sommes ; et, qui sait ? tout n'est pas encore dit peut-être.

Je les adore, mes trois mioches ; mais ils me coûtent les yeux de la tête : les nourrices, les gouvernantes anglaises, un omnibus pour trimbaler la bonne et les enfants, une voiture à chèvres pour les petites filles et déjà un microscopique poney irlandais pour M. Antoine, votre filleul et mon aîné.

Encore une fois, mon cher oncle, je ne me plains pas. Il n'y a pas de père et de mari plus heureux que moi, et le bonheur vaut bien qu'on y mette le prix ; mais je continue à constater et j'arrive à cette conclusion que, marié pour de bon à une femme riche, qui vous donne des enfants, on dépense plus d'argent, beaucoup plus d'argent, que marié pour de rire à des femmes pas riches, mais qui ne nous donnent pas d'enfants.

Voilà donc, quant au point de vue financier —

je n'examine que la question d'argent — voilà les suites de votre premier conseil : *le mariage.*

Passons maintenant, mon oncle, au second conseil : *la politique.*

Un soir, il y a dix-huit mois environ, — c'était en septembre 1868, — nous prenions paisiblement le café, après dîner, chez moi, à la campagne, sur la terrasse du château, quand on m'apporte une grande lettre carrée, cachet rouge, département de..., cabinet du préfet. — J'étais nommé maire de mon village.

Cet honneur me tombait du ciel, et c'était sans m'avoir consulté qu'on me jouait ce mauvais tour. Voilà ce qui s'est passé. Le maire, mon prédécesseur, s'était pris de bec avec la majorité de son conseil municipal et avait été obligé de donner sa démission. Aussitôt, tous les habitants de la commune, tous, tous sans exception, s'étaient trouvés d'accord pour supplier le préfet de m'affubler de l'écharpe et des attributions municipales.

Et cela à cause de Caroline qui avait trouvé moyen de se faire adorer dans le pays ; elle était, à elle toute seule, le bureau de bienfaisance de la

commune, et j'avais dû lui ouvrir un petit crédit spécial pour ses pauvres. Encore une dépense, mon oncle, encore une dépense !

Pour célébrer mon avènement et pour remercier mes administrés, je fis ouvrir les grilles du parc le dimanche suivant et je donnai une grande fête : course en sac, prix de lapins, couronnement d'une rosière, bal et banquet. C'étaient les régalades qui commençaient. Grand enthousiasme pendant la fête. « Vive M. le maire ! vive Mme Caroline ! vive l'oncle de Mme Caroline ! »

Puis à minuit, après la dernière contredanse et pendant que les lanternes s'éteignaient une à une sous les arbres, nous restâmes, tous les trois, vous, Caroline et moi, accoudés sur une des balustrades du château... On voyait de toutes parts de petites lumières aller et venir dans la campagne : c'étaient les falots de mes invités qui rentraient chez eux ; on entendait encore au loin des cris, des chansons et des : « Vive M. le maire ! »

C'est ici qu'il faut avoir de la mémoire, mon oncle, et se bien rappeler notre conversation. Elle a décidé de ma vie.

« — Ah ! çà mais, m'avez-vous dit, tu es adoré dans ce pays-ci...

— Ce n'est pas moi, mon oncle, c'est Caroline, elle est toujours à battre le pays à la recherche des pauvres et des malades.

— Elle ou toi, peu importe.. Vous êtes adorés, si tu l'aimes mieux :... Eh bien ! ça ne te donne pas des idées ?

— Quelles idées, mon oncle ?

— Mais il y aura, en 1869, des élections pour le corps législatif...si tu te présentais...

— Me présenter, moi !.. Que Caroline se présente, si ça l'amuse ; mais quant à moi, jamais !

— Je parle très sérieusement et je le répète : tu devrais te présenter. Cela mettrait un intérêt dans ta vie, et puis que deviendra la France si les gens comme il faut ne mettent pas un peu la main aux affaires, si on abandonne la politique aux avocats et aux journalistes ? Il faut ranimer, dans ce pays-ci, l'esprit provincial qui était l'âme de la vieille France. La Chambre a grand besoin d'une infusion de sang nouveau, etc., etc. »

A toutes ces considérations, — fort sages d'ailleurs et fort sérieuses, — je n'ai répondu,

je m'en souviens, que par un très bel et très irrespectueux éclat de rire. « Moi, député ! » Je ne pouvais rien imaginer de plus extraordinaire.

Caroline, elle, ne riait pas, et tout de suite elle se mit de votre bord :

— Votre oncle a raison, dit-elle ; pourquoi ne seriez-vous pas député, tout comme un autre ? Vous feriez, je pense, à la Chambre, aussi bonne et meilleure figure que MM. tels et tels. Présentez-vous, mon ami, présentez-vous.

Nous restâmes jusqu'à deux heures du matin à divaguer sur ce beau sujet. Quand on se met à parler politique, on sait quand ça commence, on ne sait jamais quand ça finit.

Le lendemain, vous nous quittiez pour retourner à Paris ; mais j'ai toujours pensé que vous ne vous en étiez pas allé tout droit à Paris, et que vous aviez d'abord fait dans les environs une petite battue électorale.

En effet, dans la semaine qui suivit votre départ, ce fut au château une véritable procession de gens qui n'y avaient jamais mis les pieds, et qui tous me bombardaient de la même phrase : « Il faut vous présenter aux élections de 1869. »

Ils entraient ensuite dans quelques développements : le candidat officiel était usé jusqu'à la corde, on avait besoin d'une candidature indépendante, ayant des racines dans le pays, etc., etc J'eus d'abord beaucoup de peine à écouter tout cela sans rire ; mais peu à peu je m'habituai à m'entendre dire des choses qui, en somme, n'avaient rien de désobligeant, et, au bout d'un petit mois, j'en étais arrivé à me placer devant une glace et à me répéter à moi-même la phrase de Caroline : « Et mais, pourquoi ne serais-tu pas député, tout comme un autre ?

Au commencement de janvier, nous rentrons à Paris. Jusqu'au dernier jour, j'avais dit : *non*... mais ce n'était déjà plus le *non* énergique et résolu de la première heure.

Arriva le mois d'avril, et, avec le mois d'avril, une députation des électeurs de la circonscription, J'étais mis en demeure de me prononcer. Moi, je faiblissais, j'hésitais ; Caroline m'a dit : « Acceptez. » Vous m'avez dit : « Accepte. » Et j'ai accepté.

Mon comité électoral s'organisa tout de suite, avec président, vice-président et secrétaires. Dès

que vingt personnes sont réunies pour n'importe quoi, elles nomment immédiatement un président, un vice-président et des secrétaires. J'ouvris tout de suite un crédit — un premier crédit! — pour impressions, location de salle, menus frais, etc., etc. Puis mon comité s'empara de moi, me conduisit sur le terrain de manœuvres et ne me lâcha plus. Je devins un paquet, un colis. On m'emballait, on me déballait, on m'exhibait, on me faisait parler, on me faisait taire, on me faisait boire, on me faisait manger; puis on me remballait et on me remportait pour me redéballer une heure après sur un autre champ de foire.

On me disait: « Levez-vous, saluez, donnez « des poignées de main, portez un toast, c'est bien, « cela suffit, rasseyez-vous, mangez, buvez, vous « ne buvez pas assez, il faut avoir l'air d'un bon « vivant, récitez votre petit discours, etc., etc. »

Mon petit discours!... Je devrais dire : mes petits discours. J'en avais trois dans mon répertoire :

1° Petit discours pour les villes, avec une phrase sur la liberté;

2° Petit discours pour les populations rurales, avec une phrase pour le libre échange;

3° Petit discours pour les centres manufacturiers, avec une phrase contre le libre échange.

Une fois même, je me suis embrouillé et j'ai dit à la campagne la phrase qu'il fallait garder pour la ville. Par bonheur, cela se passait dans un banquet, au dessert, et l'on était si bien lancé, que personne n'était plus en état de comprendre. Aussi, ne s'est-on aperçu de rien. La phrase était au milieu du petit discours; le commencement et la fin pouvaient servir pour tout le monde; c'était ce qu'on nomme un passe-partout.

Ah! quelle existence j'ai menée du 10 avril au 23 mai! Enfin, le 24, c'était fini!...

Nommé, j'étais nommé, et cela ne me coûtait qu'une soixantaine de mille francs; il paraît que c'était pour rien.

Dans ma commune et dans les petits hameaux circonvoisins, vote unanime, enthousiaste, spontané. Je n'avais eu d'autre agent électoral que Caroline, qui avait redoublé de charité; mais, au delà d'un cercle de deux ou trois lieues, il avait fallu employer les grands moyens: distributions

de bannières, de médailles, d'instruments de Sax, de tableaux de sainteté, de portraits de l'Empereur, etc.; fondation de prix pour les sociétés chorales, pour les concours d'agriculture, etc., etc.; organisation de banquets (c'étaient les régalades qui continuaient et qui grandissaient). Cela ne me coûtait que deux francs par tête, c'est vrai ; mais quand il faut faire boire et manger, pendant toute la période de recueillement (cinq jours pleins avant l'élection), toute une circonscription de trente-cinq mille bouches, on ne sait ce que cela coûte que le lendemain de l'élection.

Enfin, avec mes soixante mille francs, j'étais nommé. Pour me consoler un peu, je me disais : « J'aurai un traitement de douze mille cinq cents francs pendant six ans, cela me fera rentrer dans mes déboursés. Je n'aurai perdu que l'intérêt de mon argent. »

En quoi je me trompais... Mes électeurs connaissaient le chemin de ma bourse ; ils se gardèrent bien de l'oublier. Je reçois tous les matins une avalanche de lettres : demandes de secours, de subventions, etc , etc. Il faut donner, donner, donner... et aussi courir, courir, courir... Aller

voir tel directeur général, tel ministre... Obtenir la même place pour vingt personnes. etc., etc...

Ce n'est pas tout... Les pauvres de Caroline ont pris une grande extension... Sa charité, avant le 22 mai 1867, ne s'exerçait que sur deux ou trois petites communes; à partir du 22 mai, elle dut s'étendre à toute la circonscription électorale: neuf cantons, quatre-vingt-huit communes.

Cependant j'arrive à la Chambre et je choisis ma place. Jusque-là, pas de difficulté. Mais quelle fut mon épouvante quand les discussions commencèrent! Virements de crédit, dette flottante, centimes additionnels, classement des chemins vicinaux, fonds commun, etc.

Je n'entendais rien, mais rien du tout, à ces choses-là, et je me disais: « Qu'est-ce que je deviendrai, quand il faudra voter? Je n'oserai jamais; je vais passer mes six années à m'abstenir. »

Je confiai mon ignorance et mes angoisses à mon voisin, qui me répondit: « Vous n'êtes pas le seul, allez!... moi-même, qui suis ici depuis quinze ans, il m'arrive bien souvent de ne pas trop comprendre... Et ceux-là même qui prennent la parole quelquefois ne savent pas trop ce qu'ils

disent. Cela n'empêche pas de voter. D'abord, il ne faut jamais s'abstenir ; nos électeurs n'aiment pas cela. Ils nous envoient ici pour voter, nous devons voter. »

Je suivis ce conseil et je me mis à voter; mais je trouvai quelque chose d'assez ingénieux et qui laissait ma conscience en repos.

Quand je ne comprenais rien du tout à ce qui se passait et à ce qui se disait dans la Chambre, je votais tantôt pour, tantôt contre.

Il y avait le tour du bulletin bleu et puis le tour du bulletin blanc.

Je ne jouais pas la série; je jouais l'intermittence. Ce système me créa tout de suite une petite physionomie originale.

— Ah! ah! se disait-on, voilà un homme qui n'a pas de parti pris; il ne vote pas d'après un mot d'ordre, il a sur chaque question une opinion à lui, bien à lui; il va de la droite à la gauche et de la gauche à la droite.

On s'informait alors, on s'interrogeait. Quel est donc ce nouveau venu? On apprenait que j'étais le produit d'une candidature .. coûteuse, mais indépendante. Une curiosité bienveillante s'attachait

à mes premiers pas, on se demandait ce que j'allais faire. J'aurais bien voulu le savoir, ce que j'allais faire !

Cependant les partis se formaient autour de moi et, à peine formés, ils se déformaient, se divisant et se subdivisant en sous-partis et contre-partis : droite de la droite, gauche de la gauche, gauche du centre droit, etc., etc..... De toutes parts on me faisait des agaceries.

Granier de Cassagnac me disait : « Eh bien, jeune homme, êtes-vous des nôtres ? » Et Gambetta, quand il passait près de moi, me souriait très gentiment. Les propositions ne me manquaient pas : « Associez-vous donc à cet amendement. — Voulez-vous signer cette demande d'interpellation ? »

Signer quelque chose, c'était là surtout ce qui m'épouvantait ; il me semblait que mettre ma signature au bas d'un programme, c'était prendre un de ces engagements éternels, irrévocables... Que voulez-vous ? je débutais dans la vie politique, je ne connaissais pas les usages, les habitudes, les errements parlementaires.

Cependant il fallait en finir et prendre un parti... Je consultai Caroline ; elle étudia la

composition des différents groupes et me dit :

— Il me semble bien que voici la liste la plus comme il faut ; tous les noms sont bien, très bien ; seulement ils ne sont que huit.

Je répondis à Caroline :

— Mais huit, c'est déjà très beau d'être huit ; avec moi ça fera neuf. Bien des partis à la Chambre n'en sont pas encore là.

— Eh bien, entre là dedans.

J'entrai *là dedans* et voilà comment je suis devenu membre de mon parti. Nous nous sommes placés à égale distance de la droite de la droite de la gauche et de la gauche de la gauche de la droite. Nous sommes là très bien et très commodément pour les petites évolutions stratégiques.

On a tout de suite décidé qu'on se réunirait une fois tous les huit jours. « Dînons ensemble, c'est le meilleur système. Oui, mais pas au Grand-Hôtel ; chez l'un d'entre nous, ce sera plus convenable. » Moi, je me suis proposé. J'étais le plus central, et c'est chez moi qu'on s'est mis à diner. La première fois, nous n'étions que dix, Caroline et les neuf du parti ; mais, après délibération, on

m'a prié d'inviter à chaque diner, à partir de la semaine suivante, une douzaine de députés de toutes les couleurs. Il fallait bien essayer de gagner des adhérents. Mes dîners politiques ont réussi, et, la dernière fois, nous étions vingt-deux à table. Encore des frais, mon oncle, encore des frais !

Nous n'avons pas encore publié notre manifeste, nous le préparons ; il sera très bien ; à la fois vague et précis ; seulement nous voudrions être dix pour le signer. Il paraît qu'il faut être au moins dix pour constituer un parti sérieux... Pourquoi ? Je ne sais pas trop. Peut-être parce qu'il y a dix ministères... Enfin, j'espère que nous aurons bientôt notre dixième. On me recommande de soigner mes dîners ; je les soigne.

Cela nous fait, du reste, une existence dispendieuse, mais agréable et animée. Je m'habituais très bien à cette vie-là ; je me disais : « Me voilà de la Chambre, me voilà d'un parti ; maintenant je vais être un peu tranquille. » Hélas ! non, pas encore !

A mon dîner du 7 mai, un de mes collègues me dit : « Vous n'êtes pas inquiet pour votre réélection au conseil général ? — Ma réélection ! mais je

ne suis pas de mon conseil général. — Vous n'êtes pas de votre conseil général ! » Ce fut une exclamation générale parmi mes vingt dîneurs. « Il faut être de son conseil général ; cela complète une situation politique... Présentez-vous ! présentez-vous ! »

Je voulus résister ; je prévoyais bien ce qui allait arriver, mais notre chef de parti me déclara, avec une certaine vivacité, que je n'avais pas le droit de me refuser à ce qui était un véritable devoir. Je n'avais plus qu'à me soumettre, et, le 1er juin, nous reprenions, Caroline et moi, le chemin de nos électeurs. Caroline elle-même commençait à être un peu lasse.

— Vous vous êtes bien informé, mon ami, n'est-ce pas ? me disait-elle ; il n'y aura plus rien après ce conseil général ? Vous serez bien au complet quand vous aurez ça ?

J'arrive à Montarnesse... C'est alors que la grande musique a commencé. J'étais connu, j'avais fait mes preuves ; on savait de quoi j'étais capable en temps électoral. Et puis j'avais deux concurrents redoutables ; le premier, un homme du pays, très remuant, très riche, ayant de longue

main préparé son élection à coup d'argent; le second, un étranger, un Parisien, qui faisait appel aux plus mauvaises passions et qui disait effrontément aux électeurs : « Votez pour moi, et, si je suis nommé, il n'y aura plus ni impôt, ni octroi, ni service militaire, ni rien du tout ; ce sera le bonheur universel ! »

Vous comprenez que j'aimais encore mieux donner un peu d'argent que promettre de pareilles choses. Libéral, à la rigueur, soit ; mais révolutionnaire, jamais!

Enfin, je suis nommé, j'ai battu mes deux adversaires, mais au prix de quels efforts et de quels sacrifices !

On a déjeuné, dîné, soupé, pendant une huitaine de jours, sans aucune interruption, dans toute l'étendue du canton. Un véritable canton de Gamache !

J'avais emporté de Paris une dizaine de mille francs en me disant : « Une élection au conseil général, deux mille cinq cents votants, dix mille francs, c'est bien assez. »

Nous irons à trente, mon oncle, nous irons à trente. Tout renchérit, tout devient hors de prix,

même le suffrage universel qui commence à se rendre compte de sa puissance et de sa valeur ; il se sent corruptible.

Je me résume et je conclus... Vous avez très généreusement payé cinq ou six fois mes folies de jeunesse !... Et quelles folies !... Vous devez, à plus forte raison, me venir en aide aujourd'hui... Vous ne pouvez pas me laisser à moi tout seul le poids de lourdes obligations honorablement contractées au service de mon pays.

Songez-y bien, d'ailleurs... Nous voici parfaitement tranquilles et pour longtemps. Je n'ai, vous le savez, qu'un goût très médiocre pour le régime impérial, mais l'éclatant succès du plébiscite vient de donner — on ne peut le méconnaître — une nouvelle force au gouvernement... Il y a là le présage de longues années de calme et de stabilité... On entrevoit nettement le fameux couronnement de l'édifice.

Nous atteindrons, à coup sûr, sans encombre, le terme des six années de notre mandat parlementaire. Donc, pas d'élections législatives avant 1878 ; pas de circonscription altérée, affamée, à faire bien boire et bien manger !

Quant à moi, je n'ai plus rien à désirer... Tout ce qu'on peut être, je le suis... maire, député, conseiller municipal, conseiller général... et marié.. et père de famille... Tout cela, grâce à vous, mon cher oncle, grâce à vos deux excellents conseils : la politique et le mariage.

Caroline vous adore, les bébés vous embrassent et je suis, moi, de tout mon cœur votre neveu très affectionné,

GEORGES.

L'HÉRITAGE

J'étais assis, à dix heures et demie du matin, dans la grande salle du petit café de l'*Espérance*, à Goderville, sur la place du Marché. J'attendais le départ de l'omnibus qui fait le service de la correspondance du chemin de fer. Je m'étais embrouillé d'une manière absurde dans les indications du livret Chaix. J'avais cru démêler que l'omnibus partait à dix heures ; il ne partait qu'à midi. Deux heures à attendre ! J'avais déjà tué une demi-heure en lisant le *Progrès de Fécamp* et j'étais à bout de distractions, quand s'ouvrit brusquement la porte du café.

Je vis entrer deux hommes, lesquels, sans être gris, avaient déjà, malgré l'heure matinale, ce qui s'appelle une *petite pointe*. Ce léger trouble se trahissait à l'incertitude de la démarche, au désordre du costume, à l'enluminure des pommettes et à l'éclat des yeux. Pour l'un de ces personnages, cependant, il faut se contenter de dire qu'il avait un œil brillant, le droit, car le gauche disparaissait sous un large bandeau noué autour de la tête. La figure de cet homme était toute parsemée de petites meurtrissures et de petites déchirures qui témoignaient d'une chute récente. Le pauvre diable tirait un peu la jambe gauche et ce fut avec une évidente satisfaction qu'il se laissa tomber sur la banquette contre la muraille. Son camarade prit place en face de lui, sur un escabeau.

— Eh ! à la boutique, cria l'homme au bandeau. Il n'y a donc personne à la boutique.

— Voilà ! voilà ! répondit le maître de la maison, l'honnête père Paurelle.

Et du fond de l'arrière-boutique il arriva. L'homme au bandeau se levant alors et tendant les deux mains au père Paurelle :

— Bonjour, dit-il ; ça va bien, depuis vingt-deux ans que je ne t'ai vu ?

— Ça ne va pas mal, mais je ne vous reconnais point.

— Tu ne me reconnais point... Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe Grelot... Grelot d'Écrainville,... le fils du père Grelot, Paul-Mathieu Grelot qui tenait le débit d'épiceries-vins-liqueurs à Écrainville... Tu ne me reconnais pas ?

— Attends donc... attends donc... Je ne te reconnais point, mais je me souviens... C'est toi qui as tiré une bordée, il y a une vingtaine d'années, et qui n'a plus jamais donné de tes nouvelles.

— C'est bien ça... J'ai fait des caravanes, histoire de voir le monde et de se dégourdir les jambes.

— Et qu'est-ce qui te ramène par ici ?

— Ce qui me ramène par ici ?... »

Alors Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe, abandonnant tout à coup son air épanoui d'ivrogne béat et satisfait, prit avec force grimaces une physionomie lamentable et douloureuse. La voix changea en même temps et aussi brusquement que la

figure. Un grand comédien n'aurait pas montré plus de souplesse. Ce fut d'un accent pleurard et nasillard que Grelot continua :

— Ce qui me ramène par ici ?... C'est la mort de mon pauvre père qui s'est laissé décéder... Tu n'avais pas entendu parler de la mort de mon pauvre père qui s'est laissé décéder et dont je suis venu recueillir l'héritage ?

— Non, répondit le père Paurelle, je n'avais pas entendu parler...

— Eh bien, je vais te raconter ça.

Là-dessus Grelot, reprenant brusquement sa voix et sa figure naturelles, continua du ton le plus dégagé :

— Donne-nous trois cafés... trois cafés et un carafon de ta plus vieille... Tu prendras bien le café avec nous. Ça fait donc un café pour toi, un pour moi et un pour mon ami Corentin que je te présente... Corentin, mon bon Corentin, mon cher Corentin... Nous aurons le temps de causer un brin. Je viens pour prendre la voiture de Beuzeville et elle ne passe qu'à midi. Allons, chaud, chaud, les cafés et le carafon.

Quelques instants après, le café fumait dans

les tasses, et Grelot, reprenant le ton funèbre, s'écriait :

— Je m'en vas donc te raconter, père Paurelle, comment mon pauvre père s'est laissé décéder le mercredi 4 courant...

Mais l'ami Corentin interrompit l'ami Grelot pour lui dire :

— Si, avant de parler de ça, nous parlions du petit compte que nous avons à régler avant ton départ.

— Ah ! c'est vrai... tu as raison... Les affaires avant tout. D'abord nous pouvons arranger ça devant le père Paurelle ; il n'y a aucun mystère là dedans. Voilà ce que c'est... Quand je suis arrivé au pays, il y a trois semaines, pour recueillir l'héritage de mon pauvre père, j'ai eu tant de joie...

— Tu as eu tant de joie !... s'écria le père Paurelle scandalisé.

— Laisse-moi donc finir... Tu me coupes !... tu me coupes !... Faut pas couper les gens comme ça sans savoir. C'est pas du décès de mon pauvre père que j'avais de la joie, c'était de retrouver mon ami Corentin, mon ami Corentin que je

n'avais pas vu depuis vingt-deux ans, et que j'avais si bien oublié que je ne me rappelais ni son nom ni sa figure.

— Eh bien ! à quoi que tu l'as reconnu ! demanda le père Paurelle.

— A ce qu'il m'a dit : « Je suis Corentin, ton meilleur ami. » Ça m'a suffi ! Voilà trois semaines que nous ne nous quittons pas et dam, n'est-ce pas? quand on a eu le malheur de perdre son pauvre père, quand on est dans le deuil, il ne faut pas se laisser abrutir par la douleur, parce qu'on a besoin de sa tête pour les affaires d'intérêt à régler. Et puis on se dit : « Je vas recueillir un héritage, je peux lâcher les cordons de ma bourse. » Enfin, il y a eu des régalades, pas mal de régalades, et Corentin en a été de toutes les régalades. N'est-ce pas, Corentin, que tu en as été de toutes les régalades ?

— Oui, j'en ai été, et même tu m'as promis autre chose...

— Oui, je t'ai promis autre chose, et tu n'avais pas besoin de me rafraîchir la mémoire là-dessus. Je t'ai promis que tu aurais ta part en argent sur l'héritage et tu l'auras. Seulement, mon vieux, ça

ne sera pas gros, parce qu'il n'a pas donné ce qu'on pouvait espérer, l'héritage. Ah ! tonnerre ! C'est ce Michel Cornu... oui, je suis sûr que c'est ce Michel Cornu qui a subtilisé l'argent comptant ; car il devait y avoir de l'argent comptant et on n'en a pas trouvé d'argent comptant. Non, non, vois-tu, je ne partirai pas aujourd'hui, il faut que j'aille lui casser quelque chose, à ce Michel Cornu. Je m'en irai plus tranquille après.

Grelot voulut se lever, mais il n'était pas très solide sur ses jambes et Corentin l'obligea à se rasseoir, en lui disant :

— Voyons, voyons, tu n'es pas dans un état à casser quelque chose à quelqu'un...

— Comment ! je ne suis pas dans un état... Je vois bien ce que tu veux dire ; mais tu te trompes. Je suis un peu parti, voilà tout... Ça ne m'empêchera pas de lui régler son compte, à ce Michel Cornu.

— Son compte... son compte... Tu as déjà voulu le lui régler, son compte... et qu'est-ce que ça t'a valu ?... Une jolie tripotée dont tu as encore les marques sur la figure... Tu ferais bien mieux de me régler mon compte à moi.

— N'aie donc pas peur ! Tu auras ce que je t'ai promis... Mais d'abord trois autres cafés, père Paurelle, et un autre carafon... Les voilà... les voilà tous les papiers de l'héritage... Nous allons repasser ça ensemble. Il faut que je sache ce qui me reste, pour savoir ce que je peux te donner... Ça te paraît juste, n'est-ce pas, Corentin ?

— Oui, ça me paraît juste !

— Il faut de l'ordre ! il faut de l'ordre... Voyons, voilà ce que m'a remis l'huissier... Une canaille encore, cet homme-là ! Je suis sûr qu'il s'entendait avec ce Michel Cornu. Enfin !... Étudions un peu... *Reliquat*.. *Reliquat*... Qué que ça peut vouloir dire : *Reliquat ?*... C'est des termes d'huissier. Est-ce que vous connaissez ce chien de mot là, père Paurelle ? *Reliquat*... *Reliquat*...

— Ça veut dire : ce qui reste de la succession...

— Oui, ça doit être ça... Eh bien ! savez-vous ce qui me reste ?... ce qui restait de la succession, en argent liquidé... 210 fr. 25 centimes !... Papa n'avoir laissé que 210 fr. 25 centimes ! Un

homme qui avait tant de probité, tant d'économie, tant d'avarice même. C'est ce Michel Cornu ! Ah ! ce Michel Cornu !...

— Le compte... voyons le compte...

— Eh bien ! il faut retrancher du... encore ce chien de mot... du *reliquat*, pour frais divers au greffe, à l'huissier... Quel filou, cet huissier-là !... à déduire 75 fr. 30 c. Reste 134 fr. 95 c. Voilà tout ce que j'ai touché !... Et maintenant là-dessus, depuis trois semaines, j'ai dépensé... Oh ! attends, j'ai de l'ordre... j'ai écrit tous les soirs...

A ce moment la porte du café s'ouvrit et je vis entrer un solide et robuste vieillard... Belle tête ridée et parcheminée, une carrure de géant.

— Le papa Homerville, s'écria Grelot, le papa Homerville !... Bonjour, papa Homerville... Allons, bien... En voilà encore un qui ne me reconnaît pas.

— Ça, c'est vrai, je n'ai pas la moindre souvenance.

— Si c'est Dieu possible !... Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe... Grelot d'Écrainville... Allons, un café pour le papa Homerville et un carafon de la plus vieille... Comment tu ne te rappelles

pas Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe... Eh bien, moi, je t'ai reconnu tout de suite... Tu es le papa Homerville et si quelqu'un a le droit d'être appelé papa, c'est bien toi. Tu avais dix-sept enfants, quand j'ai quitté le pays, il y a vingt-deux ans.

— Oh! j'en ai plus que ça maintenant.

— Plus que ça!... C'est admirable!... Il devrait y avoir des récompenses de l'État pour des choses pareilles!... Plus de dix-sept! Alors tu as continué...

— Oui, ça doit bien aller à vingt et un ou vingt-deux.

— Comment, vingt et un ou vingt-deux! Tu ne sais pas le compte.

— Non, je m'embrouille toujours dans tous nos enfants, dans ceux qui sont vivants, dans ceux qui ne le sont plus. Je dis toujours à ma femme : « Il faut que nous allions un jour à la mairie pour vérifier... Nous relèverons ça sur les registres... C'est ridicule de ne pas savoir exactement le compte de ses enfants... » Mais nous n'avons jamais le temps. Moi, je crois que c'est vingt et un, ma femme croit que c'est vingt-deux.

— Elle doit avoir raison, dit Grelot, parce que les femmes, ça fait plus attention que nous à ces choses-là.

— Oh ! mon Dieu, fit observer Corentin, quand on arrive à des chiffres pareils, un enfant de plus, un enfant de moins, ça n'est pas une affaire.

— Je sais bien, répliqua le père Homerville, mais tout de même ça m'agace, et de temps en temps je tâche de me rappeler...

— Tâche donc maintenant... Nous allons chercher avec toi. Ça nous occupera... Tiens, voilà les dominos. Nous allons en prendre vingt-deux... et chaque fois que tu retrouveras un enfant, on fera passer un domino de droite à gauche...

— C'est une idée, ça...

— Commence alors...

— Je commence...

Ils étaient là tous les quatre, prenant le café à la normande... On avait apporté des tasses et des carafons d'eau-de-vie... On avait versé le café dans les tasses... Ils avaient commencé par en avaler une bonne gorgée et ils avaient tout de suite remplacé le café par de l'eau-de vie. Au

bout de cinq minutes, nouvelle gorgée, nouveau vide dans la tasse, vide immédiatement comblé à l'aide du carafon, si bien que le café, après quatre ou cinq gorgées, était réduit à des proportions infinitésimales.

Alourdis par le café, par la chaleur, par l'eau-de-vie, tous les quatre, la tête dans les mains, les coudes sur la table, aidaient le papa Homerville dans cette tâche laborieuse : reconstituer l'état civil de ses vingt et un... ou vingt-deux enfants.

— L'aîné, dit le père Homerville, oh ! ça, je sais... C'est Louis, qui tient un café au Havre... Bonne maison... près du marché... Le second c'était Cyprien, un brave garçon qui a été tué dans les batailles sous Metz, en 1870. Il était sergent... Il avait la médaille militaire... Ensuite, deux petites jumelles qui sont mortes le jour de leur naissance.

— Tu n'as pris qu'un domino, dit Grelot à Corentin, il en faut deux pour les petites jumelles.

— Ah ! c'est vrai !...

— Après les deux jumelles, continua le père Homerville, un petit garçon qui est mort à cinq ou six mois.

— Nous voilà dans une mauvaise veine, dit philosophiquement Corentin.

— Et puis Pierre, qui est piéton de la poste à Montarville...

— Ah! il se porte bien, celui-là... Je l'ai rencontré l'autre jour pendant qu'il faisait sa tournée... même qu'il avait l'air d'avoir bu un petit coup de trop.

— C'est bien possible... Ça lui arrive quelquefois, mais ça ne l'empêche pas de faire son service... Ensuite Ernestine... elle est mariée à Paumelle, qui tient l'auberge de Darnetot... Et puis Rose... Ah! n'en parlons pas de celle-là... Il y a des plaies dans les familles... Rose, c'est notre plaie... Elle est à Paris.

— Actrice de théâtre?

— Pire encore que ça... Créature... simple créature, elle fait trafic de sa beauté... Faut pas insister là-dessus!... Ensuite, après Rose, un petit blondin qui est parti à dix-huit ans pour l'Amérique et qui n'a jamais donné de ses nouvelles... Je l'appelais Édouard ou Paul... je ne sais plus trop. A combien sommes-nous?

— Il y a neuf dominos.

— Pas plus... Oh ! vous allez voir que je ne pourrai pas dépasser dix-huit... Voyons... Hippolyte qui est parti pour le Sénégal et qui est marié là-bas... Il est venu nous voir, il y a une dizaine d'années, avec une négresse qu'il avait épousée et trois ou quatre enfants couleur café au lait... Aglaé, qui est la femme de Chose... le tailleur, sur la place de l'église, à Cordeville... Comment donc s'appelle-t-il, cet animal-là ? Un fier ouvrier, mais un ivrogne fieffé ; il travaille dur toute la semaine et il se grise à fond tous les dimanches... Et, quand il est gris, il bat ma fille... même que ça commence à l'ennuyer, Aglaé, d'être battue comme ça tous les dimanches... Comment donc se nomme-t-il, cet animal de tailleur ?... Je ne peux jamais retrouver son nom...

— Ça n'est pas étonnant, dit Grelot, de ne pas se rappeler le nom de son gendre, quand on ne se rappelle pas le nom de ses enfants... Ça n'a pas d'importance... Continue. Nous sommes à douze.

— Nous avançons tout de même... Je continue... Joseph, qui est maître de timonnerie sur le *Redoutable*... un bon sujet... il a été proposé

pour la croix... Jean qui est dans la pêche à Étretat... et Gabriel qui est sergent dans l'infanterie de marine... Où donc est-il maintenant?... En Cochinchine ou à la Guadeloupe... Je ne sais pas trop, mais je crois que c'est quelque part de ces côtés-là.

— Quatorze... Ça marche... ça marche.

— Oui, ça marche... mais c'est la fin qui va être dure... Nous disons quatorze... Ah! Célestine qui est servante chez le curé de Molleville... Elle a toujours été fourrée dans les prêtres et dans les églises, celle-là... C'est drôle... Toute gamine elle disait : « Moi, je serai servante chez un curé.» Elle n'avait pas cinq ans qu'elle jouait à la servante de curé... On l'entendait dire avec sa petite voix : « Partez donc, monsieur le curé, vous allez être en retard pour votre messe. » Ça doit nous mettre à quinze.

— Quinze... c'est bien ça...

— Ah! Sylvain... Il est à Paris, celui-là... Il était garçon de bureau dans un journal... mais il m'a écrit qu'il venait d'avoir de l'avancement, qu'il venait de passer gérant...

— Ça doit être une belle position.

— Oh ! très belle... On n'a rien à faire, rien que de la prison quand les rédacteurs écrivent dans le journal des choses un peu trop salées.... Alors il y a procès et condamnation ; c'est le gérant qui fait la prison... Y en a-t-il de drôles de métiers dans ce Paris ? C'est à n'y pas croire, et c'est comme ça...

— Seize, j'ai seize dominos.

— Seulement !...et j'ai déjà eu bien du mal... c'est-à-dire que j'en ai chaud... Ordinairement j'arrive plus facilement que ça à dix-neuf.... Ah ! mais que je suis bête aussi !... J'oubliais les trois qui sont restés avec nous et qui nous aident à la ferme... Claude, Jeanne et Virginie... Dix-neuf, nous voilà à dix-neuf... C'est là que ça va commencer à être tout à fait dur.

— Un carafon, père Paurelle, un carafon.... Il n'y a plus rien dans celui-là...

Le père Paurelle rapporta un autre carafon, et l'eau-de-vie coula dans les tasses où, cette fois, il ne restait plus la moindre trace de café...

Le papa Homerville cherchait... cherchait... cherchait... — Cyprien, le sergent. — Tu l'as nommé. — Hippolyte, le Sénégalais, qui a épousé

la négresse. — Tu l'as nommé. — Célestine, la bonne du curé. — Tu l'as nommée.

Mais la figure du pauvre homme tout à coup devint sérieuse :

— Ah ! celui que je n'ai pas nommé... je sais... oui, je sais et j'aurais autant aimé ne pas me rappeler... C'était Antoine, le meilleur de tous... le plus brave cœur de la terre... Il est resté dans les pêcheries de Terre-Neuve, avec onze de ses camarades... Ils laissaient trente-huit orphelins à eux tous... C'est triste de penser à ces choses-là... Pourquoi m'avez-vous demandé ?.... Il ne faut pas remuer les vieux souvenirs...

— C'était pour passer le temps...

— Nous aurions pu le passer plus gaiement...

— Avec tout ça, dit Grelot, il n'y a que vingt dominos.

— Il devrait y en avoir vingt et un, répondit Homerville déjà consolé, parce que ce n'est que sur le vingt-deuxième qu'il y a désaccord entre ma femme et moi.

A ce moment la porte du café s'ouvrit... C'était le cocher de la correspondance du chemin de fer

— En voiture, dit-il, s'il y a des voyageurs pour Beuzeville...

Il fut salué d'un grand cri :

— Le voilà, le vingt et unième !...

— C'est vrai, dit le père Homerville, nous étions deux ici à le connaître, à le voir tous les jours, et nous n'y pensions pas...

— Un café pour le vingt et unième, dit Grelot, et un carafon, un dernier, avant de se séparer.

— Vous savez que nous n'avons que cinq minutes, dit le conducteur.

— Plus que cinq minutes ! s'écria Corentin, pour régler ma part sur l'héritage.

— C'est plus qu'il n'en faut, répondit Grelot... et ne t'inquiète pas, tu l'auras, ta part... J'ai de l'ordre... Tout est écrit sur mon calepin... Il faut d'abord que je paye le père Paurelle... Qu'est-ce que je te dois, père Paurelle ?...

Celui-ci fit le compte des cafés et des carafons... Il y en avait pour six francs quarante.

— Six francs quarante, dit Grelot, c'est bien...

Il étala sur la table une poignée — pas très grosse — de pièces blanches et de gros sous...

Puis il tira de sa poche un vieux calepin tout délabré.

— D'abord, dit-il, les six francs quarante du père Paurelle... les voilà... Puis je vais voir sur mon calepin ce que j'avais en arrivant ici... J'avais onze francs vingt-cinq... Je les mets de côté, ces onze francs vingt-cinq... Ils ne viennent pas de l'héritage de mon pauvre père... Je les avais d'avant son décès, bien à moi, gagnés par mon travail... Comptons ce qui reste maintenant?... Trois francs soixante... Ça n'est pas lourd... Qu'est-ce que tu veux?... Tout le surplus des 134 fr. 95 c. le montant de l'héritage, — c'est écrit là, — tout le surplus a passé en régalades... et tu n'as pas le droit de te plaindre, car tu en as été des régalades... et tu vas encore avoir ta part en argent... Je serai grand et généreux... Il reste trois francs soixante, je t'en donne la moitié... Tiens, voilà un franc trente pour toi et un franc trente pour moi.

— En voiture, cria le conducteur, en voiture!... Nous allons manquer le train.

Grelot se leva... Il avait beaucoup de peine à se tenir sur ses jambes.... Je montai, moi, sur l'impériale de l'omnibus.

— En voiture, dit-il, s'il y a des voyageurs pour Beuzeville...

Il fut salué d'un grand cri :

— Le voilà, le vingt et unième !...

— C'est vrai, dit le père Homerville, nous étions deux ici à le connaître, à le voir tous les jours, et nous n'y pensions pas...

— Un café pour le vingt et unième, dit Grelot, et un carafon, un dernier, avant de se séparer.

— Vous savez que nous n'avons que cinq minutes, dit le conducteur.

— Plus que cinq minutes ! s'écria Corentin, pour régler ma part sur l'héritage.

— C'est plus qu'il n'en faut, répondit Grelot... et ne t'inquiète pas, tu l'auras, ta part... J'ai de l'ordre... Tout est écrit sur mon calepin... Il faut d'abord que je paye le père Paurelle... Qu'est-ce que je te dois, père Paurelle ?...

Celui-ci fit le compte des cafés et des carafons... Il y en avait pour six francs quarante.

— Six francs quarante, dit Grelot, c'est bien...

Il étala sur la table une poignée — pas très grosse — de pièces blanches et de gros sous...

— Je vais me mettre à côté de ce monsieur, disait Grelot... Nous causerons.

— Jamais tu ne pourras monter là-haut.

Grelot fut hissé péniblement dans l'intérieur de l'omnibus, et, pendant cette opération délicate, il leur disait :

— C'est dur tout de même de penser qu'il ne me reste que vingt-six sous de l'héritage d'un père unique !

SOUVENIRS DE THÉATRE

Dans les premiers jours du mois d'octobre, les directeurs de théâtre qui ont l'intention de monter une revue commencent à s'agiter. Des femmes! des femmes! Il leur faut des femmes! des femmes qui puissent porter audacieusement, sous le feu de la rampe, des costumes à la Grévin, c'est-à-dire des costumes tellement écourtés par en bas et tellement décolletés par en haut, qu'ils ne sont guère que des soupçons de costume.

Si, par surcroît, ces belles personnes sont capables de dire deux ou trois phrases et de fredonner un refrain de vaudeville, tant mieux,

mais ce n'est pas là cependant le grand point. Petits pieds, jambes bien tournées, tailles fines, épaules rondelettes, beaux yeux, jolis visages et mines provocantes, voilà les choses essentielles.

Des femmes ! des femmes ! On demande des femmes pour le théâtre des *Folies amoureuses*. Cette nouvelle, comme une traînée de poudre, court et se répand dans les brasseries de la rue des Martyrs, dans les entresols du quartier Malesherbes, dans les ateliers de peintres, dans les boutiques de blanchisseuses, dans les magasins de modes, dans les promenoirs des cafés-concerts... Bien des petites cervelles se mettent à travailler... Si j'entrais au théâtre !

Et de partout il en arrive, des femmes, au théâtre des Folies amoureuses. Il en vient de Batignolles et de Clignancourt. Il en vient de la Madeleine et de la Bastille. Il en vient de la banlieue et de la province. Elles arrivent à pied, en fiacre, en omnibus, en tramway et même dans de très jolis coupés. C'est une avalanche de modistes, de blanchisseuses, de modèles, de couturières... et surtout de jeunes personnes sans profession...

Le régisseur passe une première inspection sommaire de toutes les candidates.

Il les examine avec une certaine brutalité. La première question est généralement celle-ci :

— Pouvez-vous porter des costumes très courts ?

Les unes répondent avec énergie :

— Oh ! oui, monsieur.

D'autres plus modestes :

— Dam ! je crois, monsieur.

D'autres tout à fait modestes :

— Dam, je ne sais pas, monsieur. Il y a pourtant des personnes qui m'ont dit que oui.

Les questions se succèdent, lesquelles n'ont rien de commun avec les questions posées dans les examens de l'Hôtel de Ville et de la Sorbonne. Une bonne moitié des candidates est ainsi écartée du premier coup, en quelques paroles brèves et tranchantes : *Trop maigre... trop grasse*, etc., etc.

A celles qui sortent victorieuses de cette épreuve préparatoire, le régisseur donne rendez-vous pour le lendemain, à quatre heures, après la répétition.

— Vous aurez une audition, leur dit-il ; apprenez quelques phrases de dialogue et sachez un petit couplet, n'importe lequel.

Toutes celles-là se précipitent alors chez des professeurs de chant et de déclamation. M. Talbot ne sait où donner de la tête. Le lendemain, elles reviennent émues, tremblantes. On leur ouvre la porte des coulisses. Les voilà pour la première fois sur un théâtre. Elles regardent curieusement la scène, avec ses portants et ses châssis, vaguement éclairés par cinq ou six becs de gaz. Et là, devant elles, ce grand trou noir béant, c'est la salle. D'avance elles la peuplent d'admirateurs et d'adorateurs. Un décor de féerie se dresse dans ce grand trou noir : c'est un petit hôtel ; un petit coupé avec un gros cocher attend devant le perron. C'est *leur* hôtel, c'est *leur* coupé, c'est *leur* cocher ! Et du haut du cintre, dans le grand trou noir, tombe une pluie d'or et de diamants !

L'audition commence. Quelle horrible cacophonie ! Les chats du théâtre en sont épouvantés. Le directeur prononce souverainement ; il dit au régisseur :

— Gardez celle-ci, et celle-là... Pas les autres. Elles sont impossibles.

— Laissez-moi garder aussi cette grande là-bas, en robe bleue.

— Vous ne l'avez donc pas entendue?...

— Si fait... mais elle a cinq pieds six pouces, et les auteurs demandent une femme énorme pour la scène de l'isthme de Panama. Croyez-moi, monsieur le directeur, prenons-la...

On la prend. Voilà de nouvelles comédiennes sur le pavé de Paris. Mlle Rosine est parmi les élues. Elle court tout de suite chez un fabricant de cartes à la minute... « Mettez, dit-elle, Mademoiselle Rosine, artiste dramatique. » Et de ces cartes, Rosine fait une ample distribution.

Le lendemain, vers midi, Rosine sort de chez elle, radieuse, triomphante; elle dit à sa femme de chambre et à son concierge :

— Je vais à *mon* théâtre... Si l'on vient me demander, vous répondrez que je suis à *mon* théâtre, pour *ma* répétition.

Elle arrive; le régisseur lui dit :

— Voici votre rôle, et vous pouvez vous vanter

d'avoir de la chance, vous avez quelque chose dans les trois actes.

Son rôle! son premier rôle! Elle le tient, elle va s'asseoir à l'écart, dans un coin du foyer, afin de s'en repaître gloutonnement de *son* premier rôle et voici ce qu'elle lit :

ACTE PREMIER

(*Toutes ensemble avant la chanson.*)

Oh! oui, chantez-nous ça.

(*Toutes ensemble après la chanson.*)

Oh! bravo! bravo!

ACTE DEUXIÈME

(*Toutes ensemble.*)

Ah! non, par exemple!

ACTE TROISIÈME

(*Toutes ensemble.*)

Allons donc! Allons donc!

Un point, c'est tout. Rosine est troublée... Ce *toutes ensemble* la préoccupe; elle va trouver le régisseur.

— Dites donc..... qu'est-ce que ça signifie ce *toutes ensemble ?*

— Ça signifie que vous êtes cinq ou six en scène à dire les phrases en même temps.

— Alors, je n'ai pas un mot à moi toute seule.

— Non... et, voyez-vous, quand on débute, il vaut mieux commencer tout doucement, sans tapage, sans esbrouffe...

— Vous savez que je n'en veux pas de votre rôle... je ne joue pas si je n'ai pas une phrase à moi toute seule.

— Allons, ne vous fâchez pas... vous aurez à vous toute seule : *Ah! non, par exemple*... je vais arranger ça avec les auteurs.

Le régisseur s'en va trouver les auteurs, deux messieurs décorés, très graves, qui sont là sur le théâtre... Ils daignent consentir à ce que Rosine dise toute seule ce fameux : *Ah! non, par exemple!* Et voilà la Rosinette consolée... elle a un rôle!

Que de scènes curieuses et folles! Je retrouve, en pensant à ces choses, un des souvenirs les plus gais de ma jeunesse. Cela se passait, il y a vingt-cinq ans, dans un des petits théâtres du boulevard du Temple démolis par M. Haussmann. On

jouait la revue de fin d'année; un des tableaux à effet de cette revue était la querelle de quatre poupées Huret, qui se présentaient d'abord raides et guindées devant le public, avec des gestes de marionnettes et des allures de pantins, puis qui tout à coup s'animaient, chantaient des gaudrioles et dansaient un quadrille des plus animés. La pastourelle de ce quadrille était tous les soirs bissée avec fureur.

Je me trouvais un soir, vers neuf heures, dans le cabinet du directeur de ce petit théâtre; nous bavardions paisiblement tous les deux, au coin du feu, lorsque la porte du cabinet directorial s'ouvrit violemment. C'était le régisseur. Effaré, haletant, éperdu, il venait annoncer que Mlle ... mettons Mlle Anita. — J'ai, d'ailleurs, oublié le nom de cette obscure et très obscure comédienne; — il venait annoncer que Mlle Anita lui faisait savoir, à l'instant même, qu'il lui serait impossible de se rendre le soir au théâtre.

Or Mlle Anita jouait une des quatre poupées, la poupée rose. Le rôle n'était pas très important, mais c'était un rôle cependant. Il y avait une dizaine de répliques parlées, un couplet à chanter

et le fameux quadrille à danser. Le régisseur avait la tête perdue. Le directeur garda son sang-froid :

— Voyons... voyons.., ne nous troublons pas. Vous avez d'autres femmes sous la main. Une de ces dames peut jouer le rôle... Vous ferez un petit raccord pendant l'entr'acte.

— Des femmes... des femmes... oui, j'en ai. Mais pas une ne pourra entrer dans le costume d'Anita. Elle a une taille de fée, cette coquine-là.

— Eh bien! passez la scène.

— Passer la scène... j'y ai bien songé, mais nous aurons du tapage dans la salle. Nous avons à l'orchestre une vingtaine de petits jeunes gens qui ne viennent tous les soirs que pour le quadrille.

— Courez chez Anita.. Amenez-la ici... morte ou vive...

— Je n'ai pas le temps. C'est dans trois quarts d'heure la scène des poupées, et Anita demeure près de la Madeleine.

Le directeur commença à se rendre compte de la gravité de la situation. Il perdit un peu de son calme.

— Elle a écrit, Anita?

— Non, c'est sa femme de chambre qui est venue.

— Est-elle partie, la femme de chambre?

— Non, je lui ai dit d'attendre.

— Faites-la entrer.

Elle entra. Pas jolie, mais drôlette, grande, mince, la frimousse éveillée d'une gamine parisienne, un petit nez en l'air; des yeux clairs et gais, pas le moins du monde intimidée, très gentiment habillée. Mlle Anita était une personne fort élégante; ses robes et ses chapeaux étaient encore fort présentables quand ils passaient à sa femme de chambre. Le directeur fit subir à la soubrette un petit interrogatoire.

— Votre maîtresse est malade?

— Oh! oui, monsieur, bien malade?

— Et elle nous le fait savoir au milieu du spectacle..

— Elle ne pouvait pas plus tôt, monsieur; madame comptait bien venir. Elle avait dîné...

— Au café Anglais?

— Non, monsieur, chez elle, toute seule, bien tranquillement. Il y a trois quarts d'heure, ma-

dame descendait pour partir. Son coupé l'attendait... le concierge lui remet une lettre... elle la lit... et crac ! la voilà prise d'une attaque de nerfs. C'était un gros ennui que cette lettre lui annonçait... Dans la position de madame, on a souvent des ennuis... On vient me chercher, je dégringole quatre à quatre, je trouve madame qui se roulait par terre, qui criait, qui disait qu'elle voulait mourir... On a couru chercher un médecin. J'ai laissé madame dans ses bras. Elle continuait à se débattre ; elle mordait le médecin, elle l'égratignait. Moi, j'ai sauté dans le coupé, je suis venue vous avertir, et je retourne auprès de madame.

— Eh bien, vous lui direz d'abord que je lui retire son rôle.

— Oh ! monsieur ! madame y tenait tant à son rôle !...

— Et que je la mets à deux cents francs d'amende.

— Oh ! monsieur ! puisque madame est malade.

— Malade !... vous avez très bien fait votre petit récit, mais je n'en crois pas le premier mot de votre histoire d'attaque de nerfs.

— Oh! monsieur... si monsieur veut venir avec moi... je suis sûre qu'il trouvera encore madame en train de piailler dans la loge du concierge. Je les connais, les crises de madame. Ça dure entre deux et trois heures.

— Eh bien, ça lui coûtera deux cents francs.

— Et son rôle retiré ?

— Et son rôle retiré... Allez lui dire ça de ma part.

— J'y vais, monsieur, j'y vais.

La femme de chambre fit quelques pas pour sortir, puis s'arrêtant et revenant vers le directeur :

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle, c'est peut-être bien osé ce que je vais vous dire, mais je vous vois dans l'embarras... et alors... dans votre intérêt et aussi dans l'intérêt de madame... je vous offrirais bien... Je le sais, le rôle de madame.

— Vous le savez !

— Oui, j'ai fait bien souvent répéter madame la maison... Je lui donnais... comment dites-vous ça?

— La réplique.

— C'est bien ça... la réplique. Je sais les phrases à dire, et je ne les dirai pas trop mal.

Jouer la comédie, ça n'est pas une si grande affaire. Avec ça que je ne la joue pas, du matin au soir, la comédie, chez madame : *Ah ! monsieur, madame est sortie... Comme elle sera fâchée, madame, quand je lui dirai que monsieur est venu !... Elle est toujours si contente, madame, de voir monsieur !* Et il n'y a pas un mot de vrai dans tout ça ! Voyons, est-ce que ce n'est pas jouer la comédie ?

— Si fait, mais il y a la danse.

— Oh ! la danse... n'ayez pas peur, ça n'est pas la danse qui m'embarrasse. Je vous en réponds de votre quadrille... Le couplet, c'est une autre affaire... C'est plus difficile, mais je m'en tirerai toujours aussi bien que madame. Elle est jolie femme, madame, mais enfin, je l'ai vue trois fois, votre pièce, et les trois fois madame s'est fait attraper dans son couplet. Du reste, le couplet, voulez-vous que je l'essaye un peu ici ?... Tenez, voilà.

Et très gentiment, très hardiment, elle nous chanta le couplet de sa maîtresse.

— Emmenez-la, dit le directeur au régisseur, et faites lui jouer le rôle...

— Elle n'a pas mal décroché le couplet, répliqua le régisseur, mais il y a ce diable de costume. Pourrez-vous entrer dans le costume? Elle a une jolie taille, votre maîtresse.

— Eh bien, et moi donc! répondit-elle.

D'un seul coup, par un geste charmant, cette Phryné d'antichambre fit sauter les boutons de son petit paletot et nous montra une véritable taille de guêpe.

— Il m'ira, le costume, allez! Je me suis amusée à l'essayer un jour, pendant que madame n'était pas là, pour voir comment je serais là-dedans. Je n'étais pas mal du tout. Elle est mieux que moi de figure, madame, mais pour le reste, oh! non... D'ailleurs, elle me le dit quelquefois : « Ah! Rosalie, si j'étais faite comme vous! » Venez, monsieur, venez et n'ayez pas peur.

Elle sortit avec le régisseur. Nous fûmes pris tous les deux, le directeur et moi, d'un accès de fou rire. Cette idée nous enchantait de voir la femme de chambre jouer le rôle de sa maîtresse.

Notre petite crise de gaieté fut interrompue brus-

quement par une autre entrée violente, plus violente même que l'entrée du régisseur. C'était Mlle... appelons-la Brunette... Mlle Brunette jouait une des poupées, la poupée jaune. Elle arrivait folle, exaspérée, les cheveux épars, enveloppée dans un manteau de fourrure jeté au hasard sur ses épaules.

— J'étais en train de m'habiller, s'écria-t-elle, et qu'est-ce qu'on me dit? que vous voulez me faire jouer avec une femme de chambre ! Jamais, entendez-vous, jamais de la vie ! Je suis engagée pour jouer avec des artistes et pas avec des femmes de chambre !... Ah ! ça l'amuserait, le duc, s'il apprenait qu'on me fait jouer avec des femmes de chambre !

— C'est un duc ? demanda le directeur.

— Oui, monsieur, c'est un duc !... Et pourquoi donc, s'il vous plaît, ne serait-ce pas un duc ?

Elle allait et venait, furieuse, avec de grands gestes, hors d'elle-même, et même hors de son manteau de fourrure qui s'entr'ouvrait par échappées. Sous ce manteau, pour tout costume, Mlle Brunette avait un maillot de soie rose serré à la taille

par des lacets. Absolument une poupée dans l'état de nature. Rien n'était plus drôle qu'une telle colère dans un tel accoutrement... si bien que tous deux, le directeur et moi, nous fûmes repris de notre fou rire. Cela donna un nouvel élan à la colère de Mlle Brunette.

— Ah ! c'est comme ça !... vous riez... vous ne rirez pas longtemps. Je ne jouerai pas, vous savez ! J'en ai assez de votre baraque de théâtre et des cinquante francs que vous me donnez par mois pour jouer vos affreuses pannes. Oui, j'en ai assez, et je m'en vais !... mais je vous laisse ma femme de chambre... Vous la ferez jouer à ma place. Bien le bonsoir ! bien le bonsoir !

Le directeur redevint sérieux devant cette rébellion de sa poupée jaune.

— Si vous ne jouez pas, lui dit-il, je fais baisser le rideau et je rends la recette... Elle est énorme ce soir, la recette. . Près de deux mille francs. Et vous les payerez, les deux mille francs. Ça l'amusera-t-il, le duc, de payer les deux mille francs ?

— Je vous prie de croire qu'il est au-dessus de cette misère-là. Et il aimerait mieux ça que de

me voir jouer la comédie dans des conditions pareilles !

Elle se drapa dans son manteau de fourrure, qui s'était encore une fois entr'ouvert sur le maillot rose, et elle s'en alla violemment, faisant claquer la porte et continuant à répéter :

— Non, je ne jouerai pas avec une femme de chambre ! non, je ne jouerai pas avec une femme de chambre !

Le directeur avait retrouvé son sang-froid.

— Savez-vous ce qu'elle était il y a six semaines ? me dit-il, blanchisseuse à Montmartre. Mais c'est une bonne fille, elle va s'apaiser, elle jouera, et puis les deux mille francs lui donneront à réfléchir. Nous irons tout à l'heure au foyer assister au petit raccord.

Il fut charmant, le petit raccord. La femme de chambre était là, portant le plus gaillardement du monde le costume de sa maîtresse, montrant une taille délicieuse et des épaules éblouissantes. La tête un peu vulgaire, mais amusante et gaie. Le maquillage était déplorable ; l'habitude lui manquait ; elle s'était plaqué au hasard, de ci, de là, des taches de rouge et de blanc.

Mlle Brunette arriva. Elle s'était résignée, mais elle avait un air de reine outragée. Les deux autres poupées — la grise et la bleue — prenaient philosophiquement leur parti de l'aventure et de bon cœur donnaient des conseils à la femme de chambre. Celle-ci répéta sans broncher, mais elle fut prise d'un certain tremblement quand le régisseur accourut :

— C'est à vous, mesdames, c'est à vous.

— Diable ! dit-elle, voilà la peur qui me galope. Je n'ose plus, je n'ose plus.

Il fallut la pousser en scène. Mais, une fois là, devant le public, elle retrouva toute son aisance et tout son aplomb. Elle fut très suffisante dans le dialogue et dans le couplet. Elle fut extraordinaire dans le quadrille. Elle dansa quelque chose d'inouï, avec une telle verve et un tel entrain que le feu prit à la salle. Mlle Brunette, cependant, protestait par son attitude. Elle ne dansait pas le quadrille, elle le marchait avec des allures de princesse. La femme de chambre dut répéter quatre fois son *cavalier seul*.

Elle sortit de scène haletante, brisée, n'en pouvant plus. On l'entourait, on la félicitait.

— Très bien! lui disait-on; très bien!...

— Savez-vous, répondit-elle, ce qui a fait passer ma peur et ce qui m'a donné de la bonne humeur dès que j'ai été en scène? J'ai reconnu au premier rang de l'orchestre un des messieurs de madame! Lui aussi il m'a reconnue! Il faisait une tête! comme ça... tenez .. j'ai failli pouffer... Et à la fin, quand je me suis mise à danser, il était si content, il applaudissait, il criait : « Bis! bis! » Cet homme-là, voyez-vous, demain, chez madame, quand je lui ouvrirai, il me dira des bêtises dans l'antichambre.

Cependant le directeur était alléché par ce triomphe de sa nouvelle pensionnaire ; il s'approcha d'elle, et la prenant à part :

— Vous avez été très gentille, et, si vous voulez, je vous garde. Je vous le laisse le rôle de votre maîtresse.

— Le rôle de madame! jamais de la vie! Je suis une honnête fille. Je le lui rendrai. Ce que j'en ai fait, voyez-vous, ce n'est que par complaisance, pour sauver deux cents francs à madame. Et puis, le théâtre, ce n'est pas dans mes idées. C'est trop chanceux cette vie-là!... Je vois ça de

près avec madame. Non, je crois bien que je vais me marier avec le valet de chambre du premier, et, je le connais, il ne voudrait pas d'une femme de théâtre !

Fièrement, sur cette belle parole, elle s'en alla.

Lorsque Anita reparut le lendemain, le régisseur lui dit :

— Elle a été fièrement gentille, votre femme de chambre, Elle nous a tirés d'un fameux pétrin. Qu'est-ce que vous lui avez donné pour ça ?

— Son compte, répliqua sèchement Anita. L'insolente ! oser jouer mon rôle !

— Et mieux que toi, tu sais, repartit la poupée bleue.

Une épouvantable querelle éclata entre les deux poupées. Elles en seraient venues aux mains, si le régisseur ne les avait séparées.

— Voulez-vous bien finir ! disait-il aux deux femmes. Anita ! Anita ! Anita ! vous allez avoir encore une attaque de nerfs et votre femme de chambre n'est pas là pour vous remplacer !

— Sur ce même boulevard du Temple, brillait alors, dans tout son éclat, la vieille pièce mili-

taire, tambour battant, clairon sonnant, drapeau flottant.

C'était, de sept heures du soir à minuit, un long cliquetis de sabres et d'éperons, un feu roulant de mousqueterie et d'artillerie.

L'existence d'un figurant du Cirque était quelque chose d'épouvantable... Tour à tour, Français et Russe, Espagnol et Autrichien, accablé de coups de crosse, lardé de coups de baïonnette, précipité du haut des remparts d'une étonnante forteresse en carton peint qui, toujours la même, était, entre neuf heures et neuf heures et demie, invariablement prise d'assaut dans tous les drames militaires du Cirque.

Il y avait, d'ailleurs, pour ces sortes de pièces, une sorte de marche fatale, inflexible, impitoyable... Le premier acte représentait toujours une plaine de la Lombardie avec un petit praticable au fond... Ce petit praticable était exclusivement consacré aux entrées, aux allocutions et aux sorties des généraux en chef... Le rideau se levait sur une scène champêtre... Des paysans se livraient avec insouciance aux travaux des champs. Tout d'un coup les paysans prêtaient

l'oreille... Le tambour! c'était le tambour! Les Français, c'étaient les Français!... Paysans et paysannes se rangeaient bien régulièrement de chaque côté du théâtre. Le régiment français défilait.

Des tambours, beaucoup de tambours... Le directeur ne lésinait pas sur les tambours... D'ailleurs ils n'étaient pas hors de prix... La France jouissait encore de cette admirable institution, la garde nationale, dont Meilhac a donné cette définition magistrale :

« Il y a deux espèces de garde nationale : la mauvaise, qui attaque l'ordre, et la bonne, qui ne le défend pas... »

On recrutait donc à quinze sous par tête une dizaine de tambours parmi les concierges du quartier... Être tambour dans la garde nationale, c'était la spécialité des concierges... Le directeur pour vingt cinq sous se procurait un tambour-major; s'il avait bien voulu y mettre trente ou trente-cinq sous, son tambour-major aurait été admirable... mais celui qu'il avait pour vingt-cinq sous était déjà très présentable...

Ce tambour major... ces dix tambours... c'était

le commencement du régiment... c'était ce qu'il y avait de mieux... Deux vivandières suivaient... puis un colonel à pied... puis un capitaine... un lieutenant... un sous-lieutenant... et une quarantaine de sergents, caporaux et soldats... C'était toute l'armée française... Elle se rangeait à droite et à gauche de la scène...

On entendait trois coups de canon... Un petit cheval blanc arrivait au galop, s'arrêtait sur le petit praticable... C'était Bonaparte... Vive le premier consul!!! Et Bonaparte adressait une petite allocution à ses soldats... « Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin... Vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès et se vantent de vous appartenir, etc... Le régiment criait de nouveau : Vive le premier consul!!! Bonaparte lui-même commandait à son armée : *Par file à droite, en avant marrrrche* !... Et l'armée française tout entière s'en allait, suivie des paysans et des paysannes.

J'ai dit : tout entière, j'ai eu tort... Généralement un soldat français restait en scène avec la cantinière... Il y avait là une scène comique...

absolument indispensable... Toute l'armée française, pendant ce temps, se transformait en armée autrichienne... et, dès que le changement avait eu lieu, les paysans et les paysannes reparaissaient...

On réentendait le tambour... *Fuyez... fuyez...* disaient les paysans au soldat et à la cantinière... Mais ceux-ci faisaient bonne contenance, voulaient tenir tête à l'armée autrichienne... *Vous êtes fous*, leur disait-on, *seuls*, *vous deux contre cent mille hommes*... On les obligeait à partir.

Les cent mille hommes paraissaient... Ils étaient soixante... Le même tambour-major, les mêmes concierges, les mêmes soldats, etc. Un cheval noir arrivait au galop, c'était Mélas... Nouveau discours, terminé par le même : *En avant marrrrche!* Départ de l'armée autrichienne... toujours suivie des mêmes paysans et des mêmes paysannes...

Nouvelle scène comique... également indispensable... entre une cantinière autrichienne et un soldat autrichien... Pendant cette scène comique, la moitié de l'armée autrichienne redevenait précipitamment l'armée française... Au bout de cinq minutes, la moitié des paysans et paysannes entrait par la gauche : *les Français! les Français!*

L'autre moitié des paysans et paysannes entrait par la droite : *Les Autrichiens! les Autrichiens!* Le tambour roulait, côté cour et côté jardin... *La bataille! c'est la bataille!* s'écriaient les paysans... Ils allaient se ranger au fond sur le petit praticable pour assister au combat.

Les deux armées étaient réduites de moitié. Cinq tambours autrichiens, cinq tambours français... Quant au tambour-major on n'avait pas pu le couper en deux, malgré sa grande taille. L'armée française seule avait un tambour-major... Les Autrichiens se rangeaient en bataille, le long des coulisses, côté droit; les Français se rangeaient en bataille le long des coulisses, côté gauche... Bonaparte et Mélas commandaient : *En joue... feu!...* Et l'on n'entendait que le bruit des chiens qui retombaient sur les bassinets... Tous les fusils rataient... Bonaparte et Mélas s'écriaient : *A la baïonnette! à la baïonnette!* Les deux armées se précipitaient l'une contre l'autre. L'orchestre jouait : *La victoire est à nous!* et le rideau tombait au milieu des acclamations générales.

Un soir, je m'en souviens, le directeur eut une

grande idée, mais qui tourna mal... c'est le sort de bien des grandes idées... Il fit ce raisonnement: « J'ai deux chevaux, un blanc, un noir; je pour- « rais en tirer un meilleur parti... » Et voici ce qu'il imagina... Quand Bonaparte parut sur son cheval blanc, il était suivi d'un aide de camp monté sur un cheval noir... Cela fit sensation... Bonaparte n'avait jamais eu d'aide de camp monté... Le public était émerveillé. L'armée française s'éloigna... Cinq minutes après, l'armée autrichienne entra en scène... Mélas arriva au galop sur un cheval noir, suivi d'un aide de camp monté sur un cheval blanc... Un grand murmure s'éleva... Quatre chevaux!... Mais un cri gouailleur tomba du poulailler: « *C'est les mêmes!* » Un fou rire gagna la salle entière. Le directeur dut renoncer à sa combinaison et supprimer son relayage. Les deux aides de camp furent mis à pied pour le reste de la soirée.

Oui, c'étaient là les plaisirs de notre enfance... Nous nous régalions naïvement de ces pièces extraordinaires et aussi de ces bons vieux drames de Pixérécourt et de Bouchardy où le crime était puni avec une implacable régularité. Pauvres

vieilles salles enfumées du boulevard du Temple! pauvres vieux théâtres éventrés par M. Haussmann !... Les étages s'entassaient les uns sur les autres... Le public était empilé dans des stalles étroites. Les acteurs n'étaient pas obligés de crier comme dans ces immenses salles d'à-présent où les artistes sont condamnés à *hurler* les drames intimes... Quel silence pendant les scènes d'attendrissement qui pouvaient se jouer à voix basse! L'émotion était contagieuse... Une femme pleurait, puis une autre... puis une autre encore... et toutes enfin... Elles étaient là, émues, bouleversées, mordillant leurs mouchoirs et tamponnant leurs yeux gros de larmes... Il y avait de l'intimité dans cette douleur... un sourd murmure de sanglots étouffés remplissait la salle... C'était comme un chagrin de famille... Et, le lendemain, la dame du premier disait à sa voisine du second :

« Ah! ma chère, allez voir ça... je me suis tant « amusée : j'ai tant pleuré ! »

Nous ne les avons plus, ces vieilles salles d'autrefois, et nous ne l'avons plus, ce brave public du paradis... Tout ce petit monde, qui s'écrasait, en

manches de chemise, suspendu en grappes aux barres de fer des quatrièmes galeries, les yeux écarquillés, la bouche béante, en sueur, en larmes, jouissant délicieusement de ces mises en scène ridicules et de cette littérature extraordinaire... Cela valait mieux, à tout prendre, que les inepties et les obscénités qui font aujourd'hui la fortune des cafés-concerts...

Je ne sais comment trois ou quatre phrases de ces vieux mélodrames se sont obstinément logées dans ma cervelle... J'entends encore un récit merveilleux qui finissait par cette phrase exquise :

« Un homme descendait péniblement les rochers, suivi d'un écuyer qui portait le berceau de sa fille... Nous l'attaquâmes... Il périt avec son valet... Nous visitâmes scrupuleusement le berceau que portait l'écuyer... Sais-tu ce qu'il contenait?... le sais-tu? Une enfant en pleurs!... C'était Éléonore!!! »

J'entends encore un seigneur du moyen âge, vêtu d'un pourpoint groseille et coiffé d'une toque empanachée, dire au confident de tous ses forfaits :

« Allez, Hugo, conduisez sire Romuald au don-

jon de la vieille tour... Ayez pour lui tous les égards dus à son rang et au malheur, (*bas*) qu'il soit chargé de fer et plongé dans le cachot le plus obscur. (*Haut.*) Allez. »

J'entends encore un autre seigneur, de la Renaissance, celui-là, commencer en ces termes le récit de ses aventures :

« Lorsqu'un décret barbare m'eut forcé de quitter Venise, j'allai, sous le nom d'Edgar, offrir mes services à Charles-Quint. Il les agréa. »

Mais de toutes ces phrases, voici la plus étrange, la plus curieuse, celle qui a laissé dans ma mémoire un souvenir ineffaçable... Elle était lancée à pleine volée, d'une voix de stentor, à une fin d'acte, par un grand gaillard armé jusqu'aux dents :

« Dieu m'a donné des armes pour défier mes ennemis... Ces armes sont la prudence, la fuite et la résignation ! »

L'AMBASSADEUR CHINOIS

Dans les premiers mois de l'année 1870, des résidents anglais et français avaient été massacrés en Chine. Réparation fut demandée. Son Excellence Tchong-Keou, tuteur du prince héritier, vice-président du ministère de la guerre, fut envoyé en Europe en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès des gouvernements anglais et français.

Tchong-Keou a publié dernièrement à Pékin un très curieux compte rendu de son voyage. Un de mes amis qui habite Shanghaï et qui a le très rare mérite de lire le chinois à livre ouvert, me

fait parvenir cette fidèle traduction d'une partie du livre de Tchong-Keou.

Le Havre, 12 septembre 1870.

Je débarque, je me fais connaître. Je suis ambassadeur de l'empereur de Chine. J'apporte des excuses à l'Empereur des Français et des présents à l'Impératrice... Il n'y a plus d'Empereur, il n'y a plus d'Impératrice. La République est proclamée. Me voilà fort embarrassé. Ces excuses et ces présents destinés à l'Empire, faut-il les offrir à la République ?

Le Havre, 14 septembre 1870.

Toutes réflexions faites, j'offrirai les excuses et je garderai les présents.

Le Havre, 26 septembre 1870.

Oui, mais où les porter, ces excuses, et à qui les présenter ? Le gouvernement de la République

française est coupé en deux morceaux : il y a le morceau de Paris et le morceau de Tours. Aller à Paris, il n'y faut pas songer... Paris est assiégé et bloqué par les Prussiens. Je vais aller à Tours.

Le Havre, 2 octobre 1870.

Je ne suis pas allé, je n'irai pas à Tours. J'ai reçu hier la visite du correspondant du *Times*, un homme fort aimable et des plus sensés. Je lui ai dit que j'avais l'intention d'aller à Tours...

— A Tours, et qu'est-ce que vous iriez faire à Tours?

— Présenter les excuses de mon maître au ministre des affaires étrangères de la République française.

— Mais ce ministre-là n'est pas à Tours.

— Et où est-il?

— Bloqué dans Paris.

Un ministre des affaires étrangères bloqué dans une ville assiégée, cela me paraît tout à fait extraordinaire.

— Et pourquoi, me demanda le correspondant

du *Times*, apportez-vous des excuses au gouvernement français?

— Parce que nous avons massacré quelques résidents français...

— Des résidents français! La chose est aujourd'hui sans aucune importance... La France n'existe plus... Vous pouvez, si cela vous amuse, jeter à la mer tous les résidents français.

— Nous avons aussi, par mégarde, massacré quelques résidents anglais.

— Vous avez massacré des résidents anglais! Oh! voilà qui est bien différent! L'Angleterre est toujours une grande nation. Et vous apportez des excuses à la reine Victoria?

— Oui, des excuses et des présents.

— Allez à Londres, allez tout de suite à Londres et ne vous occupez pas de la France : il n'y a plus de France!

Le correspondant du *Times* avait l'air tout à fait content quand il disait ces mots : Il n'y a plus de France.

Londres, 10 octobre 1870.

J'ai vu la reine d'Angleterre. Elle m'a reçu très poliment. Elle a accepté les excuses; elle a accepté les présents.

Londres, 12 octobre 1870.

Longue conversation avec lord Granville, ministre des affaires étrangères de la reine d'Angleterre. J'explique à Son Excellence que j'ai l'intention de retourner tout de suite chez moi, en Chine, que je considère que je n'ai plus à m'occuper de mon ambassade française, la France n'existant plus... Lord Granville me répond :

— Ne vous en allez pas ainsi, vous seriez peut-être obligé de revenir, et plus tôt que vous ne pensez; la France est un pays extraordinaire qui peut très vite se relever. Attendez la fin de la guerre et alors vous porterez vos excuses au gouvernement régulier que se donnera la France. Jusque-là, restez en Angleterre... Nous serons très heureux de vous offrir l'hospitalité.

Londres, 3 novembre 1870.

Je ne suis pas retourné en Chine... J'attends à Londres que le ministre des affaires étrangères de Paris soit débloqué et qu'il y ait moyen de mettre la main sur le gouvernement français. Il y a ici beaucoup de Parisiennes, qui se sont enfuies de leur pays à cause de la guerre... J'ai dîné hier chez Son Altesse Royale le prince de Galles... Trois Parisiennes... jeunes toutes les trois et toutes les trois très jolies, se sont emparées de moi après le dîner. Nous avons eu, en anglais, une conversation fort intéressante :

— Vous cherchez le gouvernement français, me dit la première de ces Parisiennes, le gouvernement légitime... mais il est ici, en Angleterre, à une demi-heure de Londres... Allez demain à la station de Waterloo, prenez un billet pour Chiselhurst et vous trouverez là Napoléon III, qui est et n'a jamais cessé d'être empereur des Français.

— Ne l'écoutez pas, monsieur l'ambassadeur, dit, en riant, la seconde Parisienne, ne l'écoutez

pas, c'est une affreuse bonapartiste. Oui, oui, le vrai souverain de la France est en Angleterre, tout près de Londres, mais pas à Chiselhurst. Ce n'est pas à la station de Waterloo qu'il faut aller, c'est à la station de Victoria... Ce n'est pas un billet pour Chiselhurst qu'il faut prendre, c'est un billet pour Twickenham, et là vous trouverez, à Orléans-House, Son Altesse Royale le comte de Paris...

— Ne l'écoutez pas, monsieur l'ambassadeur, s'écria à son tour, et en riant aussi, la troisième Parisienne, ne l'écoutez pas, c'est une affreuse révolutionnaire... Le comte de Paris n'est pas l'héritier du trône de France... Pour trouver le roi légitime, il faut aller un peu plus loin que Chiselhurst et que Twickenham... il faut aller en Autriche, au château de Froshdorf... Le roi de France, c'est le petit-fils de Henri IV, c'est le comte de Chambord.

Si je compte bien, cela fait trois souverains légitimes et dépossédés tous les trois... Jamais en Chine nous n'avons rien eu de semblable... Notre vieille dynastie a eu à lutter contre l'invasion des Mongols et contre l'insurrection des Taï-

pings, mais trois souverains légitimes pour un même pays, pour un seul trône, il faut venir en Europe pour voir de pareilles choses.

Ces trois jolies Parisiennes parlaient, d'ailleurs, fort gaiement de tout cela, et paraissaient être les meilleures amies du monde.

Londres, 15 novembre 1870.

Pour faire suite à mes trois Françaises représentant trois monarchies différentes, j'ai eu ce soir, chez lord Granville, affaire à trois Français représentant trois Républiques différentes.

Le premier de ces Français m'a demandé pourquoi je n'allais pas à Tours.

— Vous trouverez là, m'a-t-il dit, les représentants autorisés de la République française... et en vous adressant à M. Gambetta, vous vous adresserez à la France...

— Ne faites pas cela, monsieur l'ambassadeur, s'est écrié le second Français, le vrai gouvernement de la vraie République française est enfermé dans Paris... Seul, M. Jules Favre peut régulièrement recevoir votre visite et vos excuses.

— La République de Paris ne vaut pas mieux que la République de Tours, me dit alors le troisième Français... Si nous avons la République en France, ce ne sera ni la République de M. Gambetta ni la République de M. Jules Favre.

— Et quelle République, alors?

— La République de M. Thiers...

Et là-dessus, les trois Français se sont mis à se disputer pour tout de bon. Ils étaient très rouges, criaient de toutes leurs forces, faisaient des gestes violents. La discussion sur les trois monarchies était bien plus gentille et bien plus agréable que la discussion sur les trois Républiques.

Ces Français, dans le courant de la soirée, se sont arrangés pour me glisser chacun deux ou trois petites phrases dans l'oreille :

— N'écoutez pas, m'a dit le premier, ce partisan du gouvernement de Paris... C'est un avocat qui est venu ici avec une mission de M. Jules Favre... Alors, vous comprenez, comme il a un gros traitement et comme il veut le garder...

— N'écoutez pas, m'a dit le second, ce partisan de la prétendue République de M. Thiers...

ce n'est qu'un monarchiste, un orléaniste déguisé...

— N'écoutez pas, m'a dit le troisième, ce partisan de la République de Tours... c'est un monsieur qui est venu lancer en Angleterre un emprunt pour le compte du gouvernement de Tours... Alors comme il espère gagner beaucoup d'argent...

Me voilà donc, si je calcule bien, en présence de six gouvernements : trois Monarchies et trois Républiques.

Londres, 6 décembre 1870.

Je crois que Son Excellence M. de Bernstoff, ambassadeur de Prusse en Angleterre, prend plaisir à se moquer de moi; jamais je ne le rencontre sans qu'il ne m'annonce que Paris capitulera le lendemain... Le lendemain arrive et Paris ne capitule pas... Cependant, ce soir, Son Excellence avait l'air d'être si parfaitement sûre de son affaire, que je crois que je peux me préparer à partir pour Paris.

Paris, 20 février 1871.

Et je ne suis parti que le 10 février... Enfin je suis à Paris... J'ai voyagé à petites, à très petites journées... Que de villages incendiés! Que de maisons pillées! Que de forêts dévastées, de routes effondrées, de ponts et de chemins de fer détruits! Et ces Européens nous traitent de barbares!

Cependant, parmi toutes ces ruines, il en est une dont la vue m'a rempli de la joie la plus vive et la plus douce. Le palais de Saint-Cloud était le palais d'été de l'empereur Napoléon... Il n'en reste plus pierre sur pierre. J'ai contemplé curieusement, longuement, avidement les ruines noircies du château... Des débris de vieux vases de Chine étaient comme enfouis dans les décombres, au milieu de morceaux de marbre et d'éclats d'obus...

D'où venaient-ils ces vieux vases de Chine? Peut-être du palais d'été de notre empereur, de ce palais qui a été dévasté, brûlé, détruit par ces

soldats anglais et français qui venaient nous apporter la civilisation.

J'ai été parfaitement reçu par les Anglais qui m'ont accablé d'invitations et de politesses, mais je n'en espère pas moins que les palais de Buckingham et de Windsor auront aussi leur tour.

Paris, 25 février 1871.

J'ai écrit à M. Jules Favre pour lui faire savoir que j'attendais, depuis six mois, l'occasion de lui présenter les compliments et les excuses de l'empereur de la Chine... M. Jules Favre me répond qu'il est obligé de partir pour Bordeaux... J'aurai mon audience dans les premiers jours du mois de mars.

Paris, 7 mars 1871.

Nouvelle lettre de M. Jules Favre. . Il est attendu à Francfort par M. de Bismark... Mon audience est encore ajournée...

Paris, 17 mars 1871.

Enfin demain 18 mars, à quatre heures, je dois être reçu par M. Jules Favre, au ministère des affaires étrangères.

Paris, 18 mars 1871.

Nous revêtons, moi et mes deux secrétaires, nos costumes de cérémonie, et nous partons à trois heures, en compagnie d'un interprète... Nous arrivons. La cour de l'hôtel était pleine de gens fort affairés, fort agités, qui allaient et venaient, portant des caisses et des paquets. L'interprète, après avoir échangé quelques paroles avec un employé du ministère, me dit :

— Il y a des événements graves, une insurrection... Le gouvernement est encore obligé d changer de capitale.

A ce moment une porte s'ouvre, et paraît M. Jules Favre lui-même avec un gros portefeuille sous le bras. Il explique à l'interprète que

c'est à Versailles que, dans quelques jours, j'aurai mon audience et, après m'avoir fait un grand salut que je lui rends, il se sauve en courant avec son gros portefeuille.

Versailles, 19 mars 1871.

J'ai dû quitter Paris à midi en toute hâte... Il y a en effet un nouveau gouvernement à Paris... Ce gouvernement n'est ni une des trois Monarchies, ni une des trois Républiques... C'est une septième combinaison qui s'appelle *la Commune*... Ce matin, une troupe d'hommes armés a entouré l'hôtel où je demeure... Il paraît que le nouveau ministre des affaires étrangères, celui de Paris, celui de la Commune, aurait été charmé de recevoir un ambassadeur chinois. On venait m'enlever... J'ai eu le temps de me sauver... Ce n'est pas le ministre des affaires étrangères de Paris que je dois voir, c'est le ministre des affaires étrangères de Versailles.

Mon Dieu! que tout cela est compliqué et quand donc pourrai-je mettre la main sur ce personnage

insaisissable qui est tantôt bloqué dans Paris, tantôt chassé de Paris ?

Versailles, 6 avril 1871.

Enfin, hier, j'ai eu l'honneur d'être reçu par Son Excellence et nous avons parlé des événements de Paris.

— Cette insurrection, m'a dit M. Jules Favre, est l'insurrection la plus formidable et la plus extraordinaire qui ait jamais éclaté...

Je n'ai pu laisser passer cette énorme erreur historique... J'ai répondu à M. Jules Favre que nous avions en Chine, depuis des milliers d'années, des socialistes et des insurrections socialistes, que les communistes français n'étaient que les grossiers imitateurs de nos Taïpings chinois, que nous avions eu en 1230 un siège de Nankin qui avait duré sept ans, etc., etc. Ces Européens en somme, ne font que recommencer notre histoire avec moins de grandeur et plus de barbarie.

Versailles, 15 mai 1871.

Ma mission est remplie; je pourrais retourner en Chine ; mais tout ce que je vois ici m'intéresse infiniment. Cette guerre civile succédant immédiatement à une guerre étrangère est une chose tout à fait curieuse. Il y a là pour un Chinois une excellente occasion d'étudier sur le fait et sur le vif la civilisation européenne.

Versailles, 24 mai 1871.

Paris brûle, et de la terrasse du château de Saint-Cloud, au milieu des ruines du palais, j'ai passé ma journée à regarder brûler Paris. C'est une ville morte, détruite, anéantie !

Paris, 10 juin 1871.

Pas du tout. C'est toujours la plus belle ville de l'Europe, et la plus brillante, et la plus gaie. Je vais rester quelque temps à Paris.

Paris, 29 juin 1871.

M. Thiers a passé hier au bois de Boulogne une grande revue de cent mille hommes. Est-ce qu'il y aurait toujours une France ?

LE DÉFILÉ

Le monde serait une chose délicieuse si l'on pouvait s'en amuser comme d'un spectacle, en silence, dans un coin, blotti dans un fauteuil... mais le moyen ?... On est à la merci des importuns, des bavards et des sots, qui s'appellent *légion* ; on devient leur chose, leur proie... et les misérables vous empêchent de jouir en liberté de ces mille petites comédies qui se jouent discrètement dans un salon.

Cependant, hier soir, j'ai goûté ce plaisir si rare de la solitude au milieu de la foule. J'avais réussi, non sans bien des manœuvres savantes, à

me glisser dans une embrasure de porte, et là, presque enfoui dans un lourd rideau de satin broché, j'ai passé une heure ravissante.

Le maître et la maîtresse de la maison étaient à quelques pas devant moi, recevant à l'entrée du premier salon leurs invités et leurs invitées... et moi, blotti dans ma cachette, j'assistais au défilé...

Ah ! si j'avais pu avoir un petit carnet, un bout de crayon, et là écrire d'après nature, comme les peintres dessinent d'après nature. Que de choses seraient à prendre, en quelque sorte au vol, qui s'évanouissent plus tard et ne se retrouvent pas ! Que de physionomies curieuses ! que d'attitudes diverses ! Il faudrait pouvoir croquer tout cela, le croquer sur le vif. Une série manque dans l'œuvre de Gavarni... une série qui aurait pour titre : *Petites entrées dans un grand salon.*

Les maris surtout sont adorables... Les garçons se tirent d'affaire tout de suite et très facilement... un grand salut... un petit serrement de main... puis ils se perdent dans la foule, et tout est dit... Mais les maris n'en sont pas quittes à si bon compte. C'est madame qui ouvre la mar-

che, et monsieur est obligé de suivre docilement. Le chef de la communauté, ce n'est plus *lui*, c'est *elle*. Hier soir, je n'avais d'attention que pour les maris. Ils faisaient ma joie. Que de variétés dans l'espèce !

Il y a le mari courageux, le mari intrépide... Il sait que sa femme est laide, affreusement laide... Eh bien ! que voulez-vous ? c'est comme cela. Elle avait une très grosse dot, et lui un million de dettes... Il promène autour de lui des regards décidés... Il a le courage de son opinion... La beauté passe, et l'argent reste.

Il y a le mari quinteux. Il est tout petit, fort laid... la femme très grande, très belle... Elle fait une entrée à fracas, une entrée à sensation... Lui se présente ensuite étriqué, guindé... Il a le sentiment qu'il est inutile, gênant, ridicule. Il trouve, d'ailleurs, trop criarde, trop tapageuse, et surtout trop décolletée, cette robe qui ne tient aux épaules que par miracle... Il est horriblement inquiet... « *Ça va glisser*, se dit-il, *ça va glisser, et que deviendrai-je si ça glisse?* » A cause de ce corsage périlleux, ils se sont disputés dans la voiture, et très violemment disputés. Leurs lèvres vien-

nent de prendre brusquement un sourire de convention ; mais l'air aimable, l'air du monde n'a pas encore eu le temps de gagner les yeux, où il reste de la colère.

Il y a le bon petit mari, bien discret, bien commode, fier de sa femme et pas jaloux. Elle est ravissante, la femme ; lui, le mari, il est insignifiant et ne demande qu'à rester dans son insignifiance; il se glisse, se faufile, s'insinue, en ayant l'air de demander pardon de la liberté grande. Il sait bien que c'est sa femme qu'on invite. Il n'a, lui, aucune importance. « *Je vous amène ma femme... la voilà... elle est charmante, n'est-ce pas? Ne vous occupez pas de moi, je vais aller faire un whist là-bas dans le petit salon... Quand elle voudra partir, je serai là. Je suis un mari pour accompagner.* »

Il y a le mari qui fait la roue... Sa femme est très gentille, très gentille, rien de plus. Lui la trouve merveilleuse. Il est radieux, triomphant, quêtant de droite et de gauche des félicitations et des applaudissements. « *Hein, est-elle jolie ce soir? Jamais elle n'a été mieux... Et la robe?... Un chef-d'œuvre!... Ah ! je m'en suis occupé moi-*

même. Je suis allé avec Emma chez la couturière... Nous serons le succès de la soirée... On cherche depuis quelque temps à nous jeter dans les jambes une certaine Américaine... Rien de plus injuste... Nous sommes bien mieux que l'Américaine! »

Il y a le mari indifférent. L'entrée de sa femme est très remarquée, très appréciée... On entend un léger murmure, une petite houle d'admiration. Lui paraît très étonné, et son regard dit clairement : « *Ah çà, qu'est-ce qui vous prend? Est-ce que vraiment vous la trouvez aussi bien que cela?... Elle est comme tout le monde, ma femme, elle est comme tout le monde.* »

Il y a le mari philosophe... Sa femme est un petit monstre... Il sait que l'opinion sur ce point est unanime... mais ce n'est pas son avis à lui. Il s'en arrange... Elle a un pied charmant et une jambe merveilleuse... ça lui suffit! Et puis on est tranquille, on court moins de dangers qu'avec une jolie femme.

Il y a le mari joueur, le mari qui ne demande qu'à ne pas avoir à reconduire sa femme. Il arrive... Il n'a qu'une chose en tête... A qui va-t-il

pouvoir confier Charlotte?... Ah! si Mme de B... était là!... Il se met à rôder en quête de Mme de B... Il la trouve...

— Est-ce que vous pourrez reconduire Charlotte?...

— Mais avec le plus grand plaisir...

— Que vous êtes aimable!...

Libre!... Il est libre!... Il se sauve, et s'en va perdre au cercle une vingtaine de mille francs.

Il y a le mari jaloux (l'espèce devient rare, mais il en reste encore quelques échantillons). Nous l'appellerons Pierre... ce mari, et nous appellerons Paul un joli, joli, joli petit jeune homme qui, depuis une demi-heure, se tient là, tout près de la porte, surveillant les entrées...

Paul est la bête noire de Pierre... Il ne peut pas faire un pas, ce malheureux Pierre, sans se heurter à Paul. Il monte à cheval avec sa femme... ils commencent leur tour du bois... A l'entrée de l'allée des Poteaux, c'est Paul souriant, aimable, empressé... « Ah! quel heureux hasard! » Et les voilà tous les trois au petit galop!

Le soir, au spectacle, dans le monde, partout

et toujours, le même heureux hasard... Pierre est exaspéré ; il fait des scènes violentes à sa femme; mais c'est une personne très calme, très posée, qui jamais ne se trouble ni ne se fâche... « C'est le hasard, mon ami, c'est le hasard ! »

Pierre a fait des expériences... Vers la fin du dîner, il dit à sa femme :

— Si nous allions ce soir au spectacle?

— Très volontiers, mon ami.

— A quel théâtre?

Elle de répondre avec son admirable placidité :

— Où vous voudrez, mon ami; cela m'est absolument égal.

Il choisit alors un théâtre absurde, ridicule, invraisemblable, dans un quartier perdu, un théâtre à peu près ignoré du public.

Ils partent, ils arrivent, ils prennent une baignoire... et, du premier coup d'œil, Pierre aperçoit dans le désert des fauteuils d'orchestre l'éternel Paul, l'inévitable Paul... Comment a-t-il été prévenu ? C'est de la magie !... c'est de la féerie !...

Pierre sonde les murs, consulte les armoires, interroge les corridors... il croit à l'existence secrète d'un téléphone. Pourquoi pas ? Il y aurait un gros

avenir pour les Sociétés Gower-Edison, si elles réussissaient à poser en plein Paris, à l'insu des maris, de petits téléphones à l'usage des amants.

Après ce mari *inquiet*, voici le mari *inquiétant*. Il a une place de dix mille francs, et sa femme a sur le corps et sur la tête pour cent mille francs de dentelles et de pierreries... N'insistons pas... La présence de telles gens étonne un peu dans une telle maison. Ceux qui cherchent à défendre le mari prétendent qu'il joue et qu'il a du bonheur.

— Oui, a dit Mme de N***, au jeu de l'amour...

La maîtresse de la maison peut, de par sa fortune et de par sa naissance, se permettre des mots d'un autre siècle, et à quelqu'un qui lui conseillait de ne plus recevoir ce ménage douteux, elle a répondu :

— Si je ne les recevais plus, personne ne voudrait plus les voir, et cette pauvre femme serait tout à fait perdue.

Un vieux ménage maintenant. Le mari soixante ans. La femme cinquante-cinq... et décolletée, décolletée !... C'est un spectacle extraordinaire !! Le pauvre mari escorte cette exhibition,

honteux, confus... Il implore la pitié par des regards humbles et désespérés... Il a l'air de nous dire :

— Oui, je sais bien... c'est épouvantable! mais je n'y peux rien... Elle a la rage de se décolleter ; elle dit qu'elle n'a plus que les épaules de bien, et qu'elle veut les montrer... Ah! ce n'est pas gai d'être obligé de se trimbaler ainsi dans la vie à la remorque d'une vieille folle.

Pendant que je passe cette revue de maris, le défilé continue, continue... De petits lambeaux de conversation viennent jusqu'à moi.

Mme de X*** paraît délicieusement déguisée.. car de pareilles robes sont de véritables costumes de théâtre...

Mme de X*** est une de ces aimables personnes dont la vie peut se conter en trois mots : *s'habiller*, *babiller* et *se déshabiller*...

— Ah! quelle robe, ma chère! quelle robe! s'écrie la maîtresse de la maison... et de chez qui?

— De chez Mme Z***. (Je passe le nom pour n'être pas soupçonné de faire une réclame.)

— Ah! j'aurais dû le deviner... elle signe ses robes.

— Oui, vous avez raison, ses robes sont tout à fait personnelles.

Le mari, un petit *sécot*, à l'air renfrogné, fait la grimace. Il sait ce qu'elles coûtent ces *robes personnelles*... C'est un bibliophile enragé; il aurait bien mieux aimé acheter un livre de plus à cette vente de M. de Béhague, qui fait en ce moment tourner la tête de tous les grands amateurs.

— Trente mille francs par an chez une couturière, se dit-il, c'est de la démence! Ne vaudrait-il pas mieux dépenser ces trente mille francs chez les grands libraires du passage des Panoramas!

Le mari et la femme passent leur vie à se reprocher leurs robes et leurs livres. Dans une de ces querelles, ce mot admirable a échappé à la femme:

— Je sais bien que ça fera une belle vente après vous, mais en attendant...

[Mme de C*** suivi de M. de C***. Délicieuse, nuageuse, vaporeuse... Elle me fait penser à cette jolie phrase de Mme de La Fayette sur Henriette d'Angleterre : « *Il semblait toujours qu'elle demandât le cœur.* »—Mme de C*** promène, en effet, autour d'elle des regards engageants et tendres.

— C'est moi. Comment me trouvez-vous? Ravissante, n'est-ce pas?... Ce monsieur, derrière moi, ne faites pas attention, ce n'est rien du tout, c'est mon mari... Allons qui veut m'aimer! J'aime tant à être aimée... La charité, s'il vous plaît!... Si vous n'avez pas de monnaie, j'ai de quoi rendre..

On lui donne et elle rend.

Une pauvre petite femme très gentille et sans mari. Elle est reçue avec un empressement mêlé d'un peu de compassion...

La maîtresse de la maison lui tend les deux mains, et bien bas, bien bas, lui dit :

— Seule ?...

— Oui seule...

— Toujours alors ?...

— Plus que jamais...

Sa figure, par un effort cruel, est restée souriante. C'est un des mille petits scandales de Paris. Une créature charmante, abandonnée pour une fille de théâtre qui se faisait chuter, il y a trois mois, en chantant horriblement faux un couplet de facture dans une revue de fin d'année.

Le défilé continue toujours, avec de petits bouts de dialogue sans cesse interrompus par de nouvelles entrées.

— Ces événements de Saint-Pétersbourg, quelle horreur !...

— La Patti! elle a été divine dans la *Lucia*.

— Que ferons-nous de nos enfants, si l'on expulse ces pauvres pères ?

— Avez-vous vu la dernière pièce du Palais-Royal, *la Victime ?* C'est charmant!...

— Et votre nièce, est-elle accouchée ?

— Oui, hier.

— Une fille ?

— Non, un garçon.

— Ah ! pauvre petite, elle désirait tant une fille.

— Il nous restera les dominicains... on n'expulsera pas les dominicains.

— Cette romance de la mandragore dans *Jean de Nivelle*, c'est délicieux !

— Les dominicains ne vaudront jamais ces bons pères..... Ils m'inquiètent, moi, les dominicains..... Voyez ce père Didon... c'est un révolté.

— Ah ! comme c'était amusant, l'autre soir, à l'Opéra, de voir Verdi conduire l'orchestre !... Comme il se démenait !

— Un grand artiste ne devrait pas se donner ainsi en spectacle...

— Oh ! non, mais ça ne fait rien... c'était bien amusant !

On arrive encore, on arrive toujours... C'est une longue procession de brunes, de blondes et de rousses aussi, bien que cette couleur soit en train de passer de mode. Une inquiétude me prend... Est-ce que les Françaises deviendraient laides ? Il faudrait faire attention à cela. Parmi toutes ces belles personnes, les plus belles étaient des Américaines, des Viennoises, des Anglaises, des Suédoises... S'il avait fallu donner des prix, les Françaises auraient été battues, battues à plate couture.

Et, parmi ces étrangères admirables, plusieurs appartenaient au corps diplomatique.

Je signale le fait à M. le ministre des affaires étrangères ; il n'est pas sans importance. L'Europe est représentée à Paris par des femmes délicieuses... La République pense-t-elle à envoyer de

jolies républicaines à l'étranger ? On me dit que non, que le ministre est, avant tout, préoccupé de trouver, pour les postes au dehors, de bons jeunes gens sérieux, distingués, laborieux. On leur demande du mérite... ce qui est bien secondaire aujourd'hui dans la carrière diplomatique. Un ambassadeur, depuis le télégraphe, ce n'est plus rien du tout, et, si l'ambassadeur n'est rien, les attachés sont moins que rien.

Autrefois, quand un échange de lettres entre Paris et Saint-Pétersbourg, entre Paris et Washington, demandait des semaines et des mois, un ambassadeur était obligé d'avoir, de temps en temps, des idées à lui. Plus rien de semblable à présent ; un seul homme délibère, décide et parle : le ministre.

Un de nos ambassadeurs lui écrit par le télégraphe :

— *On vient de me dire à midi vingt-cinq telle chose désagréable, je n'ai rien répondu... je rentre chez moi, j'attends votre réponse... Que faire?*

Et le ministre répond à midi cinquante-cinq :

— *N'ayez pas l'air de vous en être aperçu.*

Voilà réduites à leur plus simple expression la plupart de nos négociations diplomatiques.

Aussi devrait on garder pour le dedans les bons sujets, les travailleurs, les piocheurs, et envoyer au dehors de gentils petits jeunes gens aimables et gais, spirituels et riches, mariés à de jolies femmes, aimant la danse et le plaisir, bref, portant galamment à l'étranger le drapeau de cette République athénienne qui nous a été promise de la façon la plus formelle par M. Gambetta.

Du monde... encore du monde... Le grand salon est déjà plein..... Les femmes assises..... On va jouer la comédie..... Les hommes entassés dans les embrasures des portes et des fenêtres.

Voici M. et Mme de B***, de vieux amis à moi. Très spirituelle et très gaie, Mme de B***. Il y a quinze jours, je la rencontre, chez les M***, dans le salon d'attente. Elle était là, devant une Psyché, ayant l'air d'arranger sa coiffure, à laquelle il n'y avait rien à reprendre ; son mari près d'elle attendait patiemment... Je m'approche :

— Vous n'entrez pas ?

— Oh ! non pas maintenant... je gagne du temps.

— Comment ?

— Oui, Mme R*** vient de passer... Elle était ravissante et mise comme une fée. Elle a dû faire une entrée foudroyante. Nous ne serions, ma robe et moi, que de la *gnognotte* après cela. J'attends un bon laideron bien complet, bien réussi... et derrière le laideron je passe.

Pendant qu'elle achevait cette phrase, dans la glace, sans se retourner, elle vit venir Mme V***, la femme de l'agent de change, Mme V***, toute ronde, toute boulotte, toute fleurie, toute bourgeonnée, toute couperosée, roulant sur ses petites jambes, d'autant plus drôle qu'elle avait pour cent cinquante mille francs de diamants sur la tête et sur les épaules.

— Voilà mon affaire, me dit tout bas Mme de B***, je ne trouverai rien de mieux que cela...

Mme de B*** fit son entrée après Mme V*** et ne la manqua pas ce soir-là, son entrée, en vertu de la loi des contrastes.

Le grand et les petits salons sont combles,

archicombles, et tout le monde, tant bien que mal, est à peu près casé. Trois coups sont frappés solennellement... Un grand silence se fait... On va jouer la comédie... L'auteur est un homme du monde, les artistes sont des gens du monde... Oh ! les comédies de salon ! Oh ! les comédiens de salon !

Lord Palmerston disait : « *La vie serait supportable sans les plaisirs* » et c'est dans *les Guêpes*, je crois qu'Alphonse Karr a écrit quelque chose comme ceci : « *Je divise les plaisirs en deux classes : les plaisirs qui m'amusent et les plaisirs qui m'ennuient. Je préfère les premiers et je m'abstiens obstinément des seconds.* »

Rien de plus sage ; et, la comédie de salon étant *un des plaisirs qui m'ennuient*, je m'esquive dès que le rideau se lève, mais pas assez vite pour échapper à ce délicieux commencement de proverbe :

— C'est vous, cher baron.

— Moi-même, chère marquise.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de la baronne. Je l'ai vue hier soir chez la duchesse.

— Et moi j'ai rencontré hier le marquis chez le prince.

On est fixé... On comprend tout de suite que cela se passe dans le plus grand monde.

Avril 1880.

LE PETIT MAX

J'ouvre le *Premier Tableau de Paris* de Mercier, le tableau d'avant la Révolution... celle de 1789... Nous avons eu tant et tant de révolutions qu'il faut avoir bien soin de préciser... Voici ce que Mercier écrivait à propos des courses :

« On se transporte dans la plaine des Sablons « pour voir courir des animaux efflanqués, qui « passent comme un trait, tout couverts de sueur « au bout de six minutes, et nous mettons ensuite « dans les discussions qui résultent de ces cour- « ses un air de profondeur et une importance qui « ont quelque chose de burlesque. »

Et Mercier note cette réponse d'un petit-maître à qui l'on demandait ce qu'il *idolâtrait* le plus des chevaux ou des femmes. Il réfléchit un peu et répondit :

— J'aime mieux les femmes, mais j'estime plus les chevaux.

Tels étaient, en 1780, les sportsmen de la plaine des Sablons ; tels sont, en 1880, à un siècle de distance, les sportsmen de la plaine de Chantilly et de l'hippodrome de Longchamps.

Un soir de la semaine dernière, je me suis rencontré dans le monde avec de très gentils et très aimables jeunes gens. Il se sont mis à examiner dans leur ensemble et dans leurs résultats la suite des courses du printemps. En les écoutant, je me sentais pris à la fois d'admiration et de tristesse.

Si telle course, tel jour, avait échappé à tel cheval, c'est qu'il avait toussé le matin, c'est qu'il avait boudé sur son avoine, c'est que le terrain lui avait déplu, etc. Ils parlèrent ensuite du prix de cent mille francs. Ce n'était un secret pour personne que *Robert the Devil* péchait par le cœur... en tout cas, c'était un secret pour moi.

Et quelle érudition ! Ils savaient par qui était *Beauminet*, et par qui *Bête à Chagrins*, et par qui *Robert the Devil*. A propos du *Destrier*, cependant, ils ne se trouvèrent pas d'accord.

— *Le Destrier* est par *Trocadero*.

— Non, *le Destrier* est par *Flageolet*.

— Eh ! parbleu ! demandons au petit Max... Petit Max... Petit Max...

Je vis s'approcher le petit Max... j'ai d'ailleurs, depuis longtemps, le plaisir de le connaître... Nous sommes dans les meilleurs termes. . On lui soumit la question, et le petit Max de répondre tout de suite :

— Par *Flageolet !* par *Flageolet !* Comment pouvez-vous avoir une minute d'hésitation là-dessus !

Il avait l'air un peu scandalisé, le petit Max... Il était révolté de l'ignorance de ses camarades... Je n'y résistai pas... Je me mêlai à la conversation et je demandai négligemment :

— Par qui donc est *La Princesse de Clèves ?*

La Princesse de Clèves ??? Ils s'interrogèrent du regard. Ils cherchèrent. Ils ne connaissaient pas de jument de ce nom-là... Non, depuis

qu'ils suivaient les courses, jamais, dans aucune réunion de Paris ou de province, ils n'avaient vu sur les programmes le nom de cette *Princesse de Clèves*. Leur étonnement redoubla quand je leur dis que je savais, moi, par qui elle était... qu'elle était par Mme de La Fayette. Cette poulinière leur était également inconnue.

J'eus, à la fin, pitié de leur embarras, et je leur avouai que cette *Princesse de Clèves* était un roman du XVIIe siècle et que l'auteur de ce roman était Mme de La Fayette. Ils respirèrent; ils étaient véritablement soulagés. Ils ignoraient l'existence même d'un des chefs-d'œuvre de notre langue; ce n'était rien que cela... Mais ils auraient rougi d'être mis en défaut sur le nom d'une jument de course. Voilà beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui !

J'eus, après coup, le regret d'avoir adressé à ces sportsmen une question trop difficile. Je crois bien que je pouvais les embarrasser à meilleur compte. Si je leur avais demandé tout simplement : — Par qui Louis XIV ?... ils auraient peut-être réussi à trouver Louis XIII, mais ils auraient certainement échoué devant Anne d'Au-

triche. Et si j'avais continué : — Par qui Louis XV ?... enhardis par le succès de la réponse sur Louis XIV, ils auraient peut-être dit : — Par Louis XIV.

Les courses et le baccarat tiennent véritablement une trop grande place dans la vie de ces messieurs.

Et jamais je ne comprendrai pourquoi les courses — qui ne sont, en définitive, qu'un baccarat tournant — jouissent de certains privilèges et de certaines exemptions.

Un très grand nombre de journaux ont annoncé avec une véritable tristesse que la recette du jour du grand prix ne s'était élevée, cette année, à cause du mauvais temps, qu'à *cent soixante-dix mille francs*. Rien que cela... en une seule fois. C'est la recette totale d'un des beaux mois de la Comédie-Française.

Vous m'accorderez, je pense, que la Comédie-Française fait autant pour la gloire de notre pays que la Société des courses. On serait donc en droit de réclamer, au moins, l'égalité entre ces deux institutions. Eh bien, voici ce qui se passe. Il y a une loi de 1791 qui, très sagement, à mon

humble avis, donnait le pas à la Comédie-Française sur les courses. Elle décidait que le Théâtre-Français et les autres théâtres abandonneraient aux pauvres environ le dixième de leurs recettes. Sur les courses, sur les bals publics et sur les cafés-concerts le prélèvement devait être de vingt-cinq pour cent.

Cette loi, savez-vous comment on l'applique depuis bientôt un siècle ? Oh ! les dix pour cent sur les théâtres, on les a toujours prélevés très exactement... Mais les bals publics, les courses et les cafés-concerts n'ont pas été traités avec la même sévérité. Jamais ils n'ont connu la rigueur de la loi de 1791.

Prenons un exemple. La Comédie-Française a fait le mois dernier 170.000 francs de recette. Pendant ce mois, elle a joué Racine, Corneille, Molière, Beaumarchais, etc., etc., etc.

La Société des courses a encaissé en un jour, le dimanche 6 juin 1880, la même somme de cent soixante-dix mille francs. Elle a fait courir Joséphine, Pharamon, Gobsec, Volupté, Poulet, Patronille, Beauminet, Michel-Ange et Nonancourt.

L'Assistance publique se présente; elle demande dix sept mille francs à la Comédie-Française et demande à la Société des courses, pour le principe, une somme dérisoire... je ne sais pas si ce n'est pas vingt sous.

Je me permets de trouver cela parfaitement ridicule et monstrueux. Encourager l'espèce chevaline, c'est bien, mais il me semble qu'encourager l'espèce humaine, c'est mieux encore... L'une vaut bien l'autre. Il me semble, pour conclure, que *Le Cid* par Corneille et que *Tartufe* par Molière ont fait au moins autant, pour le progrès de l'esprit humain, que *Beauminet* par *Flageolet* et que *Bête à Chagrins* par *Vertugadin*, pour le progrès du cheval de pur sang.

Cela dit — et je ne suis pas fâché d'avoir trouvé l'occasion de le dire — je reviens au petit Max... Après cette conversation sur Flageolet et sur madame de La Fayette, il s'était laissé tomber sur un canapé; il restait là silencieux, pensif, avec un air de lassitude et d'accablement. J'allai m'asseoir à côté de lui.

— Vous venez de vous moquer de nous, me dit-il.

Oh ! je ne vous en veux pas... Je me rends justice, allez !... Je suis ignorant comme une carpe et j'ai par moments contre moi-même de véritables accès d'indignation... Il me prend des rages de travailler, d'apprendre... J'achète des livres.. mais le temps de lire... Où le trouver ? Où le trouver ?

— Mais il me semble.

— Oui, oui, je devine votre pensée.. Le temps ne devrait pas manquer à quelqu'un qui n'a rien à faire.. Ah ! c'est que vous ne savez pas ce que c'est que l'existence d'un homme qui n'a rien à faire ! Ma vie !... Voulez-vous que je vous raconte ce que c'est que ma vie ?

— Très volontiers.

— Eh bien ! écoutez..

J'écoutai et voici fort exactement sténographié le discours du petit Max.

« Je vais débuter par une absurdité, par une énormité, mais enfin je suis bien obligé de constater un fait ridicule, un fait invraisemblable, un fait extravagant !.. Je suis un homme à la mode !. D'un bout à l'autre de l'année, on se me dispute, on

se m'arrache! Dîners, bals, soirées, parties de campagne et parties de chasse, charades et comédies de salon, etc., etc. C'est un déluge d'invitations. Tout le monde veut m'avoir... Il n'y a pas de fêtes, ni de plaisirs possibles sans moi, dans un certain monde...

« Pourquoi?... Ah! ça par exemple, je n'en sais rien! Je n'ai pas d'esprit.. Non, non... je n'ai pas d'esprit.. J'ai un certain petit train-train dans la conversation et voilà tout!... Quant à mon ignorance, vous venez vous-même de la constater à l'instant.. Elle dépasse toute imagination.. J'ai eu toutes les peines du monde à passer mon baccalauréat... J'ai dû m'y reprendre à quatre fois.. Et, faut-il vous l'avouer? je ne suis pas encore aujourd'hui très ferré sur l'orthographe.. Il y a des participes qui m'épouvantent et autour desquels je fais dans mes lettres des circuits respectueux..

« Et cependant j'ai des succès, oui, de véritables succès dans le monde... Je suis en possession d'une certaine notoriété parisienne... Un matin, — il y a de cela quatre ou cinq ans, — un matin j'ouvre un journal... J'avais assisté la veille

à un grand mariage et dans le compte rendu de ce grand mariage, avec stupeur, je découvre mon nom !... La semaine suivante, à propos d'une première représentation, encore mon nom !... Puis, à partir de là, dans les échos mondains, mon nom, toujours mon nom !... Mon visage était devenu familier aux rédacteurs de ces petites chroniques arisiennes.

« J'étais devenu quelqu'un !... Je me suis vu fêté, couru, recherché... C'est aujourd'hui le 12 juin... Eh bien ! croiriez-vous que, depuis le 25 avril, j'ai dîné tous les soirs en ville et que j'ai fait partout le même grand dîner, même menu, mêmes vins, mêmes personnes et même conversation... Nous sommes un petit troupeau de Parisiens, jeunes et vieux, qui tournons ainsi dans le même cercle, sans jamais pouvoir nous arrêter...

« Quant à moi, je n'en puis plus !... Regardez ma figure... Le soir, aux lumières, ça va encore... mais le matin j'ai une mine épouvantable... Je ne mange plus, je ne dors plus... Mon médecin, depuis quinze jours, veut me faire partir pour les eaux... Mais je ne peux pas, je ne peux pas ! Je ne serai pas libre avant le 15 juillet ! »

Le petit Max en était là, lorsque vint à passer, au bras de son mari, la ravissante Mme de Z***. Elle fit une pause d'une seconde devant le petit Max.

— Demain, trois heures, lui dit-elle, n'oubliez pas...

— A trois heures, répondit-il, je serai là...

— A demain, alors...

Elle s'éloigna, et le petit Max, reprenant sa brillante improvisation :

« Délicieuse femme, n'est-ce pas?... Et si gentille avec moi, si familière, si provocante même... Ah! je crois bien que si j'avais eu le temps de m'occuper d'elle cet hiver... mais voilà... le temps matériel m'a manqué... J'ai été obligé de la remettre à l'hiver prochain...

« Aussi ce rendez-vous de demain.. N'allez pas vous imaginer... C'est chez son tapissier que je dois me trouver à trois heures.. pour une conférence.. Elle veut changer de fond en comble l'ameublement et l'arrangement de son salon.. alors elle est venue à moi et m'a demandé des conseils.

« C'est là encore un de mes malheurs !.... Il est généralement admis que j'ai du goût, de l'invention, des idées... que je m'y connais admirablement, en bibelots, en étoffes, en chevaux, en voitures, en toilettes, en meubles, en décoration d'appartements, en cuisine et en vins.. C'est par là, en grande partie, que je suis arrivé à cette situation qui m'étonne moi-même.

« Demain, tenez, voici ma journée... Le matin, de neuf à dix, j'ai mon tailleur... A dix heures, je monte à cheval avec madame L***. Elle veut avoir mon opinion sur un cheval qu'on lui propose. A onze heures chez B***, le carrossier, donner un coup d'œil à une voiture qu'il termine pour mon ami R***; une voiture d'une disposition très originale... c'est une idée de moi. Je rentre, et je déjeune. A deux heures, chez la couturière de madame de M***. Elle va faire faire son portrait, elle est hésitante entre deux robes... et je dois prononcer. Ensuite chez le tapissier de madame de Z*** et nous en aurons pour deux bonnes heures. De là je cours à un comité pour une réunion de courses en province... Je dîne chez les V*** qui essayent un cuisinier et veulent savoir ce que j'en pense...

Puis il faudra que j'aille à un concert chez les A***... Ce n'est pas tout encore... Il y a une petite sauterie chez les S*** et comme ils seraien furieux d'apprendre que je suis allé chez les A** sans m'être montré chez eux, il faudra que j'aille aussi chez les S***...

« Est-ce une journée, cela ? Aussi, pour m'y préparer, savez-vous ce que je vais faire?... Il est minuit... Je vais aller me coucher... »

A ce moment, un véritable tourbillon de satin, de soie et de dentelles vint s'abattre sur le petit Max... C'était sa cousine, Mme de B...

— Max, venez, Max, venez tout de suite...

— Où cela ?

— Avec nous, là-bas, dans le petit salon bleu. Nous allons jouer une charade... Nous avons des monceaux de costumes... Cyprienne a trouvé un mot délicieux... Vous jouerez trois rôles charmants : un sénateur, un kroumir et un marchand de pastilles du sérail...

— Je suis désolé, ma chère, mais je n'en peux plus... Je suis très fatigué... Je ne suis pas en état...

« C'est là encore un de mes malheurs !.... Il est généralement admis que j'ai du goût, de l'invention, des idées... que je m'y connais admirablement, en bibelots, en étoffes, en chevaux, en voitures, en toilettes, en meubles, en décoration d'appartements, en cuisine et en vins.. C'est par là, en grande partie, que je suis arrivé à cette situation qui m'étonne moi-même.

« Demain, tenez, voici ma journée... Le matin, de neuf à dix, j'ai mon tailleur... A dix heures, je monte à cheval avec madame L***. Elle veut avoir mon opinion sur un cheval qu'on lui propose. A onze heures chez B***, le carrossier, donner un coup d'œil à une voiture qu'il termine pour mon ami R***; une voiture d'une disposition très originale... c'est une idée de moi. Je rentre, et je déjeune. A deux heures, chez la couturière de madame de M***. Elle va faire faire son portrait, elle est hésitante entre deux robes... et je dois prononcer. Ensuite chez le tapissier de madame de Z*** et nous en aurons pour deux bonnes heures. De là je cours à un comité pour une réunion de courses en province... Je dîne chez les V*** qui essayent un cuisinier et veulent savoir ce que j'en pense...

Puis il faudra que j'aille à un concert chez les A***... Ce n'est pas tout encore... Il y a une petite sauterie chez les S*** et comme ils seraien furieux d'apprendre que je suis allé chez les A** sans m'être montré chez eux, il faudra que j'aille aussi chez les S***...

« Est-ce une journée, cela ? Aussi, pour m'y préparer, savez-vous ce que je vais faire?... Il est minuit... Je vais aller me coucher... »

A ce moment, un véritable tourbillon de satin, de soie et de dentelles vint s'abattre sur le petit Max... C'était sa cousine, Mme de B...

— Max, venez, Max, venez tout de suite...

— Où cela ?

— Avec nous, là-bas, dans le petit salon bleu. Nous allons jouer une charade... Nous avons des monceaux de costumes... Cyprienne a trouvé un mot délicieux... Vous jouerez trois rôles charmants : un sénateur, un kroumir et un marchand de pastilles du sérail...

— Je suis désolé, ma chère, mais je n'en peux plus... Je suis très fatigué... Je ne suis pas en état...

— Vous auriez le cœur de faire manquer notre charade... Je ne vous le pardonnerais pas... Allons... venez ! venez !...

Elle lui prit le bras et l'emmena d'autorité... En s'en allant, d'un air désespéré, il me jeta cette dernière phrase :

— J'avais oublié de vous dire... Je sais jouer les charades !...

Et pendant que s'opérait sous mes yeux l'enlèvement du petit Max, je me rappelais une phrase des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau... Parlant de la vie du monde où l'on trouve à la fois l'ennui du désœuvrement et le tourment de la contrainte, il s'écrie :

« Vous appelez cela de l'oisiveté, c'est un travail de forçat ! »

Jean-Jacques a raison. Elle est quelquefois bien difficile, la vie facile des désœuvrés. Être obligé de s'amuser toujours, toujours, toujours, sans répit et sans repos !... N'avoir pas autre chose à faire ! Considérer la vie comme une immense et continuelle partie de plaisir !...

En somme, il faut le dire et le dire bien haut,

la condition la moins dure sur la terre est encore la condition de ceux qui, ayant des devoirs à remplir, ont le sentiment de ces devoirs et le goût du travail...

Dans une de ses lettres Mme Sand a écrit cette phrase :

« Ne vous plaignez jamais du travail même « ingrat, et acceptez-le comme une bonne chose ; « les trois quarts de la vie sacrifiés à un devoir « quelconque font le dernier quart très fort et « très vivant. »

Mais si je n'ai pas de devoirs à remplir, si je suis seul, libre et riche... Eh bien ! mais alors il vous est très facile de vous créer des devoirs... Mariez-vous !... Que de pauvres diables hésitent devant le mariage, à la rigueur, je le comprends, mais les riches... Allons donc ! Le mariage, c'est leur vrai devoir, c'est leur vrai luxe... Mariez-vous, ayez des enfants, aimez-les, occupez-vous vous-même de leur éducation, faites-en de braves gens, de bons Français... Essayez, et vous verrez que cela n'est pas aussi ennuyeux que vous vous l'imaginez peut-être.

Et si le mariage vous épouvante, si vous ne

pouvez vous y résigner... eh bien ! ne vous mariez pas, — on a bien le droit, au bout du compte, de rester garçon, — mais on n'a pas le droit de vivre dans un détachement absolu de tout devoir et de tout travail. Trouvez une occupation quelconque, ayez un goût, une passion, une manie. J'excepte naturellement les filles, les courses et le baccarat ; mais il reste encore bien des choses en dehors de cela.

Devenez collectionneur, achetez des livres, des manuscrits, des gravures, des médailles, des tableaux... Vous avez un château et des fermes... cultivez vos terres, élevez des bœufs, des moutons et des poules. Soyez membre du comice agricole de votre arrondissement. Soyez le trésorier d'une association charitable. Soyez le secrétaire du conseil d'administration de la bibliothèque populaire de votre commune.

Relisez la scène délicieuse du premier acte de *Daniel Rochat ;* suivez les conseils de miss Esther Henderson ; bâtissez des maisons ouvrières ; soyez maître de forges ; drainez, semez, acclimatez... Stanley a descendu le Congo, remontez-le... Allez au pôle Nord... Recommencez le voyage de Nor-

denskiold... Vous ne serez pas le premier, mais il y aura encore un certain mérite à être le second. Faites quelque chose enfin, faites quelque chose.

Le travail, le devoir, voilà les vrais, les solides plaisirs de ce monde. Il n'y a de jouissances inépuisables que dans les sévères satisfactions de la conscience et de l'honneur.

M. Renan le disait, ces jours derniers, à Londres, en son admirable langage :

« Je ne sais quoi m'assure que celui qui, sans « bien savoir pourquoi, par simple noblesse de « nature, a choisi dans ce monde le lot improduc- « tif de bien faire, a été le vrai sage, a choisi le « légitime emploi de sa vie. »

Oui, *bien faire*, tout est là... mais *ne rien faire*, mais vivre dans une complète oisiveté, se lever le matin, ou plutôt se lever tard, très tard... se regarder dans une glace et n'avoir autre chose à se dire que ceci :

— C'est moi !... c'est bien moi... Me voilà bien reposé, bien portant, bien gras, bien rose... Je vais aller me promener à cheval... Seulement faut-il mettre mon petit veston gris avec un pantalon bleu ou mon petit veston bleu avec un pan-

talon gris ?... Va pour le veston gris !... Hier j'ai fait le tour du bois de gauche à droite ; aujourd'hui je le ferai de droite à gauche... Je rentrerai... Je déjeunerai... Je dormirai deux petites heures sur ma chaise longue... Je mettrai la délicieuse redingote marron que mon tailleur m'a apportée hier et j'irai faire en voiture le tour du lac... Je rentrerai... Nouvelle toilette... Habit noir, cravate blanche... Je dînerai chez les B***; on y mange admirablement... C'est la première table de Paris... Et je m'échapperai vers dix heures pour aller voir danser le quatrième acte de *Robert*... Voilà ma vie !... car je ne suis bon à rien, à rien, à rien !... Je ne suis cependant pas plus bête qu'un autre, mais de la force et de l'intelligence qui m'ont été départies par la nature je n'ai jamais fait, je ne fais et je ne ferai jamais rien, rien, absolument rien ! Par exemple, je me suis payé la petite Léontine la semaine dernière, et la semaine prochaine je me payerai la grande Clara, si ça n'est pas trop cher !

Il me semble qu'il doit être insupportable d'être obligé de se tenir un tel langage, et cela tout le long, tout le long de la vie.

Vous êtes riches, tant mieux pour vous, mais tâchez que ce soit aussi tant mieux pour les pauvres.

Un petit volume existe, qui a été très lu et qui ne l'est plus guère, l'*Essai sur l'art d'être heureux*, par Joseph Droz...

Un autre petit volume serait aujourd'hui bien nécessaire, un *Essai sur l'art d'être riche.*

Juin 1880.

FIN